

COLLECTION
A B R É G É E
DES VOYAGES

FAITS AUTOUR DU MONDE

PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE,
DEPUIS LE PREMIER JUSQU'À CE JOUR.

RÉDIGÉE PAR M. BERENGER.

Avec Figures.

TOME SIXIÈME.

A P A R I S,

Chez LEJAY fils, Imprimeur-Libraire, rue de
l'Échelle Saint-Honoré.

1 7 9 0.

f126

COLLECTION
ARRÔMÉE
DES VOYAGES

Faits autour du monde

par les différentes Nations de l'Europe,
depuis le premier jusqu'à ce jour.

Rédigés par M. BERNGER.

Avec Figures.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,

Chez Jean de la Harpe, Imprimeur-Libraire, rue de
l'École-Saint-Honoré.

1790.



Pages traverse la Riviere des Bras .

5
a.
v.6



COLLECTION
DE TOUS LES VOYAGES
FAITS AUTOUR DU MONDE
PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS
DE L'EUROPE.

VOYAGE DE PAGÈS,

En 1766, 7, 8, 9,

MON but dans le voyage que j'entrepris fut de connaître les mers de l'Inde, & de m'y rendre par l'Amérique; je voulais, en traversant la Chine & la Tartarie, me rendre au

Tome VI.

A

Kamtshacka, & y chercher le passage du nord : je desirais aussi connaître les peuples sauvages, & voir l'homme, pour ainsi dire, dans les mains de la nature. De ces différens projets, je n'ai pu réussir que dans le premier & le dernier, parce qu'il m'a été impossible de traverser la Chine.

Je partis de Rochefort en 1766 pour me rendre sur les côtes de Saint-Domingue : je vins au Cap Français, & de-là je m'embarquai le 30 Juin 1767 sur un bateau français pour la Nouvelle-Orléans, qui venait d'être cédée à l'Espagne. Là, j'espérais trouver des ressources pour traverser l'intervalle qui se trouve entre le Mississipi & le *Rio-Bravo*, intervalle peuplé de nations sauvages, & pénétrer ensuite dans la Nouvelle-Espagne par le Nouveau-Mexique.

Nous suivîmes le vieux canal, & vîmes le môle Saint-Nicolas à 8 lieues au midi de nous ; bientôt nous aperçûmes les côtes de Cuba, & suivant toujours le même canal, nous passâmes entre l'îlot de Sable & ceux de Palumas, qui ne laissent entr'eux qu'un espace de 5 lieues : plus loin, il est formé par une chaîne de rochers, de bancs & d'îlots, qui tiennent les bâtimens assez loin de Cuba

pour qu'on ne puisse en découvrir les côtes. Nous sortimes du canal sans danger, & fimes route vers *Matance*, montagne dans les terres, au couchant de la baie de ce nom; elle s'élève en forme de chapeau au-dessus des autres montagnes, & sert de guide au pilote. Nous vîmes la Havane dans l'île de Cuba; les sondes nous guidèrent pour couper la sinuosité formée par le golfe de la Floride. Puis, nous ne trouvâmes plus de fond: nous eûmes quelques calmes, & nous vîmes beaucoup de dorades, longues de cinq pieds, remarquables par la variété de leurs belles couleurs toujours changeantes. Je remarquai que les courans du canal de Bahama étaient plus rapides par le vent du nord, peut-être parce qu'il élance les vagues au-dessus des rocs qui forment le canal, & ces vagues tombant dans une mer calme en haussent le niveau dans cette partie, qui s'écoule sur la haute mer pour reprendre ce niveau. Nous cherchions la bouche orientale du Mississipi, & rien ne pouvait nous diriger que les sondes; le fond de la Mobile est de vase noire, celui du Mississipi est de vase blanche. En négligeant de sonder, on court risque d'être entraîné par les courans dans la baie Saint-Bernard qui est peu connue, ou qui l'est

comme dangereuse par des bancs de sable & sa côte noyée.

La grande embouchure du Mississipi forme plusieurs canaux séparés par des îlots souvent noyés : les Français en pratiquaient une qu'ils indiquaient par une balise. Les Espagnols venaient d'en choisir une autre plus commode où ils avaient élevé une batterie, & entretenaient des pilotes. Nous en primes un pour pénétrer dans le fleuve.

Les eaux du fleuve, en se mêlant à la mer, ne perdent leur couleur blanchâtre & leur douceur qu'à deux ou trois lieues au large ; jusqu'à cette distance leur courant est encore sensible, & charrie de gros arbres déracinés, dont la rencontre est redoutable pour les navigateurs : souvent ils traversent & embarassent le cours du fleuve ; ils s'y accumulent & forment des digues qui le repoussent : le mugissement des eaux avertit de s'en défier. Les eaux parcourent un espace de deux lieues & demie par heure dans leur cours régulier : cette rapidité cause des remous sur les bords dont le navigateur profite pour remonter. Nous en profitons : mais, malgré ce secours, notre course était lente, parce que le vent était faible.

La piquûre de divers insectes, nés dans les terres noyées qui bordent le fleuve, nous rendaient impatiens d'arriver; la nature s'est plu à les multiplier, & ce semble à varier les douleurs de leurs piquûres. La vue de l'immense étendue de ces roseaux toujours verts, très-hauts, & que les vents font ondoyer, pourrait fournir un coup-d'œil agréable si l'on ne savait pas qu'ils renferment ces hôtes mal-faisans : dans le jour, les plus incommodes sont les mouches nommées *Frappe-d'abord*, parce qu'elles piquent à l'instant qu'elles se posent : la fraîcheur de la nuit les fait disparaître, & appelle des armées de cousins, de moustiques & autres dont on ne peut se délivrer qu'en s'enveloppant d'une épaisse fumée.

A 11 lieues ou environ de l'embouchure du fleuve, nous vîmes le marais aux huîtres qui y font d'une grosseur prodigieuse : c'est avec leur écaille que se fait la chaux. Ses bords marécageux servent de retraite à une multitude d'oiseaux de marais, qui sont si gras, que leur graisse ou leur huile forme une branche de commerce.

A 15 lieues est le détour de Plaque-mines, nom d'un fruit sauvage assez bon : ici, le fol

commence à s'élever au-dessus des eaux : le fleuve est bordé d'arbres élevés & majestueux entremêlés d'arbrisseaux : on y voit de jolies promenades, mais souvent aussi des abbatis & des marais : les cimes des arbres y entretiennent une ombre perpétuelle. Les cygnes & les cardinaux y flattent la vue par leurs couleurs & le ramage du dernier plaît à l'oreille : d'autres oiseaux se mêlent à eux ; ils offrent un bon aliment, ainsi que divers poissons, tels que la barbue, & les poissons armés dont les défenses pointues sont dangereuses.

Dans ce détour, nous essuyâmes un orage violent qui cassa notre mât de hune & le cable qui nous attachait au rivage, & nous jeta sur l'autre bord du fleuve. Plus loin, nous commençâmes à trouver des habitations & des plantations de riz & de maïs : on sème celui-ci dans toute la Louifiane ; le riz ne l'est que dans les lieux peu élevés au-dessus de l'eau pour qu'il puisse être arrosé avec celle du fleuve. Les maisons sont construites à quelques pieds d'élévation de la terre pour se garantir de l'humidité & des serpens ou autres animaux venimeux qui, cependant, y sont peu à craindre : le plancher est formé de gros arbres équarris joints les uns aux

autres, & soutenu par des poutres & des piliers : d'autres piliers enfoncés en terre soutiennent le bâtiment qui a quatre faces ceintes d'une galerie. Elles n'ont qu'un étage & sont couvertes de petites planches de bois de cyprès très-minces, attachées & rangées comme nos ardoises en Europe. Chacune est au milieu de la plantation qui peut avoir 200 pas en quarré ; elle est placée sur le bord de l'eau : les arbres qui la couvraient ont servi à bâtir l'habitation, les restes en sont utiles à chauffer les habitans.

A 11 lieues plus haut, nous mouillâmes vis-à-vis de la Nouvelle-Orléans, située à 30 lieues de l'embouchure du fleuve, à une lieue d'un lac qui communique aux possessions de la Mobile ; elle est bâtie en briques & médiocrement peuplée ; le quai est vaste & large, & les rues propres & grandes ; les habitans sont sains & robustes, & d'un caractère mâle & gai. C'est ici que résident toute l'année les marchands, les ouvriers de toute espèce, les officiers du gouvernement & la garnison ; les colons cultivateurs n'y reviennent que dans les intervalles de leur travail & de leur traite.

Les habitans du pays, excités par le desir

de faire fortune, s'habillent & vivent comme les sauvages, errent sur le bord de l'Océan pour faire de l'huile avec des oiseaux de mer; ou s'enfonçant à 4 ou 500 lieues dans les terres, chassent l'ours, le chevreuil ou le bœuf illinois pour en apporter les peaux, la graisse & la viande boucanée, ou se perdent dans les forêts pour travailler le bois de cèdre, de cypès & l'érable, qui est un objet de commerce pour les îles de l'Amérique. Ils ne sont alors habillés que d'une chemise flottante, ne sont ceints que d'une bande de drap, & ne vivent que de leur chasse. Ils font tous leurs voyages par eau dans des troncs d'arbres creusés: une cabane de branches, récrépie de limon, fait tout leur logement. Plusieurs s'occupent à chercher des arbres dont les petites branches qu'ils coupent menu & mettent sur un échafaudage dans une cuve, donnent une cire verdâtre propre à faire des bougies quand on jette sur elles de l'eau chaude. C'est à la ville qu'ils viennent se délasser de leurs travaux; & c'est là que je me délassai aussi, mais en m'informant des moyens de parvenir dans la Nouvelle-Espagne.

J'y admirai la beauté du pays, & je connus des sauvages: leurs mœurs simples, leur vie

dure me parurent feules leur avoir mérité ce nom ; je remarquai leur sérénité, leur flegme que rien ne déconcerte ; leurs muscles forts & dépouillés de graisse , leur teint de marron fixaient mes regards : leur figure est moins frappante que la beauté, la tournure robuste de leurs membres & les deux côtés de l'épine de leur dos. Les femmes n'ont point la gorge pleine, mais elle est ferme & rebondie ; elles dessinent ordinairement la figure d'une rose autour du mamelon avec de la poudre à canon : tous ont un air grossier & les cheveux rudes & coupés à quatre doigts de longueur ; tous ont le front orné d'un bandeau de grenats de verre, & une écharpe de la même matière, qui embellit encore les bras & les jambes de leurs femmes : des ceintures larges sont leurs habits en-été, de grandes peaux & des couvertures les enveloppent dans l'hiver.

Ils apportent dans la Nouvelle-Orléans leur pêche & leur chasse pour l'échanger contre des commodités que nous leur avons fait connaître. Ils font calciner la superficie du poisson sous la braise, afin de pouvoir le conserver.

Je m'embarquai sur une pirogue, longue de 35 pieds, qui se rendait dans le pays des

Nachitochés, faite pour aller légèrement, formée d'un seul gros arbre creusé; mais dont l'avant avait été relevé de deux pieds comme une coquille entr'ouverte, & rendu propre à fendre le courant.

Nous y étions au nombre de huit, cinq rameurs, le patron, le propriétaire & moi. La rapidité du courant, des écueils formés par des arbres renversés, accumulés, ne nous permettaient de faire que quatre lieues en un jour. Les bords du fleuve sont cultivés en maïs & en indigo, embellis d'arbres fruitiers, sur-tout de pêchers, & de maisons de campagne qu'entourent de beaux jardins. A quelques lieues de la ville, nous vîmes une colonie d'Allemands industrieux: plus loin, des Acadiens réfugiés. Ces peuplades sont bornées sur la rive gauche à 30 lieues de la ville par un canal qui communique au lac de Pontchartrain, & fait la limite de l'île de la Louisiane, environnée de la mer, du fleuve, de ce canal, du lac & des rivières de la Mobile.

Plus avant, nous trouvâmes sur la rive gauche quelques villages des Indiens, nommés *Chada* & *Tounica*, au-delà est encore un établissement Français, nommé la *Pointe-coupée*; il est sur la rive droite: on y trouve les pro-

ductions de la Louifiane, & de plus le tabac. Les habitans ont les mêmes mœurs que ceux de la Nouvelle-Orléans, mais ils ont plus de ruficité : ils font habillés ordinairement avec une fimple chemife ceinturée. Les femmes dans leur ménage n'ont qu'un jupon fans chemife. Ce lieu eft voifin de plufieurs lacs qui conduifent aux *Aperouffa*, où l'on voit encore un établiffement François. Plus haut, fur l'autre bord du fleuve, eft un village d'Indiens qui, de même que ceux que nous avions vus, étaient armés de fufils & de casse-têtes ; ils cultivent le maïs pendant l'été, & chaffent pendant l'hiver. Ils s'arrachent la barbe avec foin, excepté lorsqu'ils font en deuil ; ils n'en ont guères qu'au menton. Ils vont pleurer fur le tombeau de leurs proches. Nous en vîmes un qui venait de perdre fa femme ; il était plongé dans une douleur profonde, lorsqu'ayant vu fa fille, âgée de douze ans, qui s'amufait à nager avec fes compagnes, il fe détourna en verfant des larmes : la jeune fille le vit, cefla fon amufement, devint trifte, & alla fe renfermer dans fa cabane. Les deux sexes nagent très-bien, mais à brassées & en s'élançant avec force, & battant l'eau des pieds & des mains. Les époux paraiffent être fortement attachés l'un à l'autre.

Ce village avait 60 cabanes, faites de gros arbres qui, plantés en rond dans la terre, viennent se réunir au sommet en forme de cône : l'intervalle qui reste entr'eux est rempli par des branches, & enduit de limon. Elles sont ceintes intérieurement d'un large banc circulaire, formé par des blocs de gros arbres, couverts d'une natte de roseaux ; il leur sert de lits. Le feu se fait dans le milieu, & la fumée sort par la porte ou dans le haut. Les chefs ont auprès de leur cabane une espèce de galerie ouverte pour prendre l'air sans s'exposer au soleil : elle est couverte de roseaux ou de feuillages, soutenue par 4 ou 6 piliers : c'est-là que la nation s'assemble & qu'on reçoit les étrangers ; là, que les chefs fument ou dorment dans les heures de délassement. Leur casse-tête est une espèce de hache d'armes, dont le manche creux communique au dos de la hache, sur lequel est attachée une tête de pipe en fer.

Lorsque nous approchions de ces villages, un cri nous annonçait. Les chefs s'assembloient, & nous envoyoient un député. Nous leur présentions une bouteille de taffia ; ils nous donnaient de la volaille, du poisson, des fruits, nous offraient à fumer du tabac, mêlé

& adouci par une feuille rouge, de la forme de celle du pécher. Ces hommes sont grands & bien faits; ils ont les traits du visage grands & gros, mais sans rudesse. Ils respectent les vieillards, se marient jeunes, aiment leurs femmes, qu'ils peuvent répudier, ce qui arrive très-rarement; elles communiquent peu avec les hommes, qui n'en paraissent point jaloux: la guerre, la pêche, la chasse sont leurs occupations: celles des femmes sont le soin du ménage, le transport des effets dans leurs voyages, la culture des arbres fruitiers, du maïs, des citrouilles, des melons, l'apprêt des alimens. L'été, ils n'ont d'habillemens qu'une ceinture de peaux de chevreuil; l'hiver, ils sont habillés avec des couvertures d'Europe ou des peaux de bœufs Illinois, animaux semblables au bœuf d'Europe, à l'exception d'une bosse qu'ils ont sur leurs épaules: leur peau, plus bourrue que la laine, est fine comme la soie.

J'ai vu les mères attacher leurs enfans sur le banc qui leur sert de lit, de manière que leur tête est pendante; elles les laissent ainsi, n'en prenant d'autres soins que de leur donner à teter. Ce peuple se sert des feuilles de squine pour guerir leurs blessures; les grands remèdes

de ceux qui le forment font la diète & l'eau. Il est affable, humain, laborieux & brave: ses familles font unies, son courage est intrépide, & brave les fatigues comme les dangers.

Au-delà, nous vîmes deux îles qui rendent le fleuve d'une navigation plus difficile. A cette distance il est encore grand & majestueux: aussi peut-on le remonter dans un espace de 800 lieues, & là, sa profondeur, sa largeur annoncent qu'il est loin de sa source. Ses eaux font excellentes; ses bords font ornés d'arbres d'une hauteur prodigieuse, sur-tout de cyprès: les principales rivières qu'il reçoit font la *noire*, la *rouge*, la *belle* & le *missouris*: il communique à plusieurs lacs, qui avoisinent le Canada.

Quelquefois nous rencontrions un filet d'eau si rapide qu'il fallait lutter demi-heure avant d'avoir gagné une toise: la fatigue que j'éprouvais en ramant quelquefois moi-même ne m'empêchait point d'admirer des plages de sable où le courant avoit déposé des arbres énormes depuis peut-être plusieurs siècles; & auprès, dans des lieux marécageux, des caymans effrayans par leur figure & leur puanteur erraient lentement; ailleurs, des lianes entre-

lissant les arbres de ses bords, retombaient jusqu'à terre ; des prairies séparaient de tems en tems les forêts ; quelquefois les rives coupées à pic, éboulées à demi, soutenaient à peine l'énorme masse d'arbres à moitié déracinés. Nous vîmes deux éboulemens qui se firent entendre à une lieue de distance, & le sifflement des branches dans l'air, le fracas qu'elles faisaient en se rompant, répété par les échos de bois immenses, produisait un bruit d'un genre nouveau pour moi.

Nous avançons avec lenteur : de tems en tems nous découvrons des vacheries, des habitations, dont les possesseurs avaient préféré ce genre de vie, presque sauvage, à celle pour laquelle ils avoient été élevés ; ce qui est assez commun dans ces lieux ; mais jamais aucun sauvage n'a préféré son genre de vie au nôtre.

Déjà nous avons parcouru 80 lieues vers le nord, lorsque nous arrivâmes à la rivière rouge, qui vient du couchant, & nous y entrâmes pour nous rendre chez les Nachitochés : ses eaux sont bourbeuses & rougeâtres, son courant est moins rapide que celui qui la reçoit ; ses bords sont bas & vaseux, ses bois paraissent moins antiques & moins fourrés, ils

annonçaient une nature moins féconde & moins mâle : des coqs passaient cette rivière d'un vol rapide ; des chevreuils passaient tranquillement sur les prairies. Nous y vîmes l'embouchure de la rivière noire qui arrose un terrain moins bas, & anime un paysage plus agréable : elle nous retraça les beaux bois du Mississipi. Là, nous commençâmes à voir des ours, & on me dit qu'il y avait aussi des espèces de tigres. Nous nous rafraîchîmes dans la maison d'un officier Français qui s'est retiré dans ces bois avec sa femme & des nègres.

Plus loin, nous arrivâmes auprès d'une chute de 8 pieds, à côté de laquelle sont deux colons Français, mariés à des indiennes, & qui avaient donné leurs filles à des Indiens. Ils nous aidèrent à hâler notre pirogue le long d'un glaciais, formé par le lit de la rivière : puis, on la rechargea, & nous continuâmes notre route : deux lieues plus loin, il nous fallut recommencer le même ouvrage à une seconde chute. Le jour, nous travaillions tous sans distinction, & le métier de rameur est le plus rude que je connaisse : la nuit, nous dormions sur le bord de la rivière, dévorés
d'insectes,

d'infectes, & entourés de caymans, qui venaient chercher les restes de nos repas.

Nous arrivâmes à une troisième chute, au haut de laquelle est le *lac à la vase*, où la rivière s'étend & se perd presque dans un espace de trois lieues de tour; il n'y a que demi-pied d'eau sur une vase délayée & un sol hérissé de racines à moitié pourries. Il fallut nous mettre dans l'eau pour pousser notre pirogue qui, malgré nos soins, donnait à chaque instant sur des tronçons d'arbres où elle restait comme sur un pivot: nous ne l'en retirions qu'avec effort, & souvent avec des blessures. Au-delà est un courant très-rapide, hérissé d'écueils formés d'arbres renversés: telle est sa violence que si notre pirogue eût présenté un peu le flanc, nous périssions sans ressource. Quand nous l'eûmes passé, nous entrâmes dans un canal divisé en îles par des arbres entassés: il fallut nous y faire un passage à coups de hache. Pour moi, je laissai là mes compagnons & me rendis par terre aux Nachitochés qui ne sont qu'à une lieue de là.

Les bois voisins sont fréquentés par les chasseurs & les gardiens des troupeaux: après en avoir traversé un, je vis une vaste prairie parsemée de champs de maïs & de tabac. Au

loin, sur une hauteur, au bord de la rivière; je vis un quarré entouré de gros arbres fichés en terre, en forme de pieux, & voisins l'un de l'autre: c'est-là le fort qui protège l'établissement: derrière, paraissaient de petites maisons de bois alignées, mais à de grandes distances; quelques-unes étaient éparfes: on y en comptait 60 ou 70. Ce village français & le fort dominaient sur l'autre rive, qui offrait une grande prairie couverte de chevaux & de vaches, & entourée de bois. Je fus mal logé, mal nourri dans ce lieu; la maison était sale & petite; le biscuit avait le goût du musc, & l'odeur infecte de l'urine & des excréments des caymans y infecte l'air.

Ce lieu est à 140 lieues de la Nouvelle-Orléans, & il est assez bien peuplé; les habitans en sont spirituels, bien faits & robustes: quelquefois ils restent dix-huit mois à la chasse ou à la traite avec leurs familles, & s'éloignent de leur demeure de 4 à 500 lieues. On y chasse l'ours en hiver, parce qu'alors il est gras, & rend beaucoup d'huile; logé dans le haut d'un cyprès creux, cet animal y repose. Le chasseur monte sur un arbre voisin, lui jette une lance enflammée qui fait sortir l'ours; il descend lentement de l'arbre, &

& pendant cet intervalle l'homme le tire à la tête ou aux épaules, & continue jusqu'à ce qu'il soit mort. J'appris là que le poste des Addaës ou Adaiïes, appartenant aux Espagnols, n'était qu'à 7 lieues des Nachitochés : un Espagnol, plus noir & plus grossier qu'un sauvage, m'y conduisit : j'emballai mes effets dans 3 peaux d'ours ; l'une, destinée à me servir de lit ; l'autre, de toit ; la troisième, pour mettre mes effets à couvert de la pluie, & je mis le tout sur le cheval de mon guide dégrainillé. A moitié chemin, nous nous reposâmes, & fimes un repas avec quatre onces de pain de maïs. Cet homme, si sobre par nécessité, fut d'une fidélité intacte avec moi. Après avoir long-tems marché par un sentier peu frayé, sur un sol inégal, obscurci par les bois, souvent barré par des vieux arbres déjà pourris, nous arrivâmes à 3 heures du matin chez un sauvage baptisé, qui me reçut bien, cacha mes effets, & me les rendit soigneusement. Ils me trouvèrent un peu de maïs avec du linge plutôt qu'avec de l'argent, & je n'en eus pas pour assouvir ma faim ; le poste en était dépourvu : la disette me fit sortir de cet asyle pour me loger chez un chef de soldats, où je pus vivre.

Ce poste est composé d'environ 40 maisons, construites de pieux fichés en terre, & situées sur le penchant d'une colline, dont le sommet entouré d'arbres équarris sert de citadelle; les maisons sont éparfes autour: à quelque distance est un autre mont, séparé de celui-ci par un vallon: c'est-là qu'est l'église & un couvent de Franciscains. On ne voit autour que des arbres épars & un petit espace mêlé de ronces & de broussailles, & environné de bois. Le terrein y est fans eau: on n'y cultive que le maïs, qu'on lave, qu'on rôtit avec de la chaux, qu'on écrase sur une pierre à chocolat, qu'on pétrit ensuite pour en faire des gâteaux minces & larges, qu'on fait cuire sur des lames de fer. Presque tous les habitans sont soldats & à cheval; le roi leur donne une piastre par jour: mais tout y est si cher, & ils sont si paresseux, qu'ils peuvent y vivre à peine. Ils passent leur tems à se visiter, à dresser leurs bestiaux, à raconter leurs exploits: leur corps robuste est usé par la fatigue ou la débauche; très hospitaliers & compatissans, ils sont encore altiers, menteurs & voleurs, vices qui leur sont communs avec les sauvages pressés par leurs besoins, & que ne retient pas le respect d'une propriété dont ils n'ont pas d'idée.

Ces Espagnols portent une espèce de fourbre-veste & des culottes sans couture, mais communément galonnées avec des boutons d'or ou d'argent. A cheval, ils ont une grande cape arrondie par le bas, ornée à l'entour du col de cinq ou six larges galons, & souvent ils font sans chemise, sans chapeau & déguenillés. Leurs bas sont de peaux, leurs fouliers en lanières : ils portent une cuirasse de peau de chevreuil, un bouclier, une large épée tranchante, une carabine & un *tromblon* : ils portent leurs vivres dans deux petits coffres de cuir, placés en avant de la selle, qui leur sert encore de matelas, d'oreiller & de piédestal pour leur carabine. Elles sont couvertes de cuirs très-bien travaillés & ornés de desseins, garnies de clinquans d'acier qui font le bruit de petites sonnettes lorsqu'ils sont en course : leurs étriers pèsent environ cinquante livres, formés de lames de fer, larges, épais, disposés en croix, & servent, par leur poids, à donner une assiette au cavalier ; mais il faut y être accoutumé pour ne pas les trouver fatigans : les mors de leurs brides forment un carré long, qui s'enfonce dans la bouche du cheval, & sont semblables à ceux des Arabes, que j'ai vus depuis.

On me dit là que la route qui conduisait à Mexico était longue de 550 lieues, j'aurais voulu l'entreprendre d'abord, mais elle est impraticable pour ceux qui portent quelques effets avec eux, s'ils ne font au nombre de dix ou douze, & il me fallut séjourner. Je ne partis que lorsque j'eus appris que l'ancien gouverneur de la province était tombé malade à 50 lieues de là, dans la mission de Naquadoch; je me proposai d'y aller attendre son rétablissement & son départ. Je fis la route à cheval; des mulets portèrent mes effets, guidés par un fripon honnête de Mexico, qui me filotta du linge, & fut le cacher dans les broussailles.

Le sol que je parcourus est varié de hauteurs étendues, & de larges vallons couverts d'une herbe très-haute: les monticules le sont de bois de diverses espèces, & de pins très-élevés dans les lieux secs: dans leur vieillesse, ces pins deviennent noirs à leur base, ils s'y réduisent en poudre, & alors le moindre vent les renverse; la pourriture ne paroît point la cause de leur destruction. Là, habitent des chevreuils, & des espèces de petits loups ou chiens sauvages, effilés, poltrons, hurlant différemment de ceux d'Europe.

Dans mes voyages, je couchais en plein air, & les nuits fraîches, les jours très-chauds, & la fatigue me donnèrent la fièvre; lorsqu'elle me faifait, le tournement de tête m'ôtait l'usage des sens, & il est étonnant que je ne me fois pas vingt fois rompu le cou, soit en m'accrochant aux branches des arbres qui étaient sur notre sentier, soit en tombant de cheval: nous ne pouvions nous arrêter en chemin que dans les lieux où des ruisseaux & de l'herbe offraient une pâture à nos chevaux. Le repos m'eut bientôt rétabli.

Nous avons passé la mission des *Aïsses* avant d'arriver à celle de Naquadoch: je ne trouvai point de vivres dans ce lieu, il fallut retourner aux *Adaïsses* pour en rassembler: j'y allai seul; & me voyant au milieu de ces vastes forêts, reposant sur des peaux d'ours, n'ayant autour de moi d'être sentant que mon cheval, attaché à des brouffailles, j'éprouvais un sentiment difficile à rendre: de la viande séchée au soleil, & de la farine de maïs rôti, faisoient toutes mes provisions. Le second jour de mon voyage, je me levai avant le jour, & m'égarai; mais au travers des arbres, ayant vu des cabanes coniques de sauvages, je rebrouffai assez heureusement pour qu'ils ne

pussent m'appercevoir ; car ils m'auraient traité comme un espion ou un voleur. J'en rencontrai cependant une troupe , & une crainte involontaire m'en éloignait , lorsque deux femmes vinrent à moi , & me demandèrent du mais : je partageai avec elles ma farine , & bientôt après elles m'apportèrent de leurs gâteaux de fruits sauvages : les hommes m'accueillirent , m'indiquèrent le bon chemin & des retraites sûres. Le soir , je me couchai dans un lieu où il y avait de l'herbe fraîche ; puis , m'éveillant dans le milieu de la nuit , je voulus attacher le mulet que je montais dans un lieu qu'il n'avait point encore brouté , & ne le trouvai plus ; je n'osais le chercher dans l'obscurité , au milieu des bois ; je me trouvai sans vivres , sans armes , sans secours. Mais la lune vint à mon aide ; sa lumière me guida , & après avoir cherché demi-heure , je le vis paissant tranquillement près d'un ruisseau : j'eus de la peine à m'en ressaisir ; avec de la patience , j'y parvins , & j'arrivai ; je fis des provisions , & retournai à Naquadoch. Je laissai mon mulet aller à son gré , & il me guida mieux que je n'aurais pu le faire. Je rencontrai une rivière gonflée par les pluies , & j'y entrai ; mais arrivé au

milieu de son cours, mon mulet ne voulut plus avancer. Je cédaï à sa volonté, & lui abandonnai le soin de ma vie & de la sienne : il prit une direction différente, & me sauva. Au-delà, je l'attachai à un arbre, & m'étant écarté un instant, je le retrouvai bondissant; j'approchai & le trouvai couvert d'un million d'abeilles, dont l'air était obscurci autour de lui. Je me hâtai de couvrir ma tête & mes mains, & de couper le licou; puis, le traînant à la course derrière moi, je fis élever ces mouches, qui restèrent bientôt en arrière. Je baignai mon mulet, sans pouvoir diminuer ni l'enflûre, ni la douleur des piquûres : la fatigue, la chaleur & la sueur produisirent plus d'effet, & le lendemain il n'y parut plus.

Les sauvages voisins nous donnèrent un exemple de générosité dont nous eûmes à rougir. Nous refusâmes de joindre à notre caravane, prête à partir, un pauvre homme sans vivres, ni cheval, qui implorait notre secours pour le nourrir & le monter pendant notre voyage : ce que nous ne voulûmes pas lui accorder, les sauvages le lui donnèrent : ils sont des hommes vraiment bons, compatisans, reconnoissans, quand de violentes

passions n'enflamment pas leur sang, & ne le rendent pas cruel. Il y a parmi eux des gens vicieux, que notre voisinage a corrompus; mais le plus grand nombre ne l'est point encore.

Bientôt nous fûmes prêts à partir; nous étions au nombre de 15, & conduisions plus de deux cent mules: ce cortège formait un coup-d'œil assez agréable par l'ordre qu'observent ces animaux dans les mauvais pas & les rivières, où leur manège & leur instinct sont admirables. Nous fîmes une halte forcée, après deux jours de marche, au bord d'une rivière, parce que la pluie avait rendu le chemin glissant & mobile: puis, nous passâmes des villages formés de cabanes dispersées, & nommés *Tegas de San-Pedro*.

La nation qui l'habite est la plus nombreuse, la plus industrieuse de celles que j'avais vues encore; elle fait ses voyages dans des pirogues; cultive le maïs, & se nourrit en partie l'hiver avec les fruits des forêts, dont elle fait des gâteaux: elle s'occupe à élever des chevaux. Les Espagnols paraissent la craindre; notre troupe ayant à sa tête l'ancien gouverneur, reçut les hommes qui la composent avec une grande circonspection, & on les congédia

le plutôt possible. D'autres vinrent à cheval nous accompagner sur la route, & nous montrèrent la vitesse de leurs chevaux, & leur adresse à les conduire. Je n'ai rien vu de si mâle & de si noble : ils sont grands & nerveux, courent ventre à terre, ayant leur fusil le long de l'avant-bras, & une pièce de drap en écharpe flottante ; tout le reste du corps est presque nud. Les belles statues équestres de nos rois donnent une idée de ces sauvages. Quelques-uns portaient en croupe leurs femmes & leurs filles, que la pudeur engageait à se presser contre leur conducteur.

Huit jours après, nous arrivâmes à la rivière de la *Trinité*, qui est large de deux portées de fusil, & guéable. Pour la traverser, nous fîmes trois files, les bêtes de charge étant au milieu, & les cavaliers des deux côtés, ce qui rompt le courant. Lorsqu'il s'agit de descendre dans le lit des rivières, les mulets se laissent glisser sur les jambes de derrière, en maintenant un parfait équilibre. Nous allions ainsi à travers-champ ; mais des soldats sauvages très-exercés nous guidaient.

Arrivés auprès d'une rivière nommée les *Bras*, parce qu'elle s'y divise en deux, nous passâmes le premier à gué ; mais le second ne

put l'être. Ici, nous nous armâmes de haches, nous abbatîmes des arbres & en fîmes des radeaux rassemblés par le licol de nos chevaux, & nous passâmes. Les Espagnols nomment ces petits radeaux *Balsas*; un bon nageur les dirige à l'avant, & deux autres les maintiennent à l'arrière: lorsque le bagage est passé, un bon nageur se lance à l'eau, un cavalier le suit, les autres chevaux & mulets chassés le suivent & vont sur le bord opposé, où on les appelle. Ces passages sont pénibles; le lit des rivières est ordinairement profond, & ses bords vaseux; il fallait en faciliter l'approche à coups de bêche, & souvent en y amenant des fascines & de la terre; puis, y transportant ses effets sur un lieu sec où on les dépose, recommencer encore le même travail sur l'autre bord, & tout cela ne se fait pas sans peine, ni souvent sans danger.

Cependant l'aspect du pays me consolait des travaux. Les bords des rivières étaient couverts de forêts, des arbres pourris & couchés présentaient dans des lacunes les restes d'un sol mâle & fécond; des troncs antiques & dépouillés étaient soutenus par des lianes entortillées; le mélange des feuilles diverses; de jeunes arbrisseaux s'élevant sur le tronc

pourri, mais haut encore, des vieux arbres, se nourrissant de la substance de leurs pères; d'autres arbres bordant les prairies, affaiblés sous le poids des ans, couverts d'un manteau de mousse grisâtre, qui descend en festons de la cime des arbres jusqu'à terre, tout présentait à mes yeux un spectacle intéressant & singulier: la vue bornée dans les forêts s'étend à volonté dans les prairies; des chevreuils y paissent en troupes nombreuses; ils ne nous fuyaient pas, & les oiseaux venaient se percher sur le dos de nos mulets. Les sauvages seuls nous craignaient, & nous les craignons.

Nous chassions quelquefois aux coqs-d'Inde, aux chevreuils, aux ours: ceux-ci ont une chair excellente; la terre est couverte d'ognons; nous trouvions beaucoup de petites chataignes, des nêfles, des noix dont la chair est semblable à celles d'Europe, & la coque à la noix muscade: nous vîmes aussi des vignes sauvages. Les bœufs sauvages nous fournirent bientôt un mets plus succulent: c'était une fête de les prendre, c'en était une de les manger. Dès qu'on en voyait paraître, les cavaliers se répandaient circulairement dans la plaine, les chassaient devant eux à coups de fouet jusqu'à ce qu'ils fussent fatigués,

alors on les amenait pêle-mêle avec les autres animaux, & on les tuait lorsqu'ils ne pouvaient plus suivre. En mangeant leur chair, j'éprouvai ce que des chasseurs m'avaient assuré avoir éprouvé aussi eux-mêmes; c'est qu'il est difficile de se nourrir long-tems de la partie maigre, & que la grasse était la seule qu'on pût supporter.

Nous passâmes la rivière *Colorado*, plus large, plus rapide que les deux que nous avions franchies; au-delà, le pays n'est formé que de vastes prairies, coupées par des ruisseaux bordés de bouquets d'arbres, qui produisent des aromates. Les bœufs, les chevreuils y sont en très-grand nombre. Plus loin, coule un ruisseau profond, qu'on appelle *Quitte tes culottes*, que nous passâmes sur des radeaux. Sur ses bords, des sauvages parurent desirer de nous enlever des chevaux, mais notre vigilance ne leur permit pas même de le tenter. Enfin, nous arrivâmes à la dernière rivière considérable qui nous séparait de *San-Antonio*. C'est la *Guadeloupe*, & c'est encore sur des radeaux qu'on la passe. Quatre jours après, nous vîmes les plantations de maïs du poste; elles sont vastes, belles, entrecoupées de prairies qui nourrissent beaucoup de bestiaux: c'est-là où

no
Ba
tra
ma
de
rep
I
avie
les
des
le B
font
atta
que
jam
P
le g
qu'il
Fran
ver
fon
mais
dans
gnols
il leu
150
perte
on n

nous commençâmes à trouver des figuiers de Barbarie, & une espèce de navet, dont une tranche mince suffit pour purger avec force, mais qui ne purge point si on la mange avec de la farine de maïs délayée. Nous nous y reposâmes.

La population, dans l'espace que nous avions parcouru, n'est pas bien considérable: les villages y font à 20 ou 25 lieues les uns des autres; & depuis San-Pedro à Riogrande, le pays est désert. Quelquefois les sauvages y font des irruptions pour piller des troupeaux, attaquer les Espagnols, ou y cueillir des plaquemines, des châtaignes, des noix; mais jamais ils n'y construisent de cabanes.

Pendant que nous séjournions à S. Antonio, le gouverneur se brouilla avec les sauvages, qu'il voulait empêcher de commercer avec les Français de Nachitochés; ils lui vinrent enlever un troupeau de 400 chevaux, la garnison les poursuivit sans pouvoir les atteindre; mais une autre troupe de sauvages, cachée dans les halliers, fit feu sur elle: les Espagnols se défendirent avec courage; cependant il leur fallut céder au nombre, & ils perdirent 150 chevaux, & beaucoup d'effets. Cette perte fit fortifier le poste; & ce fut en vain, on n'y fut point attaqué.

Ces sauvages font, lorsqu'ils font en guerre, des manœuvres qui annoncent du courage & de la prudence ; ils favent profiter des avantages que le hafard leur présente, & ils favent auffi en faire naître ; mais rarement ils ont autant de conftance à fe défendre que d'intrépidité à attaquer.

San - Antonio eft dans une plaine bordée & arrofée par les bras d'une rivière. Il eft ceint par les murs de pierres des maifons dont il eft bordé ; fes chemins le font par des paliffades. Il eft grand, mais mal fermé, parce qu'il a des maifons ruinées, & fes dehors font embarraffés de cabanes, qui font en affez grand nombre au coude de la rivière, & font habitées par les colons naturels des îles Canaries. Il forme une prefqu'île en pente douce, qui domine l'autre bord de la rivière : fes environs font fertiles, bien arrofés par des canaux, & plantés de maïs : on y voit une quantité prodigieufe de grues. Il peut y avoir ici 200 maifons, dont les deux tiers font en pierres, & couvertes de terraffes de terre bien battue, ce qui fuffit, parce que la pluie y tombe rarement. On ne voit dans ces lieux que de petits bois de caffis ou de mefquitte, qui en eft une efpèce.

espèce. Les grands bois de futaie finissent au Colorado, & l'humidité finit avec eux.

Ce poste est le plus considérable des quatre de la province, qui sont les *Adaës*, à 7 lieues des Nachitochés; les *Acoquiffa*, à cent lieues au sud-ouest de celui-ci; *Labadie-do-Spiritu-Santo*, à deux cent lieues; & le *San-Antonio* qui en est à 250 lieues. A la distance de cent lieues de celui-ci, vers le couchant d'hiver, on trouve celui de *San-Saba* & celui de *Rio-Grande*. A 250 lieues sont ceux de *Passé-du-Nord* & de *Santa-Fé* dans le Nouveau-Mexique. Les Espagnols ont eu des établissemens plus au nord; mais les sauvages les ont forcés de les abandonner. Il y avait même eu des ordres d'abandonner San-Saba.

Excepté San-Antonio, qui a une colonie d'Espagnols des îles Canaries, les autres postes ne sont composés que de soldats & de quelques Indiens, autrefois sauvages, occupés aujourd'hui à élever des chevaux, des mules, des vaches & des brebis: ils laissent errer leurs troupeaux dans les champs, & tous les deux mois les amènent dans leurs parcs; alors ils les lacent, les attachent, & cherchent à dompter leur férocité. Pour les lacer, ils les suivent à la course, & leur lancent un long lacet

roulé sur le haut du bras, & les faiffent ainfi, soit par le cou, soit par les pieds : ils en ont qui leur donnent du lait : les demi-sauvages leur fournissent de la graisse & de la viande séchée : ils vendent les chevaux & les mulets : j'en ai vu vendre un pour une paire de souliers. Ils lâchent également dans les bois les animaux privés ; & lorsqu'il s'en égare, ils connaissent à la trace s'il est cheval ou mulet, & le suivent pendant 15 ou 20 lieues. Lorsque les sauvages & les Espagnols se font la guerre, ils mettent le feu à l'herbe qu'ils laissent derrière eux. Pour ne point s'égarer, ils ont dans les prairies des points de reconnaissance ; & dans les forêts, ils s'orientent en observant que la partie du tronc de l'arbre, qui est au nord, demeure verdâtre par l'humidité & la mousse qui le couvre ; tandis qu'au midi, il est blanc & net.

Il y a aux environs de S. Antonio quatre missions de deux Franciscains chacune, à deux ou trois lieues de distance l'une de l'autre, le long de la rivière. Elles élèvent des familles de sauvages baptisés. Les *Tegas* sont les derniers qui se servent de fusils, & traitent avec les Français : plus loin, sont les *Apaches*, qui se servent de flèches : ceux qui habitent

entre Acoquiffa & Labadie se nomment *Coumaches* : on les dit poltrons & cruels, & ils n'échappent à l'esclavage qu'en fuyant dans des ilots & des marais sur le bord de la mer.

Lorsque les Espagnols font la guerre à ces peuples, ils se mettent à couvert des flèches en se couvrant la tête d'un bouclier, & le corps d'une casaque de peaux de chevreuil, piquée avec du coton. Si le nombre des sauvages est petit, ils les lacent comme des chevaux, ensuite ils les lient & les conduisent aux missions, où la douceur & la faim, les femmes & la raison, les adoucissent; alors on les catéchise & leur donne le baptême. En chagrinant leurs peuplades, en les harcelant, ils les forcent à leur abandonner le pays.

J'étais logé chez un Indien, que je m'attachais : tous m'aimaient, parce que j'agissais avec honnêteté, & ils auraient désiré que je me fusse épris des charmes de quelques-unes de leurs filles pour me fixer dans leur pays; mais quoique je sentisse le prix des mœurs douces & pures que la liberté & l'honnête pauvreté donnent à ces peuples, j'avais d'autres vues.

J'avais éprouvé la faim; & elle m'avait donné une grande activité pour ne plus y être

exposé ; j'achetai un cheval , trois mules , & toutes les provisions nécessaires pour échapper à ce sentiment plus qu'incommode. Je payais tout avec mon linge , plus estimé ici que mon argent : un filou venait encore de m'en enlever une partie ; cet homme était créole , & j'ai toujours remarqué que la pureté des mœurs diminuait progressivement comme les états montaient , & qu'entre le Sauvage , l'Indien , le Créole & l'Espagnol , celui-ci était le moins sociable.

Je partis enfin pour Sartille ; mais nous n'avions pas fait cent lieues , qu'on nous apprit qu'il fallait nous défier des sauvages ennemis , qui venaient de poursuivre un moine , dans la mission duquel nous séjournâmes un jour ; puis , nous nous remîmes en route , traversant des bois de mesquitte épineux & très-bas , seule espèce de bois qui soit commune ici : nous passâmes ensuite des collines sillonnées par l'eau qui en distille ; ces sources forment une petite rivière guéable , mais difficile par ses rochers , ses trous , son courant rapide ; puis , on trouve des prairies arrosées par des ruisseaux , bordés de mesquittes , & l'on arrive au *Rio-Frio* , que l'on passe à gué.

Au-delà , sont des lacs & des marais abon-

dans en oiseaux & en poissons, & le Rio-de-
Las Nuices, qui était presqu'à sec, & dont la
vase nous rendit nécessaire un pont de fa-
cines. Nous trouvâmes ensuite de belles prai-
ries qui nous conduisirent à un fond d'une
vaste étendue, & nous arrivâmes, après dix
jours de marche, à un village de dix à douze
maisons, nommé la *Rheda*; il est à 80 lieues
de S. Antonio, sur les bords de Rio-Grande,
nommé sur les cartes *Rio-Bravo*: elle est assez
semblable au Mississipi par sa grandeur & sa
rapidité; on la passe en bateau. Le pays que
nous parcourûmes ensuite est assez peuplé;
c'est-là seulement que je vis enfin des mon-
tagnes; la campagne est cultivée & semée de
maïs: l'air y était peuplé d'une multitude de
grues, & l'abondance commençait à s'y faire
remarquer.

Plus loïn, nous traversâmes une rivière
salée, rapide & remplie de rocs; c'est la Sa-
binas: les eaux minérales nous y donnèrent
des cours de ventre, & les chevaux même
en furent incommodés; il nous fallait boire
des eaux chaudes, salées & fort amères. Le
pays est sec & désagréable; dans les fonds sont
des bois épineux de mesquite; sur les plaines
& les hauteurs sont des plantes épineuses,

diversifiées en mille manières par leurs formes. Nous y fumes empestés par l'odeur d'un animal gros comme un lapin, mais plus lourd; l'odeur qu'il exhale, lorsqu'il est poursuivi, lui sert de défense, & il est difficile de la supporter. Dans la plaine des Tegas, j'avais aussi vu un animal de la grosseur d'un gros chat, dont il a le museau & les oreilles; mais son front est celui d'un lapin; il a le poil roussâtre, ses pattes & son corps sont courts & renforcés. Nous en mîmes un cuire sous la cendre; la chair en était bonne, fine, blanche, entrelardée; les Indiens le nomment *Tacouagge*.

Nous laissâmes à gauche les mines de Sierra & de Laiguana, & passâmes aux peuplades d'Indiens de la *Punta*, *San-Yago* & la *Caldera*, qui doivent peut-être leur nom à une montagne taillée à pic de tous les côtés, n'y ayant qu'un sentier très-difficile pour y monter; il ferait impossible même à des chèvres d'y gravir ailleurs. Le sommet est une plaine fertile qui donne de bons pâturages, où l'on voit des sources; les bestiaux y prospèrent sans soin, car une maison sur le sentier ne leur permet pas de s'en échapper.

Ce pays faisait partie des états policés,

conquis par les Espagnols. Nous ne trouvions ici que des rochers & quelques vallons où ne prospèrent que l'aloës, les figuiers de Barbarie & le cierge épineux, dont la tige s'élève à 15 pieds de hauteur, & se sépare en 4 ou 5 branches horisontales, qui s'éloignent l'une de l'autre à la distance de 3 à 4 pieds, & s'élèvent ensuite à une hauteur perpendiculaire de 20 pieds. Plus loin, nous vîmes des arbres semblables aux dattiers par la feuille & la disposition des branches; son fruit est à pépin, doux & très-bon: il vient en régimes semblables à celles des petites figues bananes de l'Inde, qu'aux Philippines on nomme *doigts de Dames*.

A vingt lieues au couchant de notre chemin est le poste de Curfilla; le pays abonde en chèvres & en brebis, dont la peau seule est un objet de commerce: les rivières y sont falées: les bords en sont quelquefois cultivés. Il faut passer au travers de montagnes rudes, un désert de vingt lieues pour arriver enfin à la belle plaine de Sartille; nous approchions de la ville lorsque nous vîmes une éclipse centrale du soleil.

Sartille est grande, peuplée d'Espagnols & d'Indiens, ayant de belles églises, des places

publiques, & des rues larges, propres, bordées de maisons de pierres; mais il en est où les maisons sont mal bâties & mal distribuées: des sources y remédient à la sécheresse du sol. C'est l'entrepôt des productions sauvages des pays que nous venions de parcourir, & des vêtemens & superfluités de la vie que l'on donne en échange. Les habitans Espagnols sont orgueilleux & fourbes, & cachent leur avidité sous une apparente grandeur d'ame: les Indiens sont laborieux & affables; seuls ils cultivent les jardins & les champs, dont la plupart sont semés en froment; les jardins donnent des figues, des pommes, des raisins, toutes sortes de plantes d'Europe, & le *maguey*, plante dont le suc fait une boisson assez bonne; elle croit dans toute la Nouvelle-Espagne.

Nous étions dans le mois de Janvier, l'air y était doux, le ciel toujours serein. J'y vis célébrer la fête de la Chandeleur: après la messe, on porta en pompe l'image de la vierge sur un théâtre, placé à côté d'un cirque, qui servait au combat des taureaux; puis, tout le monde se retira. Quand on eût fait la sieste, on revint, les taureaux combattirent au son des instrumens placés près de la Sainte-Vierge;

puis, à la nuit, on remmena la Sainte-Vierge, & l'on commença une foire de fucreries, de vins, de pâtisseries. Là chaque Espagnol, même le plus pauvre, se fait un honneur de bien régaler ses connoissances : il faut que l'époux y régale & y caresse sa femme. Cette fête dure trois jours. Ailleurs, on se déguise en anges, en diables, pour accompagner la Sainte-Vierge ; puis, l'on fait un bal en son honneur.

Au levant & au midi de cette province sont celles de Parras & de Reyno qui donnent du bon vin, beaucoup de fruits & de sucre, du maïs, du bled, des bestiaux : la mer est poissonneuse dans celle de Reyno qui renferme le port de Tampic, & produit de la cochenille.

Je partis de Sartille, le 10 Février 1768, & pendant trois jours nous voyageâmes dans un pays peuplé ; mais dans les trois jours qui suivirent, le pays était couvert d'une poussière corrosive comme celle de la chaux, & l'on n'y trouve que de l'eau de puits saumâtre, de mauvais goût, & très-rare ; chaque puits est gardé par un homme dans une cabane, & ce sont les seules habitations qu'on y trouve : au-delà sont la ville & la mine de *Charcas*,

moins grande que Sartille, mais mieux bâtie & mieux peuplée. Obligé d'y laisser mon compagnon de voyage pour profiter du retour du gallion aux Philippines, j'en partis seul, & passai au village de *Venau*, tout composé d'Indiens. On s'y était révolté il y avait quelques tems, & nous vîmes la tête des chefs sur des pieux élevés à la place de leurs maisons rasées; leurs familles avaient été envoyées en exil. Je serais porté à croire qu'on a exagéré les ravages des Espagnols; car tout ce pays est très-bien peuplé, & ses habitans sont dans l'aisance. Après la ville de Charcas, je trouvai celle de *San-Luis-de-Potosy*, où sont des mines d'or & d'argent. *San-Luis* est de grandeur médiocre, bien bâtie, ayant ses rues tirées au cordeau; elle est environnée de beaux jardins, & a de superbes églises; les habitans en sont aisés. Les Indiens des environs avaient été aigris par de nouveaux impôts, & par l'expulsion des Jésuites; & je les trouvai fort tristes. On y élève de beaux chevaux, on y nourrit beaucoup de vaches, qu'on prend à la course. Quand on les a joints, on prend le tems du galop où elles tombent sur les pieds de devant, pour les prendre par la queue qu'on élève avec force; elles perdent l'équilibre, &

s'abattent sur le nez ; puis , on passe en avant sous les cuisses la queue qu'on tenait à la main : cette situation fixe ces animaux pendant des journées entières.

Plus au couchant sont les provinces de Guadaxara & de Zacaticas , où l'on trouve des mines considérables , beaucoup de richesses étalées & de pauvreté cachée.

De S. Luis , je traversai un pays varié de collines , semé de villages , riche en maïs & en froment ; les Indiens y sont hospitaliers , sobres , laborieux & fains ; les uns sont vêtus à l'Espagnole , les autres comme l'étaient leurs pères. Les femmes ont autour de leur ceinture une pièce d'étoffe qui tombe jusqu'à mi-jambe & une espèce de chasuble sur leurs épaules ; elles nouent sur le derrière de leur tête toujours découverte leurs cheveux treffés.

Il y a ici différens tribunaux : les moines & les prêtres y ont des seigneuries , des châteaux & de grands revenus ; tout y annonce leur luxe & leur grandeur.

De-là j'arrivai à *San-Miguel* , grande & belle ville , située sur le penchant d'une colline ; les maisons , les rues , les jardins y ont un air de noblesse & de recherche , qui annonce la richesse. Je parvins ensuite aux environs de

Querefano, lieu célèbre par des manufactures de chapeaux, de draps & autres étoffes; puis, à *S. Juan-del-Rio*, jolie ville bien peuplée, arrosée par une rivière bordée d'arbres & de promenades. Le pays est bien cultivé & plein de villes ou de bourgs. Les bois y sont rares, & cependant désagréables; ils ne sont composés que de figuiers de Barbarie, hauts de 25 à 30 pieds. Enfin, le 28 Février, après avoir parcouru 150 lieues, je découvris un grand lac, & bientôt *Mexico*, qui semble une masse immense qui ne tient à la terre que par les chauffées qui y conduisent. Au pied de la montagne, & sur le bord du lac, est le bourg de *Nuestra-Senora-de-la-Guadaloupe*, qui mérite le nom de ville: il a un bel aqueduc & une église magnifique, on se rend à la ville par une belle chauffée, qui a une lieue de long sur cent pieds de large, percée d'arcades pour l'écoulement des eaux; cinq autres conduisent encore à Mexico, qui a six lieues de tour, & n'est fermée que par des barrières & le lac. Les rues en sont larges, presque toutes tirées au cordeau & numérotées. Il y a des jardins publics, de belles promenades, de grandes & superbes auberges, mais sans meubles & sans vivres. Les maisons sont bien bâties, à trois

ou quatre étages ; la grande place est bordée par la cathédrale, le palais du vice-roi & les simples restes du palais & des bains des anciens rois du Mexique ; près de-là est l'hôpital des monnoies toujours remplis de lingots qu'on frappe & qui se renouvellent : on aime à voir le *Baratillo*, dont la régularité & la richesse flattent la vue, les voûtes du marché aux fleurs, des marchandises de modes. Mais tant de descriptions ont fait connaître Mexico, que nous y joindrons peu de chose.

J'y vis fouetter deux femmes accusées de faire des plaies à leurs ennemis en perçant les parties correspondantes d'une poupée ; c'était l'inquisition qui l'avait ordonné, & ce fouet n'est que le prélude d'un plus grand châtement : c'est un avertissement charitable.

Il y a des personnes très-riches à Mexico ; mais la misère est extrême parmi le peuple. On choisit des créoles pour faire la guerre vers le nord, parce qu'on les craint, & qu'on cherche à les rendre utiles. L'on venait d'en envoyer dans la province de Sonora pour en rendre la communication libre avec Matanchel, les ports où l'on s'embarque pour la Californie & les mines de *Serro-Prieto*.

L'air m'y parut humide & frais ; mais je ne

le trouvai point mal-fain : il est vif , parce que le lac est situé sur des montagnes. Les légumes , le jardinage & certains fruits d'Europe y sont aussi communs que ceux d'Amérique : on y fait une liqueur rafraîchissante avec l'eau de farine de maïs , qui , bouillie jusqu'à un certain point , prend la consistance du chocolat ; c'est *l'atollé*. Je visitai les curiosités , les palais , les promenades , le jardin public de l'Almeyda , les jardins & les aqueducs de Tacuba ; je me délassais en m'instruisant ; mais j'étais impatient de me rendre à Aquapulco , d'où le gallion devait partir : j'attendis vingt jours mes effets , & ne les recevant point , je les abandonnai , & partis le 18 Mars. Mon guide m'avait enlevé mon cheval , un Français que j'avais nourri pour qu'il m'accompagnât , disparut quand je me mis en chemin. Il fallut aller seul avec deux mules ; mais les chemins étaient larges & fréquentés.

J'arrivai à *Tchusco* , situé sur une colline sablonneuse , environné de maisons d'Indiens occupés à faire du charbon avec du bois de pin ; puis , à *Cuernavaca* , placée au pied du penchant méridional d'une colline ; l'air y est doux , plusieurs ruisseaux y arrosent un grand nombre de jardins qui produisent toutes sortes

de fruits d'Europe & d'Amérique. Plus loin, sont des montagnes escarpées, sèches & presque nues, entre lesquelles on trouve des recoins de vallons, plantés de cannes à sucre. Je laissai à droite les mines de *Tacou* ou *Real-Delmonte*, & passai à *Cannobial*, ou village des Roseaux, & vins à la rivière de la *Balsas*, ou des radeaux: c'est une rivière rapide, large & profonde. Je pris un guide, parce que ne voyageant que durant la nuit pour éviter les coufins; j'aurais pu m'égarer au travers des vallons qui se succédaient dans ma route; mais ce nègre tenta de m'enlever une de mes mules, & me força de veiller sur lui avec le plus grand soin. Je le congédiai bientôt, dès que je me vis dans un pays fertile & cultivé. J'arrivai à *Chilpancingo*, bourg peuplé d'Indiens, & dont le sol produit du goudron, de l'huile, du maïs, du sucre, du coton, du cacao, des fruits; le climat était devenu plus chaud. Les Indiens sont vêtus ici comme au nord du Mexique, mais leurs maisons ont des grilles de roseaux en place de murs. Ils voyagent avec des ânes dont ils portent souvent la charge pour les délasser. Le chemin près d'Aquapulco traverse des montagnes, je me hâtai de les traverser; car je savais que le gallion avait reçu depuis

deux jours ses derniers ordres du vice-roi. Je marchai la nuit après avoir marché le jour ; il était deux heures du matin lorsque j'entendis les vagues de la mer ; je tressaillis de joie en voyant un vaisseau après lequel je soupirai depuis long-tems. J'avais fait cent lieues depuis Mexico ; j'en avais fait huit cent pour y arriver.

Aquapulco est une bourgade mal-bâtie , sur un sol stérile , entourée de montagnes semées de volcans qui y rendent l'air pesant & malsain ; elle est mal-peuplée , & ne l'est que par des nègres ; mais la rade est vaste , sûre & belle ; elle était autrefois fréquentée par les vaisseaux du Pérou , qui venaient y chercher du goudron & des marchandises de Chine & d'Europe ; mais la compagnie de Lima a fait défendre ce commerce. Il n'y a plus de cabotage ; les perles qu'on pêche auprès sont peu recherchées , mais elle est le mouillage ordinaire du gallion , qui s'y trouve en sûreté contre les orages. Il y a d'autres ports à peu de distance. La rade a 3 lieues de largeur ; l'entrée n'en est pas assez étroite pour être défendue ; elle renferme un petit banc de roches.

Je ressentis trois secouffes de tremblement de terre pendant mon séjour dans *Aquapulco* ;

J'étais

J'étais couché par terre dans l'affoupissement qui précède le sommeil, lorsque je sentis le sol trembler sous moi ; & entendis un bruit pareil à une lourde voiture, roulant dans des rues étroites : ce bruit me persuadait que j'étais encore à Mexico ; mais bientôt je fus réveillé par les cris perçans des femmes qui pleuraient & invoquaient la Vierge. Je compris alors que je venais d'éprouver un tremblement de terre, & j'eus le tems de remarquer que le bruit se faisait d'abord entendre du côté des montagnes, & que les secouffes n'étaient qu'une espèce de propagation des vibrations qui succédaient au bruit. Le tremblement n'était donc que l'effet de l'ébranlement que quelques volcans donnaient aux montagnes.

Déjà l'on avait embarqué sur le gallion 3 millions de piastrès, prix des marchandises qu'il avait apportées ; déjà l'on avait reçu dans le vaisseau 100 passagers, parmi lesquels il y avait 40 moines lorsque je m'y embarquai. Nous mîmes à la voile le 2 Avril. Le vaisseau était du port de 500 tonneaux ; il portait outre son équipage, des bannis, des femmes, des moines, des marchands, des officiers de tout grade, militaires ou civils, & beaucoup de commis. Les officiers du vaisseau n'entendans

rien à la manœuvre ; ils achètent leur place pour faire le commerce ; les seuls pilotes entendent la navigation , & dirigent la route. Chacun a ses provisions & sa cuisine ; ce qui cause une confusion étonnante par le nombre des serviteurs ; chaque matelot en a souvent deux.

Les vents étaient faibles , mais favorables ; nous cinglâmes toujours au couchant en nous maintenant entre les 9 & 10° de latitude ; plus éloignés du continent , les vents fraîchirent , & nous eûmes le plus beau tems. Le 15 mai , nous vîmes des poissons volans qui avaient des ailes rougeâtres ; le 20 , nous vîmes des oiseaux , & pendant les jours qui suivirent , les éclairs , les tonnerres , & une multitude d'oiseaux nous annoncèrent que nous étions voisins des bancs & îlots qui sont à 400 lieues au levant des îles Mariannes.

Le 9 juin , nous vîmes les montagnes de Guam , & nous y mouillâmes le lendemain , vis-à-vis d'un petit fort & d'un village éloigné de trois lieues de la résidence ordinaire du gouverneur ; c'est une ville au bord d'une petite rivière , dont l'embouchure forme un port. Au levant , nous avions une petite île , couverte de cocotiers , séparée de la grande

par des bas-fonds blanchâtres. Il y avait huit ans que ce pays n'avait eu de communication avec personne. Les habitans sont grands & bienfaits; ils mâchent du bétel, feuille d'une espèce de liane, dans laquelle on plie un morceau de noix d'Areca; elle picote le palais, produit une salivation rougeâtre, & exhale un doux parfum pour celui qui le tient dans sa bouche, & qui se fait un plaisir de le répandre sur ses voisins; pour moi, je ne pus jamais m'y accoutumer. On y boit de l'eau de vie faite avec la sève fermentée du cocotier.

On croit que ces habitans viennent des Philippines: on y en compte 10,000, distribués en 7 à 8 villages. Le sol produit du riz, du maïs, & beaucoup de légumes; on y trouve beaucoup de volaille, des vaches, des fruits, parmi lesquels est le *rima*, ou fruit à pain. Il a 5 pouces de diamètre, est couvert d'une peau très-rude, & est formé d'une chair jaunâtre & spongieuse: on le fait rôtir sous la cendre, & le goût en est bon; les bois en sont pleins. Le sol y forme de hautes collines couvertes de bois; les vallons seuls sont cultivés; les pluies y sont fréquentes.

Après avoir fait de l'eau & pris des rafraîchissemens, nous mîmes à la voile le 15

Juin ; nous eûmes des calmes fréquens , des vents variables , un ciel nébuleux , quelquefois des orages. Plus nous approchâmes des Philippines , plus les orages se multiplièrent. Enfin , le 24 Juillet , nous découvrîmes la terre ; le vent nous était contraire , & une bourasque nous en éloigna encore , & elle dura cinq jours ; nous revîmes ensuite la terre , & vîmes aborder l'île de Samar dans une vaste baie , formée par trois îles à l'embouchure du Palapa.

Le Cap Spiritu-Santo se distingue par une montagne platte & élevée , qu'on nomme *Table-de-Palapa*. Lorsqu'on approche de terre , on voit plusieurs petits mornes ronds qui s'élèvent en pains de sucre. Les trois îles qui forment la rade sont celles de *Cagayagan* , de *Lawan* & de *Quiprau* ; Lawan est la seule habitée : la première est au couchant , & la troisième au midi. C'est entre Cagayagan & Quiprau qu'est le passage pour parvenir dans la rade qui a 4 lieues de long sur 2 de large. Nous dévorâmes les premiers rafraîchissemens qu'on nous y fournit ; car nous n'avions eu , dans les derniers jours , que huit onces de biscuit par jour , & de l'eau de pluie mêlée à l'eau de mer. Le pays est abondant , & le vaisseau fut bientôt entouré de bateaux du pays qui nous apportaient des vivres.

C'est sur-tout de champans qu'on se sert ici, bâtimens larges, courts, hauts de bois, ayant un mât de l'avant & un autre très-bas de l'arrière. Les plus gros portent 400 tonneaux, & ont trois mâts; ils ont un gouvernail large & creux, & sont chargés de cabanes de bambou entassées; ils ne marchent point mal.

Je voulus me rendre de notre relâche dans l'île de Luçon : une pirogue d'Indiens s'offrit, & je m'y embarquai. Elle était faite en partie de cannes de bambous; le mât était un bambou fendu; la voile était faite avec des feuilles de *nipes*, grossièrement cousues; l'ancre était une branche d'arbre à deux pattes de bois; des perches au bout desquelles on avait cloué des bouts de planches servaient de rames : trois Indiens & moi formions tout son équipage. Nous voguâmes en pleine mer, faisant route au couchant, un orage s'éleva, une pluie abondante le suivit & remplit notre pirogue; cependant nous allions bien, & nous arrivâmes bientôt à la pointe d'une île, où nous trouvâmes d'autres pirogues dont les Indiens s'étaient mis nus pour ne pas gâter leurs habits : quelques-uns avaient un habillement assez bizarre, fait d'une toile de fibres de cocotiers, & leur tête couverte d'une espèce de plateau assez

convexe, fait de feuilles de nipes, arrangées par la racine autour d'un cerceau de trois pieds de diamètre. Tous étaient armés de *cris* & d'un bouclier de bois, derrière lequel ils font cent contorsions différentes pour éviter les coups de leurs ennemis; ils font leurs attaques & leurs retraites avec des cris & des sauts singuliers; ils paraissent transportés de joie au bruit des orages, & les éclairs leur faisaient jeter des chants d'allégresse. J'étais étonné, & ne pouvais découvrir la raison de ce que je voyais. Il en vint d'autres qui étaient mieux habillés, & m'offrirent du riz cuit dans un bambou percé comme un passoir, enfermé dans un plus gros bambou rempli d'eau, & mis sous les cendres.

La pluie cessa, & nous nous remîmes en mer; nous enfilâmes un détroit, des deux côtés duquel je ne voyais ni habitations, ni culture. Au-delà, nous nous tinmes au large pour éviter les rocs, mais nous n'osions cependant nous écarter à cause de la faiblesse de notre pirogue; & cette alternative nous mettait sans cesse à côté du danger. Enfin, nous aperçûmes au travers des arbres un village nommé *Lawan*, commandé par un fort où étaient l'église & le couvent. Les maisons étaient

dispersées dans des bois, semblables à des cages, composées de bambous en grilles, perchées sur des piliers, & vacillant au moindre mouvement de ceux qui l'habitent. Nous y relâchâmes, & j'y mangeai les œufs du *tabon*, oiseau qui égale en grandeur la tourterelle, & qui pond des œufs de la grosseur de ceux d'oie dans une caverne profonde, qu'ils creusent dans le sable, & qu'ils bouchent ensuite. Les œufs éclosent, & les poussins grattent la terre jusqu'à ce qu'ils découvrent la lumière; mais beaucoup périssent de faim & de fatigue avant d'y réussir.

Nous partîmes la nuit pendant le calme, & fîmes douze lieues; mes Indiens étaient bons rameurs, & assez bonnes gens, quoiqu'ils m'inquiétassent par des entretiens où je ne comprenais rien, mais où je voyais qu'il s'agissoit de moi; l'un d'eux s'approchait de mes poches, & cette familiarité me déplaisait; elle me donnait des soupçons; cependant le desir d'arriver à Manille, afin de m'embarquer pour Canton, me faisait tout dévorer. Lorsque j'arrivai à *Cattarman*, j'appris qu'à la même heure, près des mêmes écueils où nous avions passé, des corsaires Mahométans avaient pillé trois pirogues, & que mes conducteurs étaient de Capal, qui

n'avait plus de communication avec les Espagnols, mais beaucoup avec les Mahométans, qu'ils aidaiert quelquefois dans leurs entreprises. Le bonheur avec lequel j'avais échappé aux dangers me fit remercier la providence.

A Catarman, je logeais chez le curé; je le vis beaucoup occupé à terminer les démêlés des Indiens, & à les juger; d'une chambre où il m'avait fait conduire, j'entendis sa voix, & souvent les coups de fouet; je fus que c'était pour des objets relatifs à la police qu'il les faisait distribuer. *Catarman* signifie *promontoire*, celui-ci n'est qu'à 14 lieues de Palapa, & j'en avais 8 ou 10 à faire pour arriver dans l'île de Luçon; mais du lieu où je me proposais d'abord de débarquer, il y avait un long espace de chemin à faire par terre jusqu'à Manille; je n'avais d'autres montures à y espérer que des buffles. Cependant c'était avec peine que je laissai échapper le vaisseau de Canton. J'y fus forcé par l'alarme que les pirogues maures vinrent donner à Catarman; le son rauque d'une espèce de tambour de basque annonçait leur arrivée: je compris que le parti le plus sûr que je pusse prendre était de rétrograder, & de me rendre à Palapa.

Ce village, composé de cent maisons, était

rempli par les passagers du vaisseau ; les restes de cette paroisse étaient épars dans les bois : je m'y arrangeai cependant assez bien , & mon séjour y fut agréable. Il est à deux lieues de la mer , sur la rivière de son nom ; il était très-peuplé alors , parce que les Indiens des lieux voisins étaient accourus vers le gallion. Des habitans de *Cablongua* s'y étaient rendus encore : c'est le chef-lieu de l'île de Samar , & la résidence du gouverneur Espagnol ; ses environs produisent une espèce de fèves de St. Ignace ; ses maisons sont de bambou , couvertes de l'arbusse appelé *nipe* ; le plancher est une espèce de grille , faite de bambous enlâssés : on n'habite point le rez-de-chaussée ; ces maisons sont saines , parce que l'air y circule avec facilité.

Tous les peuples , au bord de la mer , étaient Mahométans ; mais les missionnaires espagnols les ont convertis ; ils exercent sur eux une autorité despotique , & les vieillards , comme les enfans , les femmes , comme les hommes , y sont soumis à la fustigation lorsqu'il leur plaît de l'ordonner. Souvent l'homme châtié remercie le père de la peine qu'il lui a infligée. J'assistai à la fête du lieu ; elle se célébra avec décence ; les pavillons de la Vierge , & de di-

vers Saints flottèrent sur les bastions du fort, & l'artillerie les salua le soir & le matin : deux fois la semaine les Indiens se rassemblent pour chanter des cantiques. Les Jésuites, en mêlant à-propos la sévérité & la douceur, deviennent leurs pères communs, leurs directeurs, leurs chefs : ils dirigent les constructions du fort, commandent quelquefois eux-mêmes les bateaux de guerre qu'ils font faire, & nomment les officiers inférieurs. Je les vis envoyer en exil au nom du roi d'Espagne, & s'y soumettre avec fermeté, quoique l'attachement des Indiens put leur faire espérer de résister avec quelqu'avantage.

Le sol de l'île *Samar* est très-fertile & facile à cultiver : on n'y sème que du riz, qui sert pour les Espagnols. L'Indien se nourrit de cocos, de patâtes, d'yams, & d'une racine nommée *gahy* : leur goût sucré me paraît préférable à celui du riz cuit à l'eau, & elles nourrissent fort bien quand on y est accoutumé. La viande du porc y est noire & par filamens comme le bœuf; les œufs du tabon y sont communs; on y fait de l'eau de vie avec la sève du nipe, du cocotier & de l'arbre *Capo-negro*, nommé ainsi de ses fibres noires dont on fait de bons cordages.

La seule arme, & le seul instrument de travail est le *cris* ; on s'en sert pour couper les arbres, comme pour se défendre, & lorsqu'il est usé, les femmes en gratent la terre pour y planter des patates, dont un espace de 40 toises rapporte suffisamment pour nourrir une famille. On y cultive aussi la canne à sucre, le chou, l'ail, l'oignon, le melon, le jacre, l'orange, le citron, des légumes, des fruits inconnus en Europe : on y trouve 12 ou 14 espèces de figues bananes, & des cacaotiers qui y font des arbres de haute tige, des pim-plemouffes, espèce d'orange de 5 pouces de diamètre : on y suspend aux arbres des ruches en forme de citrouille allongée. Les bois y foisonnent d'oiseaux de toutes espèces, sur-tout de poules qui ont le corps ramassé, & de trois fortes de tourterelles, dont une est grosse comme une poularde. On y remarque le *calao*, qui est de la grosseur de l'oie, et se perche sur les arbres les plus élevés des lieux humides : son vol est rapide. Ses plumes sont noires & rousâtres, la couronne rouge dont sa tête est ornée lui donne un air majestueux. Les perroquets & les perruches y sont communs & variés. Il y a un oiseau de la grosseur d'une guêpe, admirable par la beauté de ses cou-

leurs. Les bois sont remplis de singes, de buffles sauvages & de chevreuils: j'y vis des serpens, mais il en est peu d'extraordinaires.

On y fait avec les fibres de l'écorce du figuier bananier une toile très-fine; on en fait aussi des cordages; les rivières y sont bordées de bambous: tout y présente des facilités pour se vêtir, se loger, se nourrir. Deux mois de travail suffisent aux besoins de toute l'année. Les hommes y sont d'un caractère ouvert, les femmes y sont gaies; ils sont vains, menteurs, mais sans défiance & point voleurs: ils ont du penchant à l'amitié, & en connaissent tous les épanchemens; ils aspirent l'odeur de la partie où ils veulent appliquer leurs lèvres; ils aiment la musique, sont adroits, & se servent de leurs pieds comme de leurs mains. Le même homme fait une guitare avec l'instrument qui lui a servi à fendre un gros arbre, ou à creuser une pirogue, à dessiner sur des bambous, & à se défendre contre ses ennemis. Ils font des nattes très-fines, travaillées en différens dessins, & peintes avec des couleurs très-vives. Ils travaillent de jolies étoffes mêlées des fibres du figuier avec la soie & le coton, & font des broderies délicates sur des étoffes de soie. Toutes les maisons ont un

métier de tisserand. Le même homme exerce tous les métiers ; il ne les exerce que pour lui, aucun n'est ouvrier journalier de son compatriote.

Autrefois ils écrivaient avec un style sur des feuilles de cocotier ou de nipe. Ils se font pétrir la chair des différentes parties du corps comme les peuples de l'Inde, & suppléent aux ventouses par des pincemens très-forts qui forment des amputés. Ils connaissent beaucoup de baumes & de simples,

Leur vêtement ordinaire est une culotte longue & large, une chemise, & un mouchoir roulé en anguille autour de la tête ; mais lorsqu'ils veulent montrer de la magnificence, ils se parent d'une robe-de-chambre de soie & de coton, & d'un chapeau rabattu : ils portent les ongles du grand & du petit doigt longues quelquefois de deux pouces. Les femmes s'enveloppent plusieurs fois d'une pièce de toile ; d'autres ont une jupe très-claire, une chemise, un mouchoir qui ceint leur tête, & les cheveux roulés en couronne : tous ont de beaux cheveux, & en prennent soin ; les femmes ont le nez court, un peu écrasé dans le haut ; mais il en est peu de laides ; leur démarche libre, leur habillement, leur chapeau de feuilles leur

donnent de la grace & de la noblesse. Dans l'intérieur du pays, les deux sexes vont presque nuds. Ils prennent le poisson en l'enivrant. En général, le pays est agréable & riche; les bois de fer & d'ébène y sont communs: les moines y sont seuls le commerce de la poudre d'or pour ne point corrompre les mœurs des Indiens. L'île à 70 lieues de tour, & on y compte 10,000 habitans; ses fontaines, ses petites rivières, ses bois toujours chargés de fruits ou de fleurs, ses autres végétaux, ses bons habitans, tout m'attachait à cette île; j'enviais le sort de son peuple, j'admirai son industrie dans la construction des pirogues, qu'ils nomment Bouenga: elles sont faites sur les modèles des pros des îles Mariannes; quelques-unes ont 150 rames & 40 pagaies: les Mahométans s'en servent pour faire des courses & des esclaves.

Les Chinois fréquentent cet Archipel pour y faire le commerce, & les Indiens cherchent à en imiter l'industrie: ceux-ci ont une langue particulière qui est celle des Bissayes; elle est douce & agréable, mais pourrait difficilement être exprimée par notre langue.

Nous ne nous rembarquâmes sur le gallion que le 7 octobre; le vent soufflait de l'orient,

mais nous fimes peu de voile pour ne point arriver de nuit au détroit de St. Bernardino, où il règne des courans très-forts. Nous le passâmes le lendemain : puis, nous vîmes l'île de *Capul*, les *Narengas*, *San-Hyacintho* ou *Ticao*, *Masbate* & *Burias*; nous entrâmes dans une espèce de bassin d'environ 20 lieues; nous vîmes ensuite *Maridouque*, & découvrîmes une voile européenne; c'était le *San-Carlos*, gallion qui, au nord des îles Mariannes, avait trouvé des vents si rudes, qu'il avait été obligé de couper son grand mât & son mât d'artimon, & de relâcher. Enfin, nous aperçûmes la hauteur de Calapan dans l'île *Mindoro*, & bientôt après les montagnes de Maribelle, qui sont au couchant de Manille; nous mouillâmes vis-à-vis le port *Cavité*, qui est à deux lieues de Manille.

Ce port est formé par une langue de terre qui le défend des seuls vents qu'on y ait à craindre, & les vaisseaux y sont très en sûreté. L'arsenal est sur la pointe de terre qui est défendue par de bonnes batteries; il est vaste & bien pourvu, le port est entouré de murs: *Cavité*, a un grand fauxbourg peuplé d'Indiens.

J'arrivai enfin dans Manille, je m'y logeai de manière à pouvoir connaître les plus simples

naturels du pays, dans une maison sur le bord de la rivière, à un quart de lieue de la ville, d'où partait une chaîne de hameaux, de jardins & de maisons de campagne; les bords du fleuve étaient charmans & embellis par un grand nombre de manguiers, de mangousters, d'orangers, & autres arbres. Par terre, le chemin traversait cinq villages séparés par des champs de riz; cent pas plus loin que mon habitation était une petite hauteur qui se terminait en plaine, & était toujours couverte de troupeaux: une multitude de pirogues passait chaque matin sous mes fenêtres, chargées de fruits & de légumes. La moitié de la maison était sur l'eau, l'autre moitié sur terre. C'est ainsi que les placent les Indiens. Celles des Espagnols, construites en pierres, sont belles & spacieuses: une sorte de nacre y tient lieu de verre pour les fenêtres.

J'habitais, je mangeais, je dormais avec les Indiens; & par-là, je parvins à les connaître: ils sont vifs, gais & adroits; ils vivent dans l'aisance, & sont vains; leur charité mutuelle les éloigne du travail; ils comptent la nourriture pour rien, & les visites d'étrangers qui demeurent 3 ou 4 mois chez eux ne paraissent point les incommoder. Les familles se séparent

peu,

peu; on voit souvent dans la même maison 4 ou 5 branches de la même famille qui mangent au même plat, & sont en très-bonne intelligence: tous dorment dans la même chambre sur des nattes étendues à terre, les hommes mêlés aux femmes, sans qu'il en résulte aucun inconvénient pour les mœurs. On n'y voit point de dispute s'élever dans les ménages, & ce bon caractère s'étend jusque sur les riches Espagnols, qui se font un plaisir d'élever des orphelins qu'ils plaçant dans les emplois, ou qu'ils dotent.

On laisse les enfans nus jusqu'à dix ou douze ans; les filles ont une chemise qui leur descend jusqu'au nombril, & croient ainsi pouvoir se montrer avec décence; ce n'est que lorsqu'ils ressentent les premiers feux de l'amour qu'ils se couvrent.

Manille est bien bâtie & médiocrement grande; elle a de belles rues; ses habitans sont aisés, plusieurs sont très-riches: le luxe & la débauche y sont moins grands qu'au Mexique, & tout y respire la gaité, la simplicité des Indiens, qui s'est étendue sur les Espagnols. La rivière la sépare du gros bourg de *Sainte-Croix*, aussi bien bâti que la ville, habité par des Espagnols & des Indiens, entouré de trois

villages : la ville a elle-même des fauxbourgs considérables ; celui de *Parian* est habité par des Chinois , & c'est-là où se font les travaux & les ventes , car il y a très-peu d'ouvriers & de marchands dans la ville. Les Chinois sont ici au nombre de 20 mille ; il n'y a guère d'ouvriers que parmi eux ; plusieurs s'adonnent à l'agriculture ; ils sont fins commerçans , & cachent l'avidité de l'intérêt sous un air riant & affectueux ; ils sont laborieux & sobres , spirituels & gais , & bientôt on s'intéresse à eux : les Indiens & eux ont des rapports dans l'ensemble de la figure & dans la forme du nez ; mais en général les Indiens sont plus agréables que les Chinois.

Il y a aussi à Manille des négocians Arméniens , & de différens lieux de l'Inde. J'y vis aussi des Japonois que les vents jettent quelquefois sur ces côtes , & qui s'y fixent ensuite : ils ont le maintien grave & ferme , sont robustes & durs au travail , sobres & courageux. Les Manillois ont en vain essayé de s'ouvrir le commerce du Japon : on y a toujours refusé leurs offres ; mais ils commercent librement sur toute la côte de la Chine.

On y fait des ouvrages d'or & de tombac ; les femmes y font des chaînons d'or très-esti-

in
feau
y a
y v
par
les b
Les
fois
nom
rois.
Luç
ont
d'Es
vit a
Zum
empe
piastr
des g
sent c
cache
un ca
avec
fait q
Les
tiz , d
raient
on po

ins. Autour des îles on trouve des nids d'oiseaux qui donnent un mets délicat & sain ; il y a des mangues excellentes & du sagou. On y voit une espèce d'hommes presque nègres par la couleur & les traits ; ils sont errans dans les bois, de petite taille & d'un caractère doux. Les habitans des bords de la mer étaient autrefois Mahométans, & soumis à des seigneurs nommés *Datous*, qui payaient tribut à divers rois. Il reste peu de ces *Datous* dans l'île de Luçon, & ils sont sans autorité : ailleurs, ils ont le soin de recueillir le tribut pour le roi d'Espagne. Il y a dans Manille un officier qui vit avec peine, & porte le nom de *Montezuma* dont il est issu : les descendans de cet empereur ont conservé une pension de 5000 piastras, réparties entr'eux, & le droit d'avoir des gardes autour de leur carrosse ; ils ne jouissent de cette dernière prérogative que sur leur cachet ; car ils sont trop pauvres pour avoir un carrosse ; les Espagnols traitent les Indiens avec une méfiance sévère, & cette méfiance fait que quelquefois elle est fondée.

Les Philippines produisent abondamment du riz, du blé & des légumes, dont elles pourraient fournir Batavia & la presqu'île de l'Inde ; on pourrait encore y faire du sucre un objet

d'un commerce riche : l'indigo, le cacao y sont peu cultivés & devraient l'y être ; le dernier y est d'une qualité supérieure. Les bois & les écorces propres à la teinture, l'ébène, tous les bois précieux y sont communs ; le coton y abonde, & les mains souples & délicates des Indiens en peuvent faire de belles toiles fines, qu'ils savent préparer & teindre. Le poivre y est commun, les noix muscades, la canelle & le girofle s'y trouvent, mais peut-être ils y sont d'une qualité inférieure à ceux des Moluques.

On y trouve encore des mines de fer qu'on a travaillées & abandonnées par ignorance ; les bois y sont riches en mouches-à-miel ; les nids d'oiseaux, l'étope & l'huile du coco, beaucoup d'autres productions y fourniraient une branche d'un commerce utile, & les Indiens, mieux guidés, sont capables d'efforts heureux : ils sont adroits, actifs & courageux ; plusieurs servent dans les chantiers avec intelligence, & les îles fournissent tout ce qui est nécessaire à un vaisseau. Le figuier bananier, le cabo-negro donnent des cordages & des cables ; différens arbres produisent du brai ; le cocotier donne l'étope pour le calfatage ; les mines y fournissent le fer nécessaire, & les Indiens sont de bons matelots. Le pays offre

d'e
enfi
celle
avan
elles
suffi
la p
pou
les c
être
L
étab
offre
cet é
trave
l'arri
de co
Le
qu'en
Maca
Chine
nent
objet
Siam
un au
denré
merco

d'excellens bois de construction ; on pourrait enfin y former une marine peu inférieure à celle d'Europe , & ces îles sont situées très-avantageusement pour le commerce de l'Inde ; elles ont de très-bons ports ; celui de Manilla suffirait pour l'Inde. Celui de *Naga* , situé dans la partie orientale de Luçon , serait préférable pour la mer du sud. Le voisinage de la Chine , les colonies tirées de cet empire y pourraient être très-utiles , si elles étaient mieux dirigées.

Les Anglais ont connu l'importance d'un établissement dans ces îles ; ils ont profité des offres du roi de Holo pour en former un dans cet état ; ils connaissent bien cet Archipel , au travers duquel ils se rendent à la Chine dans l'arrière saison , & qui favorise le commerce de contrebande qu'on peut faire aux Moluques.

Le commerce actuel de Manilla ne consiste qu'en un ou deux vaisseaux qu'on envoie à Macao pour acheter les marchandises de Chine , en 5 ou 6 bâtimens chinois qui viennent de Canton ou de Quemoy pour le même objet ; quelquefois on envoie un vaisseau à Siam , au Bengale , ou à la côte de Coromandel ; un autre se rend à Batavia pour y chercher les denrées d'Europe. On connaît l'objet du commerce du galion.

Je partis de Manilla pour Batavia sur une goëlette espagnole ; c'était le 7 mars 1769. Un vent d'orient nous favorisa ; bientôt nous dépassâmes plusieurs îles, & ensuite *Pulo-Sapato*, rocher qui doit son nom à sa figure, semblable à celle d'un soulier : il a près de lui des rocs dangereux, & nous avions toujours la sonde à la main. Plus loin, les orages nous annoncèrent le voisinage de Sumatra, & dans peu nous vîmes les hautes montagnes de Monopin. Nous découvrîmes un vaisseau Hollandais, chargeant du poivre dans la rivière de Palimban ; nous traversâmes le détroit de Banca, & mouillâmes à une portée de pierrier des petites îles de Nanca. Nous continuâmes ensuite notre route, découvrîmes Nortwater, & peu de tems après Java. Lorsque nous fûmes par le travers des mille îles, nous fûmes obligés de jeter l'ancre ; parce que le courant nous entraînait vers elle ; puis, le vent ayant changé, nous doublâmes Sudwater, l'île Edam & entrâmes dans la rade de Batavia.

Cette rade est belle, vaste & sûre : elle est formée du côté de terre par une vaste sinuosité que laissent deux pointes avancées, & vers la mer par plusieurs îles, dont les arsenaux & les magasins Hollandais occupent une partie. On

On voit des moulins à vent pour scier les planches. Je me plaisais à parcourir la ville, dont les rues peuvent passer pour autant de petites promenades; elles sont bordées de maisons presque régulières, & le bas des murs en est plaqué en briques différemment peintes: des trottoirs séparés des maisons par des bancs, règnent le long de la rue, & sont couverts de tentes; la rue même est un large sol de gravier, uni, fin & sablé pour le passage des voitures; enfin, une allée d'arbres touffus & verts, taillés en éventails, règne le long d'un canal d'eau courante. Dessous les arbres est une terrasse élevée de deux pieds, pavée en larges carreaux; & le canal lui-même est revêtu de murs avec des escaliers de distance en distance. Le château s'annonce par une régulière simplicité, & des environs champêtres & militaires.

Les dehors de la ville se partagent en 3 grands faubourgs, séparés par de grands espaces occupés par des jardins; l'un est occupé par des hommes d'origine portugaise, & par des Indiens, un autre par des Chinois, & celui-ci est vaste & peuplé; les maisons en sont assez mal bâties, basses & mal distribuées; les rues en sont petites & sales. Le troisième

est peuplé d'Indiens ; il est plus vaste, plus champêtre, mais moins peuplé que les deux autres ; les maisons y sont bâties dans le goût asiatique, ombragées par des arbres, sur le bord des canaux ; les habitans sont différemment habillés, selon qu'ils viennent du continent de l'Inde, ou du grand Archipel de ses mers : le principal habillement de ceux-ci dans les deux sexes, est une large pièce de toile ou de sac assez large pour les entourer & se doubler, qui leur sert de redingote dans les mauvais tems, & d'écharpe quand il fait beau.

Les jardins placés entre ces bourgs sont embellis par des canaux qui les divisent & en font autant d'îles : on y voit des maisons belles & commodes, ornées par deux galeries opposées ; l'une, bien meublée, sert d'asyle contre la chaleur, & reçoit un vent frais ; une extrémité de l'autre sert de cabinet & de comptoir au maître de la maison ; l'autre, d'atelier à sa femme, à ses filles, à ses esclaves. Ces jardins s'étendent au loin à une lieue & demie la ville, le long des plus superbes canaux, remplis par la distribution de petites rivières. Je passai mon tems agréablement, tantôt dans ces jardins, tantôt dans la ville, jouissant des

comédies européennes, chinoises, javanes, des danses, de la musique de ces différens peuples.

On voit dans les dehors des temples chinois où règne le bon goût, ornés des statues des hommes qu'ils vénèrent; leurs prêtres font des sacrifices de papiers peints devant leurs autels, où brûlent des espèces de mèches, & battent la caisse après la prière: en certains tems de la lune, ils allument beaucoup de flambeaux & de lanternes; la lumière & le son font une partie de leur culte; l'une est le symbole de l'amour, l'autre exprime le desir qu'ils ont d'être écoutés dans leurs prières. Leurs femmes riches fortent peu, & l'on s'y marie sans se connoître. Le logement d'une fille chinoise est indiqué par des vases sur la fenêtre.

Les Javans sont grands & bien faits, les Malayes, au contraire, sont petits & gros. On les distingue facilement à Batavia, où ils sont rassemblés.

On se plaint de l'air & de l'eau de Batavia; cependant je m'y portai bien, parce que j'y vécus à la manière des Indiens, avec du fruit & des légumes: on y trouve ceux d'Europe.

Les Hollandais sont presque toujours en

guerre dans l'Inde ; mais ils l'ont faite jusqu'ici heureusement. Le conseil de Batavia couronne les Rois alliés des Hollandais , & ils leur laissent tout l'extérieur de la royauté. Quand le Général est en marche , sa voiture est escortée d'un détachement de cavalerie & précédée de plusieurs trompettes ; devant lui, tout s'arrête & s'incline. Deux coureurs précèdent toujours la voiture d'un Conseiller, & chacun se tient immobile quand ils passent. Seuls ils peuvent avoir des carosses dorés : les autres particuliers paient une forte imposition pour les carosses qui ne le font pas.

Les Espagnols ont moins de force & règnent plus impérieusement sur leurs sujets Indiens que les Hollandais ; c'est que des essaims de moines répandus dans les campagnes sont de meilleurs soutiens d'un empire que des compagnies de grenadiers. Les uns ne traitent pas l'Indien avec moins de sévérité, de cruauté, d'injustice que les autres ; mais les Espagnols s'allient avec les Indiens : leur but est de former des colonies nationales avec les peuples vaincus ; au lieu que les établissemens hollandois ne sont que des comptoirs établis chez les étrangers.

J'ai vu dans les environs de Batavia une

espèce d'*Armadilla*; il avait un pied de long, des doigts & des griffes à l'extrémité de pattes très-courtes; il a le museau pointu & la queue longue, l'œil vif & benin de même que la physionomie; ses écailles sont très-dures; il se replie en boule lorsqu'il craint, & n'est point méchant. Les Portugais l'appellent le *petit animal honteux*.

Je partis de Batavia le 2 août 1769 pour me rendre à Bombay & Surate. Nous doublâmes Bantam pendant la nuit, & entrâmes dans le détroit de la Sonde; nous passâmes entre l'île du Prince & celle de Java, & courûmes au couchant jusque vers les isles de l'*Amirante*, d'où nous tournâmes plus vers le nord. Parvenus sous le méridien de l'île Bourbon, nous cinglâmes tout-à-fait au nord; alors, après quelques jours de tems variable, les vents se fixèrent, ils soufflèrent du couchant, & nous prîmes une direction moyenne entre le nord & le levant, & enfin nous cinglâmes au levant: bientôt nous découvrîmes les montagnes de Bassin, puis l'île de Bombay. Les courans nous firent dériver vers *Chaoul* au midi de l'entrée de Bombay, & le vent ne nous permit pas de regagner l'espace perdu; nous manquions de vivres, & nous pensâmes

à relâcher à *Rajepour*; mais on connaissait peu ce port, & l'on pensait à se rendre à Goa. La crainte d'allonger trop notre route nous fit faire des efforts, & le vent s'étant calmé nous découvrîmes les *White-Rounds*, espèces de reconnaissances que l'on a bâties en rond & en arcades, ressemblant à des colombiers nouvellement blanchis, sur une langue de terre au midi de Bombay, qui a aussi de semblables reconnaissances, telles que l'église de la ville & le bourg de *Mahim*, ombragés par des arbres élevés.

Après avoir doublé un banc de roches, dépassé celles de Sunquen & de Drogen, nous entrâmes dans la rade; nous vîmes alors que la langue de terre dont nous avons parlé tenait à l'île de Bombay par une chaîne de rocs que les grandes marées couvrent à peine. On nomme ce lieu l'île *des vieilles femmes*. L'on découvre les glacis de la ville dont les murs bordent la mer: elle est défendue par diverses batteries & par un bastion du côté de la mer. Une petite anse y forme un port bordé par l'arsenal, des bassins de construction & diverses maisons de campagne. Sur la pointe opposée se relève le mur de la ville, qui s'étend jusqu'à un petit fort carré, bâti par les

Portugais. Du côté de la terre, elle n'est entourée que d'un simple mur garni de très-petits bastions, mais protégé par un fossé profond & par un glacis bien entretenu. Cette ville est mal bâtie & sans ordre, quoiqu'elle ait de belles maisons & soit assez peuplée : elle a deux faux-bourgs, *Hungary* & la *Pal-meyra* : ce dernier est très-agréable & peuplé d'Indiens.

L'île n'a quelquefois qu'une demi-lieue de large : en général elle est peu abordable, surtout dans la basse mer : le sol y est souvent inégal, assez peu élevé, mais bordé de roches coupées à pic ; ce n'est qu'un débris de rocs mêlé de terre : son mouillage & son port, les seuls commodes dans cette partie de l'Inde, ont rendu cette île importante & la base des établissemens anglais. Sa stérilité y rend la vie difficile ; on tire des Marattes, possesseurs des lieux voisins, les vivres nécessaires.

Le vaisseau sur lequel j'étais venu se rendait à Surate, & j'avais dessein de m'y rendre. Nous sortimes donc de Bombay le 25 septembre ; & louchant entre les mornes élevés de Chaoul & de Carangear, nous nous éloignâmes lentement, & après une navigation de

huit jours, nous découvrîmes le Cap St. Jean, qui forme l'entrée du golfe de Cambaye; un pic, qui s'élève seul & très-haut dans une embrasure de montagnes, sert à le faire reconnaître; après avoir doublé ce cap, nous vîmes les vaisseaux qui étaient dans la rade de Surate, & nous y jetâmes l'ancre le lendemain.

Cette rade est belle, mais ouverte à tous les vents: dans les tems pluvieux, les courans y sont violens, & les bords de la mer y sont noyés. Sur la rive droite de la rivière qui s'y jette est un village, sur la gauche est Surate: les vaisseaux de 300 tonneaux peuvent y remonter en tout tems; les grands vaisseaux peuvent s'y rendre dans le tems des pluies. J'y distinguai d'abord le château qui est enclavé dans la ville: c'est un composé de grosses tours qui se flanquent mutuellement & en amphithéâtre; le corps du bâtiment est antique & dégradé. Les pavillons anglais & maure y sont également arborés; mais les premiers seuls y sont les maîtres, & ils le sont presque de la ville, quoique leurs troupes n'en occupent que quelques portes & un bastion. Les Marates de Guzarat gardent aussi deux de ces portes dans le mur de la première enceinte;

ear
pa
C
rich
de L
qu'e
de
Je v
de
de P
men
y es
tienn
Yog
vie
chen
en r
jama
les v
maiso
gran
Mah
nomb
nomb
Co
fates.
guide

par Surate en a deux : les autres sont gardées par les foldats du Nabab.

On est frappé d'abord de l'aifance & de la richesse de fes habitans, de leurs voitures, de leur commerce, de l'abondance des vivres qu'on y trouve, de fa population nombreufe, de fes belles maifons, de fa vaste étendue. Je vis fortir le Nabab en palanquin, efcorté de 3000 foldats, d'une musique bruyante, de plufieurs chameaux & de 4 éléphans richement ornés. Tout y travaille, tout au moins y eft occupé. Là font des Parfis qui entretiennent un hôpital où l'on prend foin des Yoguis, pénitens, dont les uns paffent leur vie un bras en l'air, dont les autres ne marchent jamais, & font le tour d'un royaume en rampant fur le ventre, fans fe détourner jamais du danger qui peut les menacer: on les vénère & leur laiffe prendre dans les maifons tout ce qui peut leur plaire. La plus grande partie des habitans de Surate font Mahométans, les Gentils font enfuite les plus nombreux. Les Chrétiens n'y font guère qu'au nombre de 500.

Comme je defirais de connaître les Matates, je m'habillai comme eux & pris un guide de leur nation. Je trouyai un pays coupé

de rivières, semé de villages à d'assez grandes distances, cultivé en champs de maïs, en légumes, en grains dont on fait de l'huile, ou de la tige desquels on fabrique des cordages. J'arrivai à *Nausary*, ville moyenne où l'on fabrique des toiles de coton, où il y a un fort marate, des pagodes, des jardins & des parterres charmants. Les animaux se jouaient familièrement devant nous; les arbres étaient couverts d'oiseaux, de singes, d'écureuils, qui fautaient de branches en branches sur nos têtes & sur les toits des maisons: c'est que les habitans ne vivent que de poissons, de légumes, de lait & de fruits; ils laissent les animaux en paix, & les voient sans chercher à les dévorer. On me servit sur des feuilles qu'il me fallait jeter ensuite moi-même, parce que je les avais fouillées aux yeux des Gentils. C'est ainsi que je fus traité à *Gondivy*, à *Pardy* & par-tout ailleurs. Pardy est une petite souveraineté.

Près de *Daman* est un bourg habité par des Portugais & des Gentils qui leur sont soumis, dans une étendue d'environ 4 lieues de côtes, où l'on voit 5 à 6 villages; le sol y est très-fec, les Chrétiens y vivent dans une pauvreté extrême, & cependant ils sont orgueilleux.

Plus

P
& d
jarr
féjou
natu

C
plés
plus
J'y a
ces I
traier
eux-n

Ce
contr
Chrét
est si
qui or
fiers,
c'est l
qu'on

Les
qu'ils
contra
leurs p
figures
les pre
nité; i

T

Plus loin je vis les jolis villages de Nargoil & de Baranly, habités par les Marates, & j'arrivai dans celui de Danou, où je voulais séjourner chez le Curé, qui était Portugais, naturel ou naturalisé.

Ces pays, soumis aux Marates, sont peuplés de Chrétiens qu'ils laissent dans la plus grande liberté de suivre leur culte. J'y ai vu célébrer des fêtes religieuses, & ces Indiens attirés par la curiosité, s'y montraient avec une décence que les Chrétiens eux-mêmes n'avaient pas toujours montrée.

Ces Marates, & sur-tout leurs femmes, contrastent d'une manière frappante avec les Chrétiens Portugais : ce peuple dominateur est simple, modeste, laborieux ; les Indiens qui ont embrassé le christianisme sont vains, fiers, querelleurs & paresseux : sans doute c'est l'effet de l'exemple des Portugais avilis qu'on exilait chez eux.

Les Gentils ont des troupeaux de bœufs qu'ils ne tuent ni ne blessent, & dont au contraire ils prennent le plus grand soin ; leurs pagodes sont ornées de statues, de figures d'animaux, d'arbres & de plantes : les premières sont des emblèmes de la divinité ; ils se purifient avec l'eau de certains

lacs. Un Brame m'assura qu'ils n'adoraient qu'un Dieu qui habita le Ciel après avoir purgé la terre de géans & de malfaiteurs. Ils ne sont donc pas idolâtres, & peut-être il n'en est point sur la terre; on adore l'idole, non pour elle-même, mais pour la divinité qu'elle représente.

Je vis arriver dans la rivière qui arrose ce pays une petite flotte, avec laquelle les Marates éloignent les brigands avides qui sortent du fond du golfe de Guzarate: les bâtimens qui la composent sont nommés galvettes; ils sont de la grandeur de nos tartanes, & portent quatre ou six canons.

De Denou, je passai à *Trapor*, ville bien peuplée & défendue par un Fort; puis à *Agasseim* & à *Basseim*: ici on trouve une assez bonne rade & une grande rivière sur laquelle on construit des bâtimens pour le commerce d'Arabie. Tout ce pays est très-peuplé, & ses côtes sont bordées de jardins; on y cultive aussi le cocotier, le bananier, la canne à sucre: les jardins sont arrosés par des puits dont on tire l'eau par des poulies mises en mouvement par des buffles; le sol y est très-fec pendant six mois; il y est inondé pendant le même espace de tems; après l'écoulement des eaux il ref

semble à une vaste prairie, où l'on ne voit s'élever que le datier & le palmier sauvage, dont la sève sert de boisson & à faire de l'eau de vie. Il y a quelques champs près de Surate; le riz y occupe beaucoup de terrain, & les habitans sont laborieux & bons cultivateurs. L'herbe qui prospère dans la saison des pluies, desséchée ensuite & brûlée, fertilise les champs de riz. En divers endroits on voit des puits très-bien faits, & où l'on descend par de larges escaliers: c'est la charité qui les fit creuser pour les tems de sécheresse, qui y fait encore entretenir des gardiens & des ustenciles pour abreuver les voyageurs & les animaux. Ailleurs, on a creusé des étangs pour le même usage. Il n'y a guère d'autres animaux, dans les lieux même fréquentés, que des tigres, des chiens sauvages & des singes. Les oiseaux qui y sont communs sont la tourterelle, le paon, le perroquet, la corneille & deux ou trois espèces de petits oiseaux. Les autres oiseaux se tiennent dans les montagnes où il y a des bois & de la fraîcheur.

Les maisons y sont construites de bambou & de bois de palmier, couvertes de feuilles ou de foin; les murs sont d'osiers ou de joncs enduits de limon: mais dans les villes ces mai-

sons ont deux étages, chacun composé de larges gradins en amphithéâtres : sur le haut gradin est un grand espace où sont étendus des tapis où l'on reçoit la compagnie ; sur le bas est ordinairement un grand bassin rempli d'eau. La face du bâtiment est ouverte, soutenue par des colonnes au-dedans, ornée d'une galerie au-dehors : le sol en est composé de pierres pilées & liées avec du plâtre, de l'huile & du blanc d'œufs ; il est bien battu, bien uni, & ne fait plus qu'une pierre d'un vernis très-luisant : le haut de la maison est en terrasse, faite de la même matière.

Les hommes portent à la ville une longue robe blanche, composée d'un corset cousu à un jupon, ouvert par devant où elle se croise ; & à la campagne deux longues & larges pièces de toile, dont l'une les enveloppe à la ceinture, l'autre sur les épaules : les femmes s'en couvrent le corps lorsqu'elles sont en public ; elles s'en font des écharpes lorsqu'elles agissent ; elles ont la tête couverte de leurs cheveux différemment noués ; un turban couvre celle de l'homme : elles portent des bagues aux doigts des mains & des pieds, des anneaux de verre aux bras, des anneaux d'argent garnis de grelots à la cheville du pied ; trois

boucles à chaque oreille, & quelquefois un anneau suspendu à la cloison du nez; leur front est orné d'une étoile d'or incrustée dans la chair, & leurs paupières inférieures sont peintes en noir pour donner plus d'éclat à leurs yeux.

Les Gentils brûlent leurs morts sur le bord des rivières où ils jettent les cendres: les veuves pleurent leurs époux tous les matins pendant un an; quelques-unes se brûlent encore sur leurs bûchers.

Je traversai un bras de mer pour me rendre à l'isle Salcet, qui n'est séparée de Bombay que par un canal: elle a huit lieues de long, est montueuse & couverte d'arbres qui produisent des fruits ou donnent des fleurs qui embaument l'air. Je m'arrêtai au village de Pary, voisin d'une fontaine & de deux étangs bordés d'arbres charmans. Chez les Marates le sol n'est point venal; il appartient au chef qui le donne à cultiver aux particuliers, & en retire en nature une certaine portion du produit: les autres impositions ne sont pas considérables. Les gouverneurs, nommés *Soubedars*, sont des fermiers qui paient au Roi le total des impositions qu'ils se chargent de retirer des particuliers & qui fournissent à leur entretien. Les hommes en place y sont

très-affables & accessibles au dernier payfan. Le Soubedar fait tout par lui-même ; & je l'ai vu quelquefois n'ayant pour vêtement qu'un linge autour de sa ceinture, les jambes croisées sur un tapis, écrire sur ses genoux, écoutant avec bonté la foule qui se pressait autour de lui. Cette bonhomie me surprenait dans un Etat dont la population, les forteresses, le nombre des troupes & la culture des terres annonçaient l'opulence & la police. Je crus voir la cause de cette douceur dans l'abstinence de sang & de viande qui rendait leurs passions plus douces ; leur genre de vie peut encore y contribuer : rarement ils habitent les villes, & le séjour d'une campagne toujours verte, la présence de leurs biens & de leurs troupeaux, la liberté qu'inspirent les champs, la douceur du ménage, pouvaient être des causes de la bonté de leur caractère. Leurs loix paraissent assez sages : celui qui refuse de payer le tribut est chargé d'une imposition double : l'assassinat est puni de mort, le vol l'est par la perte du poignet & l'esclavage ; la séduction entre les deux sexes par la perte d'un œil & celle de la liberté. Leurs loix civiles & morales me parurent en général tendre à rapprocher l'homme de la nature.

Je
eux
le j
fur c
je m
appe
fruit
verte
y fo
Un i
attaq
pustu
déliv
d'air
furent
J'a
nava
bario
danfa
bruit
le fo
Surat
mois
Baffo
pu et
nonce
trouv

Je vivais comme eux, je m'habillais comme eux, j'habitais des jardins; le riz, le fruit, le jardinage étaient mes mêts, je couchais sur des nattes. En vivant comme les Brames, je me fis vénérer; on me recherchait, j'étais appelé à toutes les fêtes, on m'apportait des fruits choisis; ma maison était toujours ouverte, & jamais je ne perdis rien; les richesses y sont peu inégales, & tout y est en sûreté. Un inconvénient troubla mes plaisirs; je fus attaqué d'une maladie de la peau, de grosses pustules me couvrirent le corps, & pour m'en délivrer je partis pour Surate. Le changement d'air, la fatigue & un bain de mer me guérèrent en partie.

J'arrivai à Pardy le jour de *Pintru* ou carnaval des Gentils, qui alors courent les rues bariolés de poudres de différentes couleurs, dansant au son de tout ce qui peut faire du bruit, & barbouillant les passans comme ils le font eux-mêmes. Je rentrai, enfin, dans Surate le 19 mars 1770, & j'y séjournai un mois, attendant un vaisseau qui partit pour Bassora; car le peu de secours que j'avais pu espérer des missionnaires m'avait fait renoncer au projet de traverser la Chine pour trouver un passage au nord-est.

Surate est située dans une plaine fertile ; les rues mal percées & mal pavées , sont assez larges , mais embarrassées par un peuple nombreux toujours occupé : les maisons vastes , solidement bâties , ont peu d'apparence au-dehors ; les marchés y sont bien pourvus ; le nombre des domestiques , des palanquins , des carosses y prouvent l'aifance des habitans. Les cabriolets maures y sont en grand nombre , aussi commodes , aussi lestes que les nôtres , quoique trainés par des bœufs : les bambous y font l'effet de nos soupentes. Le port est très-fréquenté , & la construction des vaisseaux solide. Elle est l'entrepôt des immenses productions de cette riche partie de l'Inde , & les magasins en sont superbes & bien pourvus. Il y a des commerçans d'une richesse immense : le propriétaire du vaisseau sur lequel je m'embarquai en avait dix à lui ; il possédait en souveraineté une isle de l'Euphrate , & comptait parmi ses possessions cent esclaves servis par d'autres esclaves. Il sortait monté sur un éléphant , accompagné de ses parens en palanquins , escorté d'une garde de deux cent cipayes. J'y ai vu une marche du Nabab , & une immense quantité de peuple rassemblé la rendait très-brillante ; il était escorté de 5 ou

600 cipayes & de douze pièces de canon. Nulle part je n'ai vu autant de gens armés que dans cette ville, & il est difficile de favoir qui en est le maître du Nabab, des Marates ou des Anglais.

Nous mîmes à la voile le 20 avril 1770, & fûmes escortés par un vaisseau anglais, destiné à purger cette côte des pirates Sindis & Chamchas qui l'infestent. Notre vaisseau devait toucher à Mascate, & nous cinglâmes vers le couchant; bientôt nous vîmes le cap *Resulgat*, & entrâmes dans Mascate; elle a un bon port, une rade très-vaste, assez profonde, mise à l'abri des vents par des isles & des montagnes qui l'entourent. Nous vîmes un autre port, mais qui n'est fréquenté que par les Arabes & les Abyssins. La situation de Mascate y appelle le commerce; elle est l'entrepôt de celui qui se fait sur la côte de l'Inde & du golfe de Perse. J'y descendis, & quoique la populace arabe passe pour être méchante, je me promenai dans la ville & la campagne sans être insulté, quoique je fusse vêtu à l'Européenne. Mascate est mal bâtie; on y voit des jardins où l'on cultive le datier, l'abricotier, le figier bananier & des légumes autant que la petite quantité de terre qui se

trouve sur ces rochers arides peut le permettre, & ils suffisent pour la consommation. L'habitude de voir beaucoup d'étrangers qui accourent dans son port rend ses habitans plus tolérans & plus paisibles. Les Portugais la possédèrent & y sont encore respectés, mais l'Iman craint toujours qu'ils ne s'y établissent, vu la difficulté qu'il y aurait à les en dépouiller; car Mascate est entourée de montagnes inaccessibles, qui ne lui laissent de communication avec l'Arabie que par une gorge étroite d'un sol escarpé & rocailleux, qui peut être facilement défendue avec une poignée d'hommes.

L'Iman de Mascate se dit descendant de Mahomet, & porte le turban bleu; il est souverain, & réside à 5 journées de Mascate dans des plaines immenses, couvertes de datiers & de troupeaux, de riches campagnes & d'habitans hospitaliers. Les chaleurs sont insupportables dans la ville à cause des montagnes & de la rareté des pluies. Les habitans vivent de dates & de lait aigri & durci. Ce lait dissous dans l'eau en fait une boisson aigrelette. La pêche y est très-abondante, & des bâtimens sinois & persans y portent toutes sortes de provisions. Les femmes n'y

fort
 tren
 toib
 M
 tran
 rasc
 trui
 en c
 du
 raffa
 I
 Per
 de l
 côte
 quer
 suiv
 dista
 lent
 cauf
 L
 voy
 qui
 tien
 Mu
 font
 poin
 sent

fortent jamais. Les esclaves seules s'y montrent, mais couvertes d'une grande cape de toile bleue & rayée.

Nous partîmes munis d'un pilote, & entrâmes dans le détroit d'Ormus, où les bou-rasques sont fréquentes; ce qui a fait construire un petit vaisseau qu'on lâche à la mer en offrande à *Mamouth-Salam*, l'une des isles du détroit, pour qu'elle appaise les flots, & les rassasie par le naufrage du petit bâtiment.

Dès qu'on a découvert le cap des côtes de Perse, on trouve fond & on ne cesse point de le trouver jusqu'à Bassora: nous vîmes la côte de Bender-Abassy, port autrefois fréquenté, puis l'isle de Camron Kismiche. Nous suivions la côte de Perse à 5 ou 6 lieues de distance pour éviter les orages qui la déso-lent, ou le calme que les hautes montagnes y causent.

Les Maures avec lesquels je faisais le voyage sont des hommes doux & pacifiques, qui se montraient honnêtes envers le Chrétien, le Juif, le Gentil, comme avec les Musulmans: exacts à faire leurs prières, ils sont fanatiques pour leur religion, mais point injustes envers ceux qui ne la profes-sent pas. Il y avait avec nous une vingtaine

de Dervichs, dont les mœurs attirèrent mon estime; je conversai avec eux, & leur saine morale m'intéressait pour eux. J'en vis mourir un: il soutint ses maux avec douceur, & expira d'un visage serein & tranquille. On les invitait à dîner, & ils y lisaient leurs livres & les expliquaient. Les Maures me demandoient souvent pourquoi les Européens ne demeuraient pas tranquilles chez eux, pourquoi ils fesoient la discorde par-tout où ils se trouvaient, & je ne savais que leur répondre, ni comment les persuader: ils nous regardent comme des fous ingénieux, & peut-être ils n'ont pas tort.

Nous devions toucher à *Bender-Aboucheir*, port de Perse où l'on prend des pilotes pour remonter l'Euphrate. Le nôtre connaissait peu ces parages, & nous engagea dans des roches qui nous firent perdre beaucoup de tems pour en sortir. Nous arrivâmes à Aboucheir, où les Anglais commercent quelquefois; ils y avaient alors un vaisseau: l'entrée du port est difficile à cause des bancs de sable qui la forment, & la rade est éloignée de la côte. Nous primes là beaucoup de rafraichissemens qui abondent dans ce lieu, & il en fournit Bassora.

Le vent nous favorisait pour gagner l'embouchure de l'Euphrate; mais à peine avions-nous doublé l'isle *Careith* que le vent nous devint contraire, & nous fûmes obligés d'y mouiller pour faire de l'eau. Cette isle appartient en souveraineté à un prince Persan tributaire du Sultan d'Aboucheir. L'Empire persan est ainsi divisé en plusieurs Etats tributaires de celui d'Hispaham.

Careith appartient aux Hollandais, & est habitée par des Persans, des Curdes & des Arabes, qui tous détestent les Européens qu'ils cherchent à piller : ils exigèrent que nous prissions un second pilote, parce que le prince a une portion de son salaire. Nos pilotes étaient mauvais, & la côte très-basse & bordée de terres noyées; ce ne fut qu'avec peine & en tâtonnant que nous atteignîmes l'embouchure de l'Euphrate; on envoya le canot pour chercher des branches de datier, qui ne se trouvent que dans la véritable entrée; elle n'est point tortueuse, & quand on y est entré, on n'a plus à craindre les bancs : le courant y est rapide, il a 20 pieds de profondeur lorsque la mer est haute, mais il faut prendre garde de ne pas échouer sur les chenaux. On voit, on suit ici la côte aride

& sablonneuse de l'Arabie ; la côte Curde qu'il faut éviter est toujours verdoyante & noyée.

Bassora est à 40 lieues de la mer : à 15 lieues de cette ville on retrouve quelques bancs ; & là est un petit canal navigable pour des bateaux de 50 tonneaux, le long duquel sont des bourgs arabes qui commercent avec Bassora-Elcatif : nous vîmes plus haut des restes de fortifications, où un fameux chef de Curdes avait fait tendre des chaînes pour barrer le cours du fleuve. A six lieues de Bassora est l'isle *Cheleby* ; puis on découvre l'embouchure d'une petite rivière qui arrose le canton de l'Arabie où cette ville est située ; ses jardins s'étendent jusqu'à l'Euphrate.

Nous trouvâmes dans le mouillage trois bâtimens anglais, armés en guerre, qui protégeaient leur commerce qui y est considérable : ils sont parvenus, sous différens prétextes, à avoir 500 soldats à terre, & leurs vaisseaux pouvaient canonner la ville : ils y font le commerce assez rondement & sans mesquinerie : leurs manières impérieuses peuvent déplaire, mais leur conduite attire l'estime, & l'intérêt applanit le reste.

C
terre
ou
don
dése
lait
& A
de c
qu'un
dive
tienn
Mah
Ba
la p
l'Eup
conf
cuir
de p
& da
qu'en
Je
carav
m'ha
fis p
effets
appré
premi

Cette ville est grande ; ses murs sont de terre, ses maisons mal bâties, sans fenêtres, ou n'en ayant que de petites pour ne pas donner accès au vent chaud & brûlant du désert. Ses habitans vivent de dattes & de lait aigri. On y trouve des négocians Curdes & Arabes. On dit que dans les déserts voisins de cette ville il y a un Cheik qui n'adore qu'un seul Dieu sans culte & sans mystère, que diverses tribus sont semi-juives & semi-chrétiennes, mais que le plus grand nombre sont Mahométanes.

Bassora a un assez grand commerce avec la partie de l'Asie qu'arrosent le Tigre & l'Euphrate ; il se fait avec de grands bateaux construits de bois de datiers & revêtus de cuir : on y fait aussi avec des osiers flexibles de petits bateaux ronds qu'on enduit de limon & de goudron, & qui ne vont en avant qu'en tournant par le moyen d'un pagau.

Je partis de Bassora le 28 juin pour joindre une caravane arabe qui se rendait à Alep ; je m'habillai à la turque, louai un chameau, fis prix pour le port de mon eau, de mes effets & pour un cuisinier arabe qui devait apprêter mes provisions. Je montai pour la première fois un chameau, & je joignis la

caravane composée de 150 arabes & de 1500 jeunes chameaux qu'elle allait vendre. On en voyait un grand nombre dans le désert, qui le soir, viennent s'accroupir devant la tente de leurs maîtres; leur laitage & leur toison leur fournissent de quoi se vêtir, se nourrir & se loger: des puits sont dispersés le long de la route de distance en distance.

On me donna une *Abe*, ou vêtement arabe pour ne pas être distingué de mes conducteurs; c'est un sac d'étoffe de laine ouvert par devant, percé au fond pour y mettre la tête, & ayant deux autres trous pour y passer les bras. Ce vêtement les couvre exactement; il ne peut être pénétré par le mauvais tems à cause de son tissu, & il écarte les rayons du soleil, quoiqu'il laisse un passage libre à l'air: hommes, femmes se roulent des mouchoirs autour de la tête, & arrangent leurs cheveux en dix ou douze tresses flottantes. Le Bedouin ne se fait jamais raser ni les cheveux ni la barbe.

Nous rencontrâmes un camp arabe, où nous allâmes demander asyle, ce qui ne se refuse jamais, mais s'accorde toujours avec des formalités guerrières: armés de lances, ils s'avancent rapidement vers les nouveaux
venus,

venu
vien
faisan
paifi
nâme

Je
mais
enfan
ceint
au v
occup
femme
poil
Ils n'
les ch
de ra
peu;
comm
l'herb
penda
si sech
alors
est fo
immer
l'horiz
il revi
les tro

venus, qui, sautant à bas de leurs chameaux, viennent se mêler à eux la lance en arrêt & faisant de grands cris. Tous entrent ensuite paisiblement dans le camp où nous séjournâmes deux jours & demi.

Je le visitai; par-tout je fus bien reçu, mais sans curiosité, même de la part des enfans. Les tentes y forment différentes enceintes; toutes sont ouvertes du côté opposé au vent, & partagées en deux parties; l'une occupée par les hommes, l'autre par les femmes: celles-ci ourdissaient des tentes de poil de chèvre: tous y étaient occupés. Ils n'ont d'autres biens que leurs troupeaux; les chevaux leur servent à la guerre; ce sont de rapides coursiers qu'on habitue à vivre de peu; les chameaux leur sont utiles pour le commerce & le transport de leurs effets. Si l'herbe ou l'eau leur manque, ils s'éloignent; pendant l'été le sable est brûlant & la chaleur si sèche qu'on n'y peut suer; les habits sont alors aussi nécessaires qu'en hiver. Le désert est formé en grande partie par des plaines immenses, où la vue n'est bornée que par l'horizon; l'œil cherche en vain à s'y fixer; il revient attristé chercher quelque variété sur les troupeaux qui sont, autour de soi. Un

silence profond y règne : on n'y voit point de quadrupèdes, point d'oiseaux, pas même d'insectes. A peine y ai-je vu quatre lapins, cinq ou six jolis rats différens des nôtres, & quelques oiseaux : les eaux y sont rares, salées, amères. Les seuls Arabes peuvent vivre dans ces lieux, & leur amour pour la liberté, leur mépris des richesses, leurs corps endurcis à la fatigue les leur rendent agréables. Ils croient avoir sur le bien d'autrui un droit égal à celui qu'ils donnent sur le leur en exerçant l'hospitalité ; ils sont voleurs, mais point assassins. Peut-être sont-ils un des peuples les plus heureux de la terre.

Ils ont des chefs, parce qu'ils les savent nécessaires ; ils sont divisés par tribus, & prennent le nom de leurs enfans ; légers à la course, adroits à manier la lance, ils sont nerveux, maigres, de moyenne taille : leur teint est un brun noir ; leur figure est allongée, leurs traits grands & réguliers, leurs yeux bien fendus, noirs & d'une vivacité sombre : leurs cheveux sont crépus, ce qu'ils paraissent devoir à l'ardeur du climat. Ils sont très-fidèles, & ne se prennent jamais rien entr'eux : ils ne sont voleurs qu'envers l'inconnu, & ce n'est que dans le désert. Un

Arab
qu'ils
font
retrib
par l
sûrete
prenn
elles
fratern
ne jo
toile
semble
& du
soins é
qu'il v
le lim
cage
course
privés
troupe
Rassem
ils lutt
gais o
volupt
des tun
à nos
chèvres

Arabe seul ne vole point : ce n'est que lorsqu'ils sont rassemblés en troupes qu'ils le font : ils se contentent souvent alors d'une rétribution. Lorsqu'un étranger est protégé par l'un d'eux, cet ami lui sert par-tout de sûreté, de défenseur. Souvent des caravanes prennent parmi eux une sauvegarde, & alors elles sont respectées. L'indépendance & la fraternité peuvent consoler des biens dont on ne jouit pas dans ces déserts. Une simple toile que l'Arabe transporte où bon lui semble, le garantit lui & les siens de la pluie & du soleil ; sa robe n'a pas besoin de soins étrangers pour le couvrir ; tout le terrain qu'il voit autour de lui, lui appartient ; & sans le limiter, il y partage avec ses frères le pâturage de ses troupeaux. Rien ne borne sa course ; il va où il veut, & ils ne sont pas privés de tous les plaisirs ; le laitage de ses troupeaux lui fournit des mets agréables. Rassemblés, ils s'amuse à différens exercices ; ils luttent à la course, se livrent à des danses gaies ou guerrières ; leurs femmes en ont de voluptueuses. Ils fabriquent avec leur laine des tuniques & des tapis qui feraient honneur à nos manufactures ; de la peau de leurs chèvres ils font des outres & des baquets ;

ils échangent leurs troupeaux superflus contre les dates & les grains qui leur manquent, Quelques-uns cultivent les bords de l'Euphrate ou d'autres cantons fertiles; ils les ensemencent, puis s'éloignent & ne reviennent qu'à la moisson.

Quand une tribu est en marche, une multitude de troupeaux couvrent le désert; des chameaux sont chargés de tentes, de bagages, d'animaux malades, de femmes, d'enfants, & de volailles qui s'y perchent dès qu'elles voient les apprêts d'un décampement : des cris divers se font entendre, des femmes filent, d'autres font de la farine avec des moulins à bras. Les hommes armés de lances placés à la tête & sur les flancs conduisent cette ville ambulante.

Nous voulions continuer notre route par le désert; mais la disette d'eau nous fit rapprocher de l'Euphrate. Nous emplîmes tranquillement nos outres dans les puits, & passâmes par le camp qui nous avait reçus, occupé à traire ses bestiaux ou à prendre un repas. Après quatre jours de marche, nous trouvâmes un château désert, décoré de trois tours & voisin d'un petit lac, où la curiosité & la soif m'attirèrent : des roseaux agités par

le v
un
par
plom
noir
infec
fon
teau
main
porte
celles
ses m
qu'au
somm
voir
forme
silenc
tre u
par u
guait
infin
Qu
soir
on le
eux
les f
lende

le vent en animaient la surface ; autour est un sol marécageux ; l'eau du lac est gâtée par la chaleur, elle était devenue couleur de plomb & de fer, brillante en un endroit, noire en un autre : elle exhalait une odeur infecte. J'essayai cependant d'en boire, mais son goût fétide & amer me révolta. Le château s'élevait sur une butte de terre, faite de main d'homme & haute de 20 pieds ; la porte en avait deux pieds & demi de haut ; celles des tours étaient plus basses encore : ses murs étaient très-hauts, & je remarquai qu'au lieu d'un parapet, on avait courbé la sommité du mur de façon qu'on pouvait en voir le pied ; les courtines avaient aussi une forme ceintrée. Aux environs régnait un silence profond, c'était une plaine d'un grisâtre uniforme, une vue qui n'était bornée que par un horizon blanchâtre, où l'on ne distinguait que le soleil d'un rouge pâle. Tout y inspire la tristesse, & je m'en éloignai bientôt.

Quelques jours après, nous vîmes sur le soir douze Arabes avec leurs chameaux ; on les chassa ; ils s'enfuirent, laissant derrière eux quelques linges & des outres ; je craignis les suites de cette attaque, & en effet le lendemain nous fûmes poursuivis par une

troupe nombreuse. A sa vue on fit rapprocher & accroupir les chameaux, on déploya un pavillon bleu avec des caractères blancs; les fusiliers s'avancèrent, les lanciers demeurèrent en arrière : l'ennemi avait 500 hommes, nous n'en avions que 150, & nous l'attendîmes de pied ferme. Il ne s'avançait que pour faire le coup de fusil : dès que nous avancions sur lui, il s'éloignait; puis revenait à la charge. A la nuit, nous n'avions personne encore de tué; il s'éloigna; nous posâmes des gardes qui annonçaient leur vigilance par des cris. Nous passâmes la nuit au milieu de danses guerrières. Je voulais qu'on se reposât, & qu'on n'attendit pas que l'ennemi se fût renforcé pour se remettre en marche. Je ne pus me faire écouter.

Le jour suivant, la même attaque recommença : on parla; mais l'ennemi voulait absolument nous avoir à sa discrétion; nous résistâmes, cependant la soif seule nous aurait bientôt vaincus, & l'extrême chaleur épuisait nos forces. La nuit se passa comme la précédente; on alluma des feux, on tint conseil, & on se résolut à la fuite. Chacun attacha fortement ses provisions sur des dromadaires, & tous y montèrent. On m'avertit

de
ces
si je
dése
par
de
peis
V
sur
com
veni
perc
les n
lenc
serva
mais
nerfs
fois
nous
plu
de j
riere
Cep
nous
tendi
Ap
notre

de m'y tenir ferme. La dureté & l'allure de ces animaux m'exposaient à de grands dangers : si je tombais, je me trouvais seul dans un désert immense, ou j'étais foulé aux pieds par ceux qui me suivaient. J'aurais préféré de mourir en combattant, & même d'être prisonnier.

Vers les quatre heures on me fit monter sur mon chameau, & toute la caravane partit comme un éclair vers les lieux d'où nous venions. Nous fîmes trois lieues ; j'étais perché sur ma monture comme sur une table, ses mouvemens étaient pour moi d'une violence insupportable : mes deux mains me servaient d'arcboutans en avant & en arrière ; mais le frottement les avait blessées, mes nerfs n'avaient plus de ressorts, & je fus vingt fois à la veille de lâcher prise. L'ennemi nous poursuivit, nous atteignit, dépouilla plusieurs des nôtres ; mais il s'amusa à prendre de jeunes chameaux que nous laissions derrière, & nous primes de l'avance sur lui. Cependant notre caravane fut dispersée, & nous ne restâmes que sept ensemble ; je n'entendis plus parler des autres.

Après un long détour, nous revînmes sur notre route, & nous trouvâmes un sol mêlé

de roches détachées; mon dromadaire broncha, je tombai, & l'animal effarouché renversa sa charge. Un Arabe généreux fit promptement accroupir le sien, & me fit monter à poil derrière lui : un autre coupa les cordes avec lesquelles mes effets étaient attachés, le dromadaire marcha à vuide, & je perdis mon bagage. Nous entrâmes ensuite dans un torrent desséché, où nous nous cachâmes, tandis qu'un des nôtres d'une hauteur cherchait dans la plaine ou nos ennemis, ou la caravane; il n'y vit rien; nous remontâmes sur nos dromadaires, & je continuai ma route avec beaucoup de souffrances.

Au pied d'un rocher où croissaient des arbrustes, nous vîmes une source d'eau douce, & j'en bus à longs traits. Je voulus ensuite récompenser l'Arabe qui m'avait sauvé; je lui donnai 4 piastres que je ne pus lui faire accepter qu'en l'assurant que c'était un don de l'amitié. Il ne me restait plus de vivres; mais mes bons Arabes me nourrirent; & la part qu'ils m'assignaient de leur gâteau d'orge cuit sous la cendre & repâtri avec des dates & du beurre, était toujours plus grande que la leur; & c'est ainsi qu'ils en agirent avec moi jusqu'à la fin.

Nous marchâmes jusqu'à la nuit avec la même vitesse, poussé par la crainte de retrouver nos ennemis, & j'étais rendu de fatigue & de douleur quand nous nous arrê tâmes quelques heures. Nous avançâmes encore dans la nuit, mais avec moins de précipitation, & à deux heures du matin nous nous reposâmes dans un endroit enfoncé, où nous dormîmes jusqu'à six heures. Puis nous recommençâmes à marcher jusqu'au lendemain que nous découvrîmes l'Euphrate; mais ayant apperçu du monde, nous rebroussâmes promptement : des tas de pierre se firent voir de distance en distance : ouvrage de la nature ou des hommes.

Le vent nous avait dirigés pendant le jour, & les étoiles pendant la nuit, dans cette course précipitée; nos dromadaires presque toujours en marche ne mangeaient qu'à la hâte, & demeuraient quelquefois 4 ou 5 jours sans boire. Nous étions parvenus à des puits dont nous nous hâtâmes de profiter pour n'y point être surpris. Quatre jours après je vis de hautes montagnes, & bientôt des nuages qui se succédaient: c'était une nouveauté; car le désert ne nous avait offert jusqu'alors qu'un ciel serein.

La crainte de rencontrer des camps d'Arabes nous faisait faire des marches forcées, ou retrograder : souvent, quand les passages étaient dangereux, nous nous cachions le jour, & nous marchions la nuit. Au pied de ces montagnes, nous vîmes des fonds blanchis par une croûte de salpêtre quelquefois élevée en voûte, & séparée du sol de quatre pouces ; elle se brisait sous les pieds de nos dromadaires qui en marchaient avec plus de difficulté. De-là on me montra une ville dont j'ignore le nom, & un marché d'Arabes qui se tenait dans la plaine : on y voit çà & là des traces de campemens d'Arabes, placés sur les hauteurs ou au bord des torrens. A cette plaine en succéda une autre, minée par les rats : le sol cérait sous le poids des dromadaires, ils auraient fui avec peine, mais heureusement nous n'en avions plus besoin. Au milieu d'une autre plaine nous trouvâmes une aiguade ; une eau amère sortait d'une profonde caverne, cachée dans un vaste creux : en nous éloignant d'elle, nous marchâmes aux montagnes vers une gorge qui conduisait du côté d'Alep. Cette gorge était habitée, & pour n'être point découverts, nos animaux & nous gardions le

plus profond silence. A minuit nous entendimes une clochette : à ce bruit ouï de loin, nous nous étendimes derrière nos dromadaires, & nous vîmes passer des Arabes qui conduisaient un âne. Jugeant impossible de passer la gorge fans être découverts, nous nous enfuîmes en cotoyant les montagnes que nous gravîmes le lendemain. Parvenus au sommet, nous vîmes la plaine que nous venions de quitter couverte d'Arabes, que nous avions heureusement évités. Au-delà le sol parut plus susceptible de culture ; nous y vîmes un sanglier ; l'aspect du pays devenait plus varié, & j'apprenais par l'expérience l'allure la moins fatigante des dromadaires ; j'étais un peu moins fatigué.

Nous trouvâmes de la bonne eau dans un puits, placé au milieu des ruines d'une cour & d'un château, puis nous nous hâtâmes de nous éloigner : la nuit, nous dormîmes dans un vallon entre des rochers, & le lendemain nous suivîmes un torrent desséché : nous nous y cachions durant le jour, & la nuit nous avançons chemin comme nous avions fait dans le désert. Une nuit je vis du feu sur la montagne, & j'entendis des chiens aboyer, ensuite nous trouvâmes des

terres labourées, séparées par de petits fossés, & peu après une eau courante : c'était la première depuis Bassora. Enfin nous vîmes un village. Le pays était ici bien arrosé, ombragé par des peupliers. Il était couvert de villages : le vêtement, la figure des hommes qui l'habitaient, les maisons, les chiens, les autres animaux étonnaient, effrayaient nos dromadaires, & dès qu'ils en rencontraient, ils fuyaient, & nous avions de la peine à les rassurer : un rat les faisait reculer, & ce n'est qu'avec des efforts qu'on put les résoudre à traverser un pont.

Nous cotoyâmes plusieurs grands villages séparés par des jardins & des vergers : une arcade, une fontaine couverte d'une voûte, des tombeaux nous annoncèrent une ville que nous découvrîmes bientôt. Tous les habitans craignaient notre voisinage ; on nous forçait de nous éloigner par la crainte du Bacha ; mais enfin l'un de nous planta sa lance dans le sol, & nous en fîmes autant après avoir fait accroupir nos dromadaires, malgré les cris des possesseurs des jardins. Je ne savais quelle pouvait être cette ville ; car nos détours m'avaient désorienté ; j'en demandais le nom, & mes Arabes me dirent

qu'elle s'appelait *Chams*, je fis venir un Chrétien Afiatique qui m'apprit que les Arabes appellent *Chams* la ville de *Damas*. A son nom, je desirais la visiter, & un Jésuite François m'y donna un asyle.

Je trouvai cette ville grande & bien peuplée : les faces des maisons sont médiocres ; elles paraissent plus belles sur les derrières : il y a diverses manufactures & des bazards ornés de colonnades de marbre ; les rues en sont assez larges, le quartier des Chrétiens est le plus laid. Les Turcs la vénèrent, parce qu'elle est le rendez-vous des pélerins de la Mecque, & son Bacha est le conducteur de sa caravane.

Les Jésuites m'y reçurent avec bonté, & prirent soin de me donner un guide pour Baruth. Nous montâmes une montagne par un chemin commode, au-delà de laquelle nous trouvâmes un petit village où je mangeai du fruit, des légumes & du lait : le sol y était cependant inculte. Nous nous remîmes en marche pendant la nuit, & suivîmes une gorge étroite & longue qui nous conduisit à une vaste plaine marécageuse & fertile, nommée *Beca*. Au milieu coulait une rivière que nous traversâmes pour arriver dans un village riche en grains.

Plus loin, il nous fallut gravir des montagnes escarpées, & cependant cultivées, où souvent nos mulets s'abatirent; nous y trouvâmes des fruits de toute espèce, qui abondent au milieu de ces rocs ainsi que des vignobles; on ne laisse ici venir les meuriers qu'à la hauteur de 8 à 9 pieds. Par-tout j'étais bien reçu avec du lait frais du lait aigri, & des pains cuits sur les côtés d'un cylindre de maçonnerie échauffé dans l'intérieur. Les habitans de ces montagnes montrent une noble simplicité; sans fierté, sans bassesse, ils sont loin de la fervile soumission que les Chrétiens ont pour les Turcs dans les villes. Bientôt je découvris la mer, cette mer qui baignait aussi les rivages de ma patrie. Nous descendimes dans une plaine dont la verdure charmait la vue, & qui est arrosée par des sources qui descendent des collines & forment de beaux canaux. Là est un château, & plus loin un bois de meuriers qui s'étend dans la plaine: par-tout le sol y est cultivé. Enfin nous vîmes *Baruth*; nous y entrâmes, & je me rendis à l'hospice des Capucins.

Cette ville est petite & assez mal bâtie; un Emir tributaire y règne; des Chrétiens & des Mahométans l'habitent en bonne intel-

lige
des
plai
mer
l'on
fait
& b
qui
A
rivie
de r
coup
je tr
par
un C
valle
de fi
l'hosp
par l
facili
donn
je me
Je
che l
une
Chier
Sur le

ligence. J'en partis pour le *Quesrouan*, que je desirais visiter; je traversai une partie de la plaine de Baruth en suivant le bord de la mer, & arrivai au pied d'une montagne que l'on gravit par un chemin taillé dans le roc, fait par les Romains, large de douze pieds, & bordé d'un garde-fou le long de la mer, qui se brise sur ces rochers.

Après avoir traversé au-delà, je montai la *rivière du Chien*, dont les bords sont plantés de meuriers: la pente de la montagne était coupée en amphithéâtre, arrosée & cultivée; je traversai la rivière & montai la montagne par un sentier rude & difficile, je passai par un Couvent, par un grand village, dans un vallon dont le sol est couvert de meuriers, de figuiers & de vignobles, & j'arrivai à l'hospice des Jésuites. J'y fus très-bien reçu par le supérieur, qui promit de me donner des facilités pour visiter le *Quesrouan*; il me donna une lettre pour un Cheik respecté, & je me remis en route.

Je montai beaucoup, je voyais à ma gauche les vallons d'Aintoura, & à ma droite une vallée immense où coule le fleuve du Chien: là aussi se déployait l'Anti-*Quesrouan*. Sur le bord de la grande vallée est la source

abondante de la rivière qui l'arrose : elle sort d'une profonde caverne où l'on voit de très-belles crystallisations dont l'une tombe en colonne de la grosseur d'un homme. Je gravis encore une autre montagne au pied de laquelle siège un Evêque, & sur sa pente est *Jelton* : son sol pierreux & sec nourrit de beaux meuriers. C'est à Jelton que résident les seigneurs du pays ; ils y mènent une vie frugale , mais nozle ; on les prendrait pour de riches payfans ; leur courage & leurs montagnes pourraient les protéger ; cependant ils paient exactement le tribut au grand seigneur.

Le Cheik , auquel j'étais adressé me reçut très-bien , & prit soin que je ne m'ennuyasse pas. J'y passai deux jours , j'assistai à leurs collations , à leurs assemblées , à leurs offices divins où se réunit toute leur jeunesse : on s'y entretient , & on y prie. Ce village n'a point d'eau que celle des puits & des citernes ; mais son élévation le met à couvert d'insulte , & c'est par cette raison que les Cheiks en ont fait leur asyle.

Tout le Quesrouan leur appartient ; ils paient un tribut à leur Emir , qui lui-même est tributaire du grand-seigneur : ils rendent la justice & repartissent les impositions. Les Catholiques

thol
tans
jour
pun
auffi
tres
ils se
taire
vang
igno
paci
inuti
schil
Dan
parv
L
y fon
d'Ar
le pe
que
liber
mise
Je
enco
mon
tienn
trouv

tholiques font feuls regardés comme habitans; & lorsqu'ils s'éloignent, ils font toujours armés : nulle injure n'y demeure impunie; mais s'ils font vindicatifs, ils font auffi compatiffans & hōpitaliers : leurs prêtres font pauvres & travaillent de leurs mains; ils fe marient, & peu d'entr'eux font célibataires : le service s'y fait en Syriaque, & l'Evangile s'y lit en langue Arabe; ils font ignorans, mais de bonnes mœurs & très-pacifiques. Nos missionnaires n'y font pas inutiles : ils les instruisent & les retirent du schisme. Ils ont étendu notre religion à Damas & en Egypté, & peut-être ils la feront parvenir en Abyffinie.

Les évêques & les cōvens des deux sexes y font en grand nombre : là réside le patriarche d'Antioche & celui des Grecs catholiques : le peuple y est religieux, & a moins de vices que dans la plaine. Le sexe y jouit de quelque liberté, mais la fille qui devient enceinte est mise à mort par ses parens.

Je partis pour *Masra*, lieu plus élevé encore, quoiqu'au pied de la plus haute montagne du Quesrouan : c'est le lieu où se tiennent les troupeaux pendant l'été. J'y trouvai un couvent placé entre des rochers

affreux, d'où sort une source abondante qui fait éclore une riante verdure sur son passage. Un évêque y réside. Je montai plus haut & traversai *Claut*, village dans un sol fertile & couvert d'arbres frais. J'arrivai dans un vallon, qu'une rivière rapide occupait; je la traversai sur un pont & montai encore la montagne. Je fus fatigué lorsque j'arrivai au sommet; mais j'y trouvai une campagne agréable, point pierreuse, plantée de beaux meuriers, & bien arrosée: les légumes croissaient au pied des arbres. Près de là est *Masra*, situé sur la pente d'une haute colline. J'allai descendre chez le Curé, dont la femme me reçut tres-bien; elle était jolie, à la fleur de son âge, enceinte, & au milieu de trois enfans qu'elle amusait; son mari labourait son champ: une galerie leur servait de chambre; le lit de ses enfans était sur la terre, un fourneau était auprès pour faire cuire son soupé; du pain, du lait, des œufs devaient être mon repas. Le mari arriva & chercha à m'amuser, sa femme ne s'occupait plus que de son ménage. A la nuit on s'assembla, & on pria en plein air avec une dévotion touchante. Puis on renferma des bestiaux qui caressaient la main qui les

nour
& le m
que le
hôte.
ces mo
vers ce
de pla
jours f
cessai
des lie
quaient
haut es
& dont
la cou
mais au
sur des
vis les
pierres
pour fe
en ded
un ang
l'une an
la 350e
mus ét
soin du
font les
encore

nourrissait. Je fis placer mon lit sous la galerie & le mari y plaça le sien, car l'usage veut que le maître de la maison veille sur son hôte. Je dormis malgré l'air vif & frais de ces montagnes, & le lendemain je partis vers celle qui paraît la plus élevée au travers de plantations de meuriers: le sol est toujours fertile; mais en m'élevant toujours, je cessai de trouver de ces arbres; je parcourus des lieux incultes où paissaient, où parquaient des troupeaux de toute espèce: plus haut est une plaine fertile, semée de grains, & dont la verdure charme la vue: des rochers la couvraient au nord, au levant & au midi; mais au couchant, la vue s'étendait au loin sur des montagnes qui se succédaient. Là je vis les ruines d'une tour carrée, bâtie de pierres d'une grosseur énorme, assez longues pour servir de plancher aux espaces pratiqués en dedans. Au dessous de la porte & dans un angle je trouvai des inscriptions, dont l'une annonçait que la tour avait été construite la 350e. année de l'ère des Séleucides, Tholmus étant pour la sixième fois chargé du soin du temple du Dieu suprême. Plus loin sont les ruines d'un temple, & il en reste encore des chapiteaux ornés de feuillages,

de colonnes, de galeries, dont les matériaux sont en partie épars sur la terre : il était construit entre des rochers taillés à pic, qui servaient de mur en quelques endroits. On nomme ce lieu *Elfográ* ; la situation en est charmante : auprès coule une source pure & limpide, & là je fis un repas avec les habitans de Masra. Il y a encore d'autres inscriptions sur la montagne, que nous continuâmes d'escalader en suivant un canal bien entretenu, qui donne des eaux à Masra, & j'en vis la source ; elle était d'une froideur extrême, & se divisait en deux canaux. Comme le pays n'est plus habité au-dessus de ces lieux, je redescendis en suivant un second canal : il me conduisit à une arche majestueuse, de 40 pas de large sur une longueur double ; elle couvre les eaux qui tombent par une cascade haute de 40 pieds dans un ravin semé de rocs, plus bas de cent pieds que la voûte. Au-delà je trouvai des collines fertiles, où l'on voit la source de la rivière de Ste. Croix : en cotoyant ces montagnes on trouve par-tout des eaux jaillissantes en cascades, qui se réunissent dans un vallon. Bientôt après je retrouvai de beaux meuniers & un grand village voisin de Ha-

rogges
fés,
petite
& d'é
j'arriva
le pat
belle e
monta
village
& le p
le pre
affectu
bon ita
Le vil
pente
phithéa
à chev
l'ouver
du vil
position
arrêtés
une bru
De-l
sur le
domine
stérile
celle de

vagges ; puis, des vallons fertiles, bien arrosés, bien cultivés, qui me conduisirent à une petite plaine, où est une espèce de couvent & d'église où je m'arrêtai, & le lendemain j'arrivai au hameau de *Besommar*, où réside le patriarche d'Antioche, & où est une assez belle église ; je me retrouvai ensuite sur une montagne que baigne la mer : là sont les villages d'Agousta & de Gazir ; quelques Cheiks & le patriarche des Maronites résident dans le premier. Je saluai celui-ci ; il me reçut affectueusement, & me parla bon latin & bon italien. J'y dinai, & vers le soir je partis. Le village est très-agréablement situé sur la pente d'une haute montagne cultivée en amphithéâtre : les maisons sont éparpillées sur le fer à cheval que forme la montagne, & dont l'ouverture est du côté de la mer : au milieu du village coule une source abondante. La position est belle ; mais à midi les nuages arrêtés par le pic obscurcissent l'air & causent une brume épaisse.

De-là je vins à l'hospice d'*Ariffa*, situé sur le sommet d'une autre montagne qui domine sur la mer, & dont le sol est sec, stérile & solitaire, & où il n'y a d'eau que celle des citernes. Je la descendis & traversai

un vallon pour arriver à Aintoura, & de-là à Baruth, où j'appris qu'un Chebec du Roi de France devait arriver à Séide, qui n'est éloignée que de huit lieues du lieu où je me trouvais; mais lorsque j'y fus arrivé, on me dit que ce vaisseau était parti pour Candie. Je résolus de passer à Acre, où abordent souvent des vaisseaux de Marseille.

Le Consul de Séide & son épouse me persuadèrent de rester encore quelque tems dans le pays pour en mieux connaître les habitans & rétablir ma fanté affaiblie par les fatigues. Les dehors de la ville offrent les points de vue les plus verdoyans & les plus champêtres qu'on puisse imaginer; la campagne y est couverte de jardins & de vergers fertiles & bien arrosés, & les arbres y sont enlaffés par des vignes qui s'élèvent à leur sommet, retombent & s'étendent au loin. Les montagnes voisines offrent des cavernes, dont chacune a dix ou douze cellules; c'étaient les tombeaux des anciens habitans de Sidon, ou l'asyle des hommes qui habitent ces monts. On voit à Séide un château bâti par St. Louis, & des colonnes de marbre, des parquets de jaspe en mosaïque: ce sont des restes de son ancienne opulence. J'y

vistat
don
laisse
tant
une
& en
attac
de r
des
Ve
on t
Musi
plus
qui p
loger
ils se
tagne
ces d
le no
les D
n'aim
tagne
parail
rufale
qui se
J'éc
far - t

visitai une Mosquée : c'était un carré long, dont le fond était occupé par une grille qui laisse voir les restes d'une maison, représentant celle d'Abraham, située à la Mecque; une quantité prodigieuse de lampes alignées & entremêlées d'œufs d'autruches étaient attachées à la voûte; le pavé était couvert de nattes tres-propres. Je m'instruisais aussi des mœurs des habitans de ces montagnes.

Vers le midi & au nord du Quesrouan, on trouve les *Mutuallis*. C'est une secte de Musulmans qui hait les étrangers, mais hait plus encore les Musulmans que les Chrétiens, qui peuvent habiter avec eux : on ne peut loger chez eux, ni boire dans le même vase; ils sont même un peu féroces. Leurs montagnes s'étendent de Gebail à Balbec, & ces deux villes leur appartiennent. C'est entre le nord & le levant de Seyde qu'on trouve les Druses. Aucun de ces deux peuples n'aime les Turcs, & l'aspérité de leurs montagnes les en rend presque indépendans; ils paraissent être d'origine diverse. Près de Jérusalem on trouve des espèces de Bedouins, qui se disent issus des Français.

J'étais charmé de la beauté du climat, & sur-tout dans la partie méridionale de la

Syrie; elle est très-abondante en grains, qui végètent même pendant l'hiver : quelques arbres perdent alors leurs feuilles ; mais les jardins sont embellis de fleurs & de légumes nouvellement semés. De hautes montagnes garantissent ces heureux pays des vents du nord : il a d'un côté la mer ; de l'autre , le désert qui lui amène peu de vapeurs : il réunit les productions des pays chauds à celles du pays froids ; le bled, l'orge, le coton, le bamy ou gombeau (ou giromon), le chêne, le pin & le sycomore y croissent également. La vigne, le figuier, le mûrier, le pommier & autres d'arbres de l'Europe y sont aussi communs que le jujubier, le figuier banane, l'oranger, le limonier & la canne à sucre. La Religion catholique y est observée & libre ; les mœurs y sont plus simples, les fortunes moins inégales, & il y a plus de bonheur : l'industrie y a fertilisé les montagnes & en a fait un jardin bien arrosé, bien ombragé de mûriers ; la soie, le vin, l'huile & les figues y sont ses principaux objets de commerce. Le travail y est nécessaire, mais tel qu'il entretient les forces de l'homme, & ne les épuise pas : l'homme laborieux y connaît mieux les plaisirs honnêtes ; aussi ces mon-

tagnes offrent-elles plus d'hommes heureux, de bons pères de famille, que les pays les mieux policés de l'Europe.

Les Prêtres y font pauvres & laborieux, ils ne font pas favans, mais pieux & respectables; ils prêchent d'exemple. La séparation des deux sexes y rend la conversation moins vive, & ils en ont plus de sens. Les lieux où font les femmes font sacrés; on n'en parle point, on ne les salue pas dans les rues: elles s'amusent entr'elles, & peut-être plus gaiement qu'en Europe; les jardins, les bains, les tombeaux font leurs lieux publics; elles se visitent aussi dans leurs appartemens. Il est peu de peuples plus attachés à ses usages que celui-ci: les Druses se servent encore des fours dont parle l'Écriture, & les coiffures des Dames n'y font que la mitre de Judith. Les mœurs font les mêmes que celles des anciens peuples. Ils embellissent peu leurs maisons, & leurs meubles peuvent se rouler dans des sacs; ils aiment passionnément le cheval, & font propres, simples & sobres. Ils font intéressés; quelquefois ils trompent les Francs, qu'ils méprisent à cause de la différence de leurs mœurs.

Chacun y reste dans son état; celui qui est né payfan ne peut devenir seigneur; mais le seigneur peut devenir payfan pour rétablir sa fortune; tel sert de domestique à ses inférieurs. On respecte son supérieur, mais on vit dans l'égalité avec lui; tous se nourrissent, se vêtissent de même; ils mangent, dorment, travaillent, fument ensemble; la beauté des armes ou des chevaux seule les distingue.

Pour mieux connaître les Druses, je revins chez les Maronites de Quesrouan, & d'abord à Agousta; puis je revins à Baruth, d'où je partis bientôt après. Je traversai sa plaine diagonalement au travers des meuriers; je traversai ensuite un bois de pins, planté en quinconce, où était un campement arabe: plus loin je retrouvai des muriers & des oliviers: j'arrivai enfin au pied de la montagne dans le village de *Chouifat*, apanage & résidence d'un Emir. Au-delà je montai un sentier escarpé, je laissai un grand village à droite, traversai plusieurs montagnes, & entrai dans le village d'*Aramon*. Tout le sol y était planté de meuriers & d'oliviers; son château appartient à l'Emir des Druses. Après quelques heures de marche,

je découvris *Abey*, village sur le troisième degré d'un amphithéâtre que forment trois montagnes entassées, qui occupent l'espace de trois lieues, lequel est entre ce village jusqu'à la plage, dans la situation la plus belle que j'eusse vue encore : de-là on découvre Séide, Baruth, leurs plaines, & 5 ou 6 villages; des sources coulent sur le penchant, & arrosent les meuriers qui l'ombragent : j'en ai vu six dont l'eau était excellente, & près d'elles on a fait des plate-formes, couvertes de noyers. *Abey* fut la demeure d'un Emir, dont la famille est éteinte; je m'y établis, & de-là je faisais mes excursions : pour me lier avec ces montagnards, je me joignis à leurs exercices, je les accompagnai dans la garde de leurs troupeaux de chèvres, & j'avais diminué en eux l'éloignement qu'ils ont pour les Français : j'aimais à voir ces chèvres gravir sur les rocs, & s'élaner de l'un à l'autre, & m'entretenir avec leurs gardiens.

J'assistai aux funérailles de l'un d'entr'eux. Quelques heures après la mort du défunt, on expose son corps vêtu & armé sous une tente, environné de femmes qui l'arrosent de pleurs; les hommes restent en silence plus loin après avoir fait retentir les vallons

de cris mâles & lugubres pour porter la nouvelle au loin : les parens & les amis accourent ; on promène le corps autour du village en sanglotant & faisant de grands gestes avec leurs mouchoirs ; puis on se remet comme auparavant , & on se sépare. Le lendemain tous les habitans se rassemblent , on enlève le corps enfermé dans une bierre. Un prêtre récite des prières à demi-voix ; les femmes s'opposent à l'enlèvement du corps & pleurent : les hommes ont les yeux fixés en terre tristement , & l'accompagnent à la tombe. On se régale , en pleurant le défunt , au retour de la cérémonie.

Je visitai *Dair & Kamar*, où réside l'Emir des Druses : le fleuve Thamour y passe sous un pont naturel de vase pétrifiée ; ce bourg est élevé & peu accessible ; il a un beau palais , de belles églises , des maisons grandes & commodes , & d'autres assez mal bâties ; il renferme des Grecs , des Maronites & des Druses. Il est situé dans le pays de Souf ; on donne ce nom aux montagnes qui sont au midi du fleuve Thamour. Les Emirs de ces pays sont moins soumis à l'Emir des Druses que ceux du Quesrouan : la politique du Prince est de les diviser , & de balancer le pouvoir de l'un par celui de l'autre.

Dans ces contrées, la justice a des formes simples : le Cheik termine à l'amiable les procès civils ; s'il ne réussit pas, le grand Emir décide. La justice n'y est pas rigoureuse ; rarement on fait les personnes, & il serait dangereux de l'entreprendre, parce qu'aucun habitant ne sort qu'armé de son poignard, & ne s'éloigne de sa maison qu'avec son fusil & ses pistolets : chacun se venge, & repousse l'injure par l'injure, la force par la force. Les familles sont unies, & rarement celui qui en est membre prend-il une fille dans une autre : aussi l'injure faite à un individu est-elle vengée par la famille entière ; & le coupable ne trouve d'asyle que chez un autre Emir, qui se fait un honneur de protéger ceux qui l'implorent.

Les Bachas font naître ou entretiennent les querelles des Emirs pour les affaiblir, pour se rendre nécessaires & recevoir des présens : leurs querelles sont bruyantes, mais jamais sanguinaires. Les armées se rangent en présence : alors le Cheik & les principaux payfans disent leurs avis, & la voix du peuple y décide presque tout. Si l'accommodement n'a pas lieu, tout le mal se réduit à des meurtriers coupés, puis chacun se retire chez soi.

Mais leurs guerres extérieures font terribles. Tels étaient les fujets du vieux de la montagne, tels ils font encore. On en a vu deux partir pour se venger d'un Aga de Séide, & l'un l'affaffiner, tandis que l'autre, le fabre & le pistolet à la main, empêchait qu'on ne fermât la porte pour que l'affaffin pût s'échapper.

L'Emir paie un tribut au grand seigneur; il le repartit sur les Cheiks, qui le repartissent sur les villages qui dépendent d'eux; mais si ces villages dépendent immédiatement de l'Emir, alors leurs habitans le repartissent entr'eux dans leurs assemblées; ces impositions font peu considérables & assises avec équité, selon le revenu des terres & des troupeaux. La moitié des habitans du pays de Souf font Chrétiens, & le tiers de cette moitié est catholique. Dans le reste des montagnes la moitié des habitans font Maronites, l'autre est composée de deux sectes de Druses, dont l'une suit la Religion naturelle. En menant une vie simple, intègre, pénitente, ceux-ci passent dans l'autre secte, nommée *les aquels* ou *spirituels*. Ceux-ci font vêtus de noir, & ont un turban blanc: ils ne portent jamais les armes que lorsque les Cheiks

eux-mêmes font obligés de marcher, ne mangent que chez des hommes d'une intégrité reconnue, & ne reçoivent des présens que d'eux; ils lisent souvent les saints livres, & écartent tout étranger de leurs oratoires; les plus religieux se renferment dans des *Caloué*, maisons situées sur les montagnes les plus escarpées. Ils reçoivent les confessions des pénitens, vénèrent les saints, se mortifient par le jeûne & l'abstinence, & visitent les églises catholiques avec plus de respect que les catholiques eux-mêmes.

Les Druses simples n'ont point de culte; cependant ils prient & craignent Dieu; l'honneur est encore leur Dieu, mais ce Dieu ne rend pas toujours le cœur bon. En général, on trouve des nuances qui distinguent les habitans du pays entre Séide & le fleuve Ibrahim, & de la mer jusqu'à Beca. De Séide au fleuve Thamour, ils sont bien faits, braves, polis; de Thamour au Quesrouan, ils sont grossiers & féroces; ceux du Quesrouan sont moins durs, mais vindicatifs & pauvres: ceux de l'Antiquesrouan sont plus rudés; mais par-tout on n'a point à craindre ni le vol ni l'insulte.

Je vis une partie de montagne qui s'était

éboulée dans le vallon où coule le Thamour ; avait écrasé un village & plusieurs hameaux , & interrompu le cours du fleuve jusqu'à ce qu'il se fût fait un passage.

Après avoir parcouru ces montagnes & étudié ces peuples , je me préparai à revenir en Europe , & vins à St. Jean d'Acres. Je vis en passant les Grecs de Baruth & de Séide dont les mœurs ne valent pas celles des Arabes. Ils ne me présentèrent , en échange du sens mâle & du cœur droit & simple de ceux-ci , que la légèreté industrieuse d'une ame fourbe & intéressée.

De St. Jean d'Acres je partis pour Marseille à la fin du mois d'août 1771. Nous cotoyâmes l'île de Chipre , & cherchâmes les vents du nord sur la côte de Caramanie , & entrâmes dans le golfe de Satalie , où nous nous crûmes poursuivis par un Forban que nous éloignâmes à coups de canon. La disette d'eau nous fit relâcher dans la partie méridionale de l'île de Rhodes , où nous nous pourvûmes aussi de rafraîchissemens. Je comparai ici encore le Grec avec l'Arabe , & je trouvai celui-ci plus heureux & plus digne de l'être. Le Grec opprimé est spirituel , intéressé , pauvre & recherché dans les nécessités de la vie.

L'Arabe

L'Arabe
yre a

La

nous

nous f

l'avion

un va

ferme

En gé

les Eu

négo

leur

Turc

le ca

dent,

payer

raison

des F

esclav

raison

puiss

N

dont

dava

que

nous

un

L'Arabe est libre, spirituel & généreux, pauvre aussi, mais sans beaucoup de besoins.

La défiance des Turcs qui craignaient que nous ne portassions des vivres aux Russes, nous fit mettre plutôt à la voile que nous ne l'avions résolu; nous fûmes poursuivis par un vaisseau Turc, & nous l'attendîmes: cette fermeté lui en imposa, & il s'écarta de nous. En général, les Turcs ont peu d'égards pour les Européens: peut-être la conduite de son négocians, leur manière de faire le commerce, leur basse soumission pour les gouverneurs Turcs aident à ce mépris, & peut-être même le causent. Les matelots Français s'y répandent, s'y mettent à la solde de qui veut les payer, & s'y dégradent; c'est encore une raison de ce mépris. Toutes les demandes des Francs passent par la bouche d'interprètes esclaves, & en prennent l'empreinte: nouvelle raison encore pour encourager les Turcs puissans dans leur hauteur & leurs injustices.

Nous mouillâmes à Malthe, puis à Tunis, dont les habitans me parurent se rapprocher davantage de la douceur des Arabes Bedouins que de la dureté des Turcs de Syrie. De-là, nous vîmes aborder en Sardaigne. J'y vis un des habitans qui n'ont point encore re-

connu l'empire du Roi : c'était un homme robuste, à longue barbe, & vêtu d'une manière solide; il gardait de nombreux troupeaux de bœufs, portait un fusil en bandouillère, & était monté sur un beau cheval. Sa demeure était dans les montagnes voisines qui défendent la liberté de ses compatriotes; la propreté & la simplicité de ses habits, son abord ferme, la beauté de ses troupeaux, son adresse à manier son cheval & son fusil, ne semblent pas devoir lui faire rechercher de nouvelles mœurs.

Après avoir cotoyé la partie occidentale de la Sardaigne, nous vîmes les bords de la Corse, & après sept jours de traversée nous abordâmes à *Pomègue*, île dans le golfe de Marseille, destinée à recevoir les vaisseaux en quarantaine. Le lendemain, 5 décembre 1771, je débarquai aux infirmeries de cette ville commerçante, & je remerciai Dieu d'avoir terminé heureusement mon voyage.



L
pag
Les
des
ren
jeun
de
auss
de
don
nor
rev
me
va
M
rad
frég
(
niqu

V O Y A G E

DE BOUGAINVILLE.

En 1766 - 69.

LA restitution des îles Malouines à l'Espagne fut le premier objet de ce voyage. Les Français, les Anglais y avaient formé des établissemens que les Espagnols réclamèrent comme une dépendance de l'Amérique: leur droit était douteux, mais il était difficile de secourir & de défendre des établissemens aussi éloignés, & l'on ne voulait point alors de guerre. On consentit à les leur abandonner (1). Le Chevalier de Bougainville fut nommé pour les leur remettre, puis il devait revenir en Europe en traversant la grande mer du sud entre le tropique, C'est lui qui va nous raconter ses aventures.

Nous partîmes, le 25 décembre 1766 de la rade de Brest. J'avais sous mes ordres la frégate la *Boudeuse* & la flûte l'*Etoile*. Mon

(1) On voit par la description des îles Magellaniques qu'ils les payèrent assez cher aux Français.

état major était composé de onze Officiers, trois Volontaires, & mon équipage de 203 matelots. Un vent frais & constant nous accompagna jusqu'aux *Salvages*, que nous découvrîmes le 17 : c'est un écueil qui a une lieue du levant au couchant, bas au centre, élevé sur ses bords, des brifans l'environnent; ceux du couchant forment une chaîne qui s'étend à deux lieues dans la mer. Il est placé dans les cartes de Bellin 32' plus au couchant qu'il n'est en effet. Nous vîmes le jour qui suivit l'île de *Palme*, & le lendemain l'île de *Fer*.

De-là, peu d'événemens troublèrent l'uniformité d'une longue navigation jusqu'à la rivière de *Plata*. Je ne parlerai que d'un banc de frai de poissons, qui s'étendait à perte de vue sur une ligne d'un blanc rougeâtre, presque parallèle aux côtes du continent, que nous étions loin de voir encore, mais qu'il nous annonçait : car les poissons déposent leurs œufs sur les côtes d'où les courans les entraînent en haute mer. Il nous prouva l'existence de ces courans, & nous fit voir la cause des plaintes des navigateurs sur l'inexactitude des meilleures cartes. Le courant qui retarde ou précipite leur course, leur fait paraître les côtes ou trop avancées au levant, ou trop

recu
aux
min

L
mais
après
se de
il pl
fit a
terr
était

C
qu'e
riqu
par
Esp
on
pie
loir
de
tug
de
nui
esp
îles
mo
ma

reculées vers le couchant. Il faut s'en tenir aux observations astronomiques pour la détermination de leur gissement.

Le 27 janvier 1767 nous trouvâmes fond; mais nous ne vîmes la terre que deux jours après, & au déclin du jour. Elle était basse & se dérobaît à nos regards; la nuit fut obscure, il plut, il tonna; l'aurore du lendemain nous fit appercevoir les montagnes *Maldonados*; la terre que nous avions vue le jour précédent était l'île *Lobos*.

Ces montagnes sont les seules terres hautes qu'on découvre dans cette partie de l'Amérique: à leur levant est un mouillage, couvert par un îlot; au-dessous est un bourg où les Espagnols entretiennent une garnison; auprès on trouve une mine d'or peu riche, & des pierres assez transparentes; deux lieues plus loin, dans les terres, on trouve la petite ville de *Pueblo-Nuevo*, peuplée de déferteurs Portugais. Le 31, nous mouillâmes dans la rade de *Monte-Video*: nous avions passé durant la nuit devant l'île de *Flores*, où deux frégates espagnoles, destinées à prendre possession des îles Malouines, nous attendaient depuis un mois. Nous nous rendîmes avec leur commandant, *D. Philippe Ruis Puente*, à Buenos-

Aires, afin d'y concerter nos opérations. Nous revînmes ensuite par terre à Monte-Video. Nous traversâmes ces plaines immenses, dans lesquelles on se conduit avec le coup-d'œil, dirigeant son chemin de manière à ne pas manquer les gués des rivières, chassant devant soi 30 ou 40 chevaux, parmi lesquels il faut prendre ses relais avec un lacs, lorsque celui qu'on monte est fatigué; se nourrissant de viande presque crue, & passant les nuits dans des cabanes faites de cuir, où le sommeil est à chaque instant interrompu par les hurlemens des tigres qui rodent aux environs. Nous passâmes la profonde, rapide & large rivière de Ste. Lucie dans un canot étroit & long, dont un des bords est de moitié plus haut que l'autre, ayant de chaque côté un cheval, dont le maître nud soutient la tête hors de l'eau: en nageant, ils font traverser le canot.

Le Paraguai, ou Rio de la Plata, prend sa source entre le 5 & le 6° de latitude australe, à-peu-près à égale distance des deux mers, & dans les mêmes montagnes d'où sort la Madera, qui se joint à l'Amazone. Le lac de *Xaragès*, dont on a dit qu'il sortait, n'est qu'un vaste espace d'un Pays bas que la

rivière
occide
tude
elle est
que sa
ses ma
de vast
On n'
& mét
la riv
princip
dent e
n'a ni
gent d
rivière
chariot
marcha

Il y a
y est
célèbre
tifice;
lieu de
Major
de la
l'église
singuli
avec l'

rivière inonde. Buenos - Aires est sur sa rive occidentale; elle est sous le $34^{\circ}35'$ de latitude australe, sous $317^{\circ}35'$ de longitude; elle est régulièrement bâtie, mais plus grande que sa population ne l'annonce, parce que ses maisons n'ont que le rez-de-chauffée, ont de vastes cours, & presque toutes des jardins. On n'y compte que 20'000 blancs, nègres & métifs. La citadelle, élevée sur le bord de la rivière, forme un des côtés de la place principale où se tient le marché, & que bordent encore la Cathédrale & l'Evêché. Elle n'a ni port ni môles : les navires se déchargent dans des goelettes qui entrent dans une rivière jusqu'à un quart de lieue de la ville : les chariots font ensuite franchir cet espace aux marchandises.

Il y a un grand nombre de couvens; l'année y est remplie de fêtes de saints que l'on célèbre par des processions & des feux d'artifice; les cérémonies du culte y tiennent lieu de spectacle. Les moines choisissent les Majordomes de leurs saints parmi les Dames de la ville, qui alors ont le soin de parer l'église, & d'habiller la statue. Il est assez singulier de voir ces Dames assister aux offices avec l'habit de l'ordre. Les Jésuites avaient

une autre manière d'honorer les Dames ; à côté de leur couvent était une maison où elles venaient méditer , prier , s'instruire & se flageller. On les nourrifait alors aux dépens de la compagnie ; & nul homme , nul domestique de quelque sexe qu'il fût ne pouvait pénétrer jusqu'à elles , les Jésuites seuls pouvaient s'y rendre.

Il y a ici des cérémonies sacrées pour les esclaves ; & une confrérie de nègres qui a ses chapelles , des messes , des fêtes , & qui reconnoît pour patrons St. Benoit de Palerme & la Vierge. Le jour de la fête de ces patrons , ils élisent deux Rois , qui se choisissent une Reine : chacun d'eux fait une procession , ornée de croix , de bannières , d'instrumens ; on y chante , on y danse , on combat , on récite des litanies. L'un de ces Rois représente celui d'Espagne , l'autre celui de Portugal.

Les dehors de Buenos-Aires sont bien cultivés ; chaque habitant a sa maison de campagne : tout y est abondant , excepté le vin qu'on y fait venir d'Espagne ou de Mandozza , village situé à 200 lieues de la ville. A trois lieues au-delà , on ne trouve plus que des campagnes immenses , abandonnées aux chevaux & aux bœufs : quelques chau mières

cependant y sont éparfes à de grandes diftances. Les voyageurs y couchent dans les charettes qui les transportent. Les cavaliers couchent fouvent au bivouac.

Le pays eft uni, fans montagnes, fans autres bois que les arbres fruitiers : la température y eft douce, il ne lui manque que la culture pour être un des plus beaux pays de l'univers. On n'y voit de cultivateurs que des nègres esclaves en très-petit nombre. Il eft infecté de chiens sauvages & de tigres; mais ces derniers ne font nombreux que dans les lieux boisés qui font fort rares. Je vis à Monte-Video une espèce de chat-tigre, dont le poil affez long eft gris - blanc : il eft bas sur jambes, & a environ 5 pieds de long; il eft dangereux, mais très-rare.

Le bois y eft cher, on n'y voit que du bois propre à brûler : celui de construction vient du Paraguai en radeaux. L'*Ypïcui* & l'*uraguai* pourraient auffi en fournir de beaux.

Les Indiens font de la race des *Indios bravos* : ils font de taille médiocre, laids, basannés, frottés de graiffe, & presque tous galeux : ils s'enveloppent d'un manteau de peaux de chevreuil, très-bien passées, dont le poil eft en dedans, & le dehors peint de

diverses couleurs : un bandeau de cuir découpé en couronne orne le front de leurs chefs : leurs armes sont l'arc, la flèche, le lacs, la boule ; ils passent leur vie à cheval & n'ont pas de demeures fixes : ils vendent tout pour avoir des liqueurs fortes : quelquefois ils viennent piller, massacrer ou faire des esclaves dans les terres des Espagnols, & l'on ne peut dompter cette nation errante & courageuse.

Au nord de la rivière s'est formé un peuple de brigands, qui pourra devenir redoutable si on ne le prévient ; ce sont des déserteurs qui ont pris des femmes chez les Indiens & se sont unis avec eux. Ils sont sur-tout redoutables au voyageur. Les Espagnols ne pénètrent au sud de leurs établissemens que pour se procurer du sel. Il part pour cet objet tous les ans un convoi de 200 charrettes, escorté par 300 hommes ; il va sous le 40° dans les lacs voisins de la mer, où le sel se forme naturellement.

Le commerce y est peu riche : la province ne produit ni or ni argent, & ses habitans sont trop peu nombreux pour tirer d'autres richesses de leur sol ; il a déchu même depuis 10 ans : les seuls objets qui le forment sont

le coton, les mules & le maté ou l'herbe du Paraguai. Cependant la ville est riche. Avant la dernière guerre, il se faisait ici une contrebande énorme avec la colonie de St. Sacrement; mais elle n'existe plus.

Monte-Video est établie depuis 40 ans sur la rive septentrionale du fleuve, à 30 lieues de son embouchure, dans une presqu'île qui défend des vents du Levant une baie de deux lieues de profondeur sur une de largeur à son entrée. A la pointe occidentale de cette baie est un mont isolé, assez haut, qui a donné son nom à la ville qu'il annonce : le côté de la plaine y est défendu par une citadelle; plusieurs batteries la défendent vers la mer : il y en a une sur une petite île au fond de la baie qu'on nomme *l'île aux Français*.

Le mouillage y est sûr, quoiqu'on y éprouve des ouragans; il y a peu de fond & il est d'une vase molle, où les plus gros navires échouent sans dommage; mais les vaisseaux fins s'y arquent : les marées y sont inconstantes : à l'orient de cette baie est une chaîne de rocs dont on doit se défier.

Cette ville a son gouverneur particulier; ses environs sont incultes : tout ce qui sert aux besoins de la vie y vient de Buenos-Aires.

Elle a des jardins où l'on trouve des melons, des courges, des figues, des pêches, des pommes & des coïns en abondance. Les bestiaux y sont nombreux, l'air y est excellent; mais tout y invite le matelot à la défection, en lui offrant un pays où l'on vit sans rien faire.

Nous partîmes de Monte-Video le 28 février 1767; les deux frégates espagnoles nous précédaient dans la rivière; elles nous suivirent en pleine mer: l'après-midi, une brume épaisse me cachant la terre & l'isle Flores, je mouillai trop près du banc des Anglais, & je proposai au Commandant Espagnol d'appareiller, que le vent fût favorable ou contraire: il répondit que son pilote-pratique ne le lui permettait pas; alors je le fis prévenir que je mettrais à la voile à la pointe du jour, & que je l'attendrais en louvoyant, à moins que les marées ou les vents ne me séparassent de lui malgré moi.

La nuit fut orageuse, je chassai sur mes ancres, mais moins que les Espagnols. Le vent contraire & violent, une mer très-grosse, ne nous permirent d'appareiller que vers les 9 heures, & le 3 mars, nous fûmes hors de la rivière.

Des vents toujours variables nous suivirent dans notre traversée aux Malouines : le gros tems, une mer houleuse nous forcèrent de mettre à la cape pendant deux jours. Le 17, nous trouvâmes fond, mais une brume épaisse nous environna deux jours encore ; & lorsqu'elle se fut dissipée je ne vis point la terre. Craignant d'avoir dépassé les *Malouines*, je cinglai vers le couchant, favorisé par un vent d'Orient, très-rare dans ces parages. Après avoir suivi cette route pendant 24 heures, je retrouvai le fond de la côte des Patagons, & je revins au levant. Le 21, je découvris les *Sébaldes*, & bientôt après les Malouines. Le 23, nous entrâmes dans la grande baie, où les deux frégates Espagnoles parurent le lendemain. Elles avaient beaucoup souffert du mauvais tems : les bestiaux qu'elles avaient embarqués pour la colonie étaient presque tous péris.

Ce fut le premier avril que je livrai notre établissement aux Espagnols, qui nous remboursèrent de nos frais, & arborèrent l'étendard d'Espagne, qui fut salué à terre & par les vaisseaux de 21 coups de canon, au lever & au coucher du soleil. Quelques Français profitèrent d'une permission du Roi pour demeu-

rer dans la colonie; les autres s'embarquèrent avec moi.

Il semble qu'Americe Vespuce ait découvert ces isles dans son troisième voyage en 1502; on le peut conclure de sa route, de la latitude à laquelle il était arrivé, & de la description qu'il fait des côtes qu'il aperçut. Bauchène Gouin paraît avoir mouillé dans leur partie orientale, croyant être aux Sébaldes. Il dit qu'il mouilla au levant des Sébaldes, & qu'il ne vit d'abord qu'une isle d'une étendue immense, après laquelle il en vit deux petites. Il visita un terrain humide & couvert d'étangs & de lacs d'eau douce, remplis d'oies, de farcelles, de canards & de becassines: il n'y vit point de bois. Telles sont les Malouines, tandis que les Sébaldes sont 4 petites isles pierreuses, où Dampier ne put trouver un bon mouillage. Richard Havkins en décrit assez bien la côte septentrionale qu'il suivit quelque tems, & où il crut voir des feux qui lui persuadèrent qu'elle était peuplée. Le St Louis découvrit quelques-unes des petites isles de cet archipel, & leur donna le nom d'*Ancan*, qui était celui de son armateur.

Leur position heureuse pour la découverte des terres australes & pour une relâche à la

mer du sud, engagea la Cour de France à former un établissement dans ces isles. On voulut bien que je le commençasse à mes fraix, & secondé de Messieurs de Nerville & d'Arboulin, je fis construire l'aigle de 20 canons, & le sphinx de 12, que je munis de tout ce qui était nécessaire pour une pareille expédition. J'embarquai plusieurs familles Acadiennes, espèce d'hommes robuste, laborieuse, intelligente, & que la France doit chérir à cause de leur attachement pour elle.

Le 15 septembre 1763, je partis de St. Malo; je relâchai à Ste. Catherine, puis à Monte-Video, où nous embarquâmes beaucoup de chevaux & de bêtes à corne: nous vîmes les isles Sébaldes le 31 janvier 1764, je suivis la côte des Malouines, & le 3 février j'entrai dans une grande baie, qui m'offrit un lieu commode pour s'établir.

Nous avions cru voir une côte couverte de bois; en débarquant nous vîmes que ce bois n'était que du jonc. Le pied des joncs en se desséchant prend la couleur d'herbe morte jusqu'à la hauteur d'une toise, & de-là fort une touffe de joncs, d'un beau verd qui couronne ce pied; de sorte que dans l'éloignement ces tiges réunies présentent l'aspect d'un

bois de médiocre hauteur. On ne les voit qu'au bord de la mer, ou sur de petites isles; les monts y sont couverts de bruyère qu'on prend aisément de loin pour du taillis.

Je cherchai, & je fis en vain chercher du bois; je n'y trouvai qu'une tourbe excellente qui pouvait y suppléer pour le chauffage & pour la forge. J'y vis des plaines immenses, coupées par de petites rivières d'une eau très-faine; la pêche & le gibier s'offraient seuls pour la nourriture de l'homme. Ce fut un spectacle singulier que de voir à notre arrivée tous les animaux s'approcher de nous sans crainte, & les oiseaux se laisser prendre à la main, & se poser sur les gens immobiles; nous leur fimes bientôt perdre cette confiance. Ma colonie ne fut d'abord composée que de 27 personnes; nous leur bâtîmes des cases de jonc, un magasin, un petit fort, & un obélisque sur l'une des faces duquel fut gravée l'effigie du Roi. Une inscription annonçait qui étaient les fondateurs de la colonie & l'année de sa fondation. Pour encourager les Colons Mr. de Nerville resta dans ce faible établissement aux extrémités de l'univers, sous le 51°30' de latitude australe, le 219°10' de

de lon
Fran

Le
tous f
les sec
cherch
de jeu
Mage
Com
avril
perfor

Cet
voyag
forme
pierre
étaient
& de
dans
l'Aigl
peaux
les g
bestia
habita

Le
blisse
aupar
était

de longitude, & je partis pour revenir en France.

Le 5 janvier 1765, je revis mes Colons tous sains & contents. Après avoir débarqué les secours que je leur apportais, j'allai leur chercher du bois de charpente, des palissades, de jeunes plantes d'arbres dans le détroit de Magellan : c'est alors que j'y rencontrai le Comodore Byron. Je quittai ces isles le 27 avril : ma colonie se montait alors à 80 personnes.

Cette même année on fit un nouveau voyage à ces isles : la colonie prenait une forme. Les chefs habitaient des maisons de pierre; les autres des maisons dont les murs étaient de gazon. On y voyait trois magasins, & des goelettes propres à faire des voyages dans le détroit de Magellan. La frégate l'*Aigle* y prit un chargement d'huile & de peaux de loups marins tournés dans le pays; les grains d'Europe s'y naturalisaient, les bestiaux s'y multipliaient, & le nombre des habitans y était monté à 150.

Les Anglais y avaient formé aussi un établissement au port d'*Egmont*, connu déjà auparavant sous le nom de la Croisade. Tel était l'état de ces isles lorsque nous les remî-

mes aux Espagnols : il faut dire un mot de leurs productions.

Le premier aspect que cette terre nous présenta n'avait rien de séduisant. Un horizon terminé par des montagnes pelées, des terrains entrecoupés par la mer, qui semble encore vouloir les envahir, des campagnes inanimées faute d'habitans, point de bois, un vaste silence qui n'était interrompu que par les cris des monstres marins, par-tout une uniformité triste & décourageante. Cependant le tems nous familiarisa avec elle. Des baies immenses, mises à l'abri des vents par des montagnes d'où descendaient des cascades & des ruisseaux, des prairies couvertes de gras pâturages, des lacs & des étangs peuplés d'oiseaux, point d'animaux à craindre pour leur férocité; une quantité innombrable d'amphibies utiles, d'oiseaux, de poissons de bon goût; la tourbe, des plantes salutaires aux navigateurs, un climat salubre & une température constante effacèrent bientôt les traits qu'un premier aspect avait imprimés.

Ces isles sont éloignées de l'entrée du détroit de Magellan d'environ 80 à 90 lieues : les ports que nous y avons reconnus réunissent l'étendue & l'abri; un fond tenace, de petites

isles
contr
fendu
en m
trois
des
lune
couc
& fu
du f
forc
les r
ven
deu
gèle
l'ho
du
en
ton
lent
y f
nér
pla
co
cei
ma
de

isles qui rompent l'impétuosité des vagues, contribuent à les rendre sûrs & aisés à défendre. Les marées y sont incertaines. La mer en moins d'un quart d'heure y baisse & monte trois fois par secouffes, sur-tout dans le tems des solstices, des équinoxes & des pleines lunes. Les vents y sont variables; ceux du couchant d'été & d'hiver nettoient l'horizon, & suivent dans leur accroissement l'élévation du soleil; à midi ils sont dans leur plus grande force, ils déclinent avec lui. Presque toutes les nuits y sont calmes. Les neiges se conservent deux mois sur les montagnes, & à peine deux jours dans la plaine: les ruisseaux n'y gèlent point: les lacs n'y peuvent porter l'homme plus d'un jour; les gelées blanches du printems & de l'automne s'y convertissent en rosée au lever du soleil. Rarement il y tonne, les nuances entre les saisons sont lentes & presque insensibles. Aussi les hommes y sont-ils très-sains. Il y a peu de matière minérale, & les eaux y sont pures: aucune plante venimeuse n'infecte les lieux où elles coulent: la tourbe leur donne quelquefois un œil jaunâtre, mais sans les rendre pesantes ou mal saines. Le sol y est assez profond, entrelassé de racines jusqu'à un pied: il fallut enlever &

brûler cette couche. Au-dessous est une terre noire qui a 8 ou 10 pouces d'épaisseur : plus bas est une terre jaune qui repose sur un lit de pierre & d'ardoise parmi lesquelles il n'en est point de calcaires : on n'en trouve pas dans le pays ; les montagnes sont de quartz & d'un grez non friable. On y voit des couches horizontales d'une pierre tres-dure & d'un grain très-fin, d'autres ont des particules de talc ; quelques-unes se divisent par feuillets, & on y remarque l'empreinte de coquilles d'une espece inconnue dans ces mers. Il est encore une pierre jaunâtre qu'on peut d'abord tailler avec un couteau, mais qui durcit à l'air. Il y a de la glaïse, des terres & du sable propre à fabriquer de la poterie & des briques.

La tourbe est au-dessus de la glaïse : on y en trouve par-tout, son odeur n'est point malfaisante, son feu n'est point triste, ses charbons sont plus ardents que ceux du charbon de terre.

Tous les bords de la mer & les isles de l'intérieur sont couverts d'une espece de gramin haut de 6 pieds & du plus beau verd, qui sert de retraite aux lions & aux ours marins : nous nous y logions nous-mêmes :

leur
toit,
pied
toute

Ap
arbul
nues
incon
pomp
on la
de ce
branc
réguli
tres-se
sur 6
aussi
faire
une r
forme
ne fe
odeur
théré
ment
s'élev
comp
unes
un ax

Leurs tiges inclinées & réunies formaient un toit, & leur paille sèche un assez bon lit ; le pied en est sucré, nourrissant & préféré à toute autre pâture par les bestiaux.

Après cette herbe, sont les bruyères, les arbrustes, le gommier, des herbes plus menues & plus vertes. Le gommier est une plante inconnue en Europe. Elle est d'un verd de pomme, & n'a point l'apparence d'une plante : on la prendrait pour une excroissance de terre de cette couleur : on n'y voit ni pieds, ni branches, ni feuilles. Sa surface convexe, régulière dans sa jeunesse, présente un tissu très-ferré : elle n'est haute que de 18 pouces sur 6 pieds de diamètre, & nous portait aussi sûrement qu'une pierre aurait pu le faire : en plusieurs endroits de sa surface une matière tenace & jaunâtre se présente en forme de poix : c'est une résine, puisqu'elle ne se dissout point dans les spiritueux : son odeur est forte & approche de celle de la thérebenthine : en coupant perpendiculairement la plante, on y distingue un pied d'où s'élevent une infinité de jets concentriques, composés de feuilles en étoiles enchassées les unes sur les autres, & comme enfilées par un axe commun. En brisant ces jets il en sort

un suc abondant & laiteux, plus visqueux que celui des tithymales; les pieds, les racines en sont remplies: celles-ci s'étendent horizontalement & se provignent autour d'elle: on en a apporté quelques graines en Europe; l'air & les pluies la dépouillent de sa résine.

Un petit arbrisseau qui a un goût de sapinette, nous sert à faire de la bière qu'elle rendait anti-scorbutique: sa feuille d'un verd clair est petite & dentelée; lorsqu'on la brise entre les doigts, elle se résout en une espèce de farine un peu glutineuse & d'une odeur aromatique: une espèce de céleri ou de persil, beaucoup d'oseille, de cresson alenois, de cétérac à feuilles onnées, concourent avec elles à guérir le scorbut.

L'automne n'y fournit que deux fruits, l'un ressemble à la mûre, l'autre est de la grosseur d'un pois; la plante qui produit la première est rampante, sa feuille ressemble à celle du charme, elle se reproduit comme le fraisier: la seconde est aussi rampante, ses fruits naissent sur ses branches ornées de feuilles lisses, rondes, couleur de myrthe; ses fruits sont blancs & colorés de rouge par le soleil, leur odeur est celle de l'orange,

leur
ave

Cette

Le

inod

qui a

viole

renc

l'isle

la co

point

de r

don

de b

jets

côté

espe

les

ond

tiges

com

trou

L

cene

aux

espe

cou

leur goût est aromatique ; ses feuilles prises avec du lait en guise de thé font tres-agréables. Cette plante se plaît dans les lieux humides.

Les fleurs y sont communes , mais toutes inodores , à l'exception d'une fleur blanche qui a l'odeur de la tubereuse ; j'y ai vu une violette couleur jonquille : on n'y a jamais rencontré de plantes bulbeuses. Au midi de l'isle , au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe du levant au couchant , on ne voit point de gommier résineux , mais une plante de même forme & d'un verd différent , ne donnant point de résine , mais se couvrant de belles fleurs jaunes ; elle est composée de jets qui partent d'un même pied. De l'autre côté de ces montagnes on trouve une belle espece de scolopendre ou de ceterac , dont les feuilles en lames d'épée ne sont point ondées. Il se détache de la plante deux grosses tiges , qui portent leur graine en dessous comme les capillaires , sous les pierres on trouve des espèces de lichens.

La mer y est couverte de goemons , dont les cendres promettent de donner de la fertilité aux champs. Les marées y apportent plusieurs espèces de corallines variées & de très-belles couleurs , des éponges de différentes formes ,

ramifiées en tant de manières qu'on a peine à croire qu'elles soient l'ouvrage d'insectes marins : leur tissu est ferré, & leurs fibres très-déliçates.

On y trouve plusieurs coquilles nouvelles : telle est la poulette : il y en a de trois espèces : l'une est striée, & n'a jamais été vue que dans l'état de fossilles ; il y a des lepas estimés par leurs belles couleurs, des buccins feuilletés & armés, des cames, de grandes moules unies & striées.

On n'y voit qu'une seule espèce de quadrupedes, qui tient du loup & du renard : il se creuse un terrier, sa queue est plus longue & plus fournie de poils que celle du loup ; il habite sur le bord de la mer dans les dunes. Il fuit le gibier avec intelligence, & est très-maigre dans une partie de l'année ; il est de la taille d'un chien ordinaire, dont il a aussi l'aboiement, mais faible ; il détruit beaucoup d'œufs & de petits d'oiseaux.

Les oiseaux y sont innombrables : les oiseaux de proie sont les aigles, les éperviers, les émouchets, les chouettes ; parmi les palmés le eigne tient le premier rang : il ne diffère de ceux d'Europe que par son col d'un noir velouté ; le reste du corps est d'un beau

blanc, ses pieds sont couleur de chair. On y compte quatre especes d'oies sauvages : l'une ne fait que pâtre : ses jambes élevées lui sont nécessaires pour se tirer des grandes herbes, son long col pour observer le danger ; son vol & sa démarche sont légères : le mâle est blanc avec des taches de noir & de cendré sur le dos & les ailes : la femelle est fauve & ses ailes sont parées de couleurs changeantes ; elle pond 6 œufs ; leur chair est nourrissante, saine & de bon goût. Il en arrive des troupes par les vents d'est. Les trois autres especes sont moins élégantes que la première : elles se nourrissent de poisson, & en contractent un goût huileux.

Deux especes de canards, deux de farcelles, ornent les étangs : les premiers diffèrent peu de ceux de nos climats : quant aux farcelles, l'une à bec bleu est de la taille des canards, l'autre est plus petite : quelques-unes ont les plumes du ventre teintes d'incarnat : toutes ces especes sont abondantes & du meilleur goût.

On y voit encore deux petites especes de plongeons ; l'une a sous le ventre des plumes si soieuses, si brillantes, & d'un tissu si serré qu'elle ressemble aux grèbes ; l'autre est brun

sur le dos, il est brun encore sous le ventre ; mais ce brun est plus clair : les yeux des plongeurs sont semblables à des rubis entourés de plumes blanches. Ils font deux petits, que la mère voiture d'abord sur son dos. Ils n'ont point les pieds palmés ; mais chaque doigt ressemble à une feuille arrondie du côté de l'ongle, & est d'un verd de feuille.

Il y a deux espèces d'oiseaux nommés *becs-foie* : quelques-uns ont le ventre blanc, d'autres l'ont brun : le reste du plumage est d'un noir tirant sur le bleu foncé : ils ont le bec droit & pointu ; le premier doigt de leur pied est le plus grand ; ils se rassemblent en famille sur les rochers & y font leur ponte. Ils ont pour ennemis l'homme & le *quebrantahueffos*, oiseau de proie à pieds palmés, qui a plus de 7 pieds d'envergure & un bec long & fort caractérisé par deux tuyaux de même longueur que le bec, & qui sont percés dans leur longueur. Les poissons y nourrissent une grande quantité de moves, de caniat & d'équerrets, qui pondent auprès des étangs sur des plantes assez semblables au nenuphar. On y distingue 3 espèces de pingoins, & l'une est remarquable par sa taille & la beauté de son plumage : elle aime les lieux solitaires ;

son bec est fort long & plus délié que celui des autres espèces ; les plumes de son dos sont d'un bleu plus clair que celles des autres ; son ventre est d'une blancheur éblouissante : une palatine jonquille fort de la tête & va terminer les nuances de blanc & de bleu qui se réunissent avec elle sur l'estomac : son bec, son allure légère lui donnent un air de noblesse & de magnificence singulières ; il s'apprivoise, mais ne vit pas en domesticité : une autre espèce plus petite a sur sa tête un toupet de plumes dorées qu'il relève dans la colère ; d'autres petites plumes lui servent de sourcils. On l'appelait *Pingoin-sauteur*, parce qu'il n'avance que par sauts & par bonds.

On y remarque encore trois espèces d'*alcyons* : deux sont noires, la troisième est blanche : on trouve leurs nids sur la terre ; & trois espèces d'*aigles* dont la plus forte est d'un blanc sale. La riche variété du plumage de l'épervier, de l'émouchet, de la chouette embellit encore ces lieux.

Les *becassines* y sont les mêmes que celles d'Europe, & font leurs nids sans précaution au milieu des champs, en des lieux dégarnis d'herbe : elles s'élèvent en chantant jusqu'à ce qu'elles l'aient reconnu, & s'y précipitent

alors du plus haut des airs : le *corlieu* y est semblable à celui d'Europe : un autre oiseau qui a des rapports avec lui & qu'on nomme *pie-de-mer*, parce qu'il a le plumage noir & blanc, a le bec d'un rouge de corail, habite les rochers à fleur d'eau & se nourrit de petites chevrettes. Les aigrettes y sont assez communes. On y voit trois especes d'étourneaux, deux sont passageres ; l'autre a le ventre couleur de feu, sur-tout en hiver. Nous passerons sous silence les petits oiseaux.

Des troupes innombrables de lions & de loups marins s'y transportent à plus d'une lieue dans les terres pour y jouir de l'herbe fraîche & du soleil : leurs huiles & leurs peaux formaient déjà un objet de commerce considérable.

Nous n'avons pu reconnaître un grand nombre d'especes de poissons : plusieurs ressemblent au mulot, à la fardine, au gradeau, & peut-être ils doivent être appelés de ce nom. On prenait à la ligne un poisson qui a la tête du brochet, & le corps sans écailles & absolument diaphane. On n'y a pris qu'une seule espece de poisson d'eau douce ; il est sans écailles, de couleur verte, & de la taille d'une truite ordinaire.

On n'y a vu que trois especes de crustacées, une écrevisse rouge ou salicoque, un crabe à pattes bleues & la petite chevrette. Il n'y a point d'huitres : en général, ce pays peut être comparé à l'Irlande.

J'attendais en vain la flûte l'*Etoile* aux isles Malouines, sans laquelle cependant je ne pouvais traverser l'Océan pacifique avec mon seul vaisseau, qui avait trop peu de creux pour porter de grandes provisions. Je résolus de me rendre à *Rio-Janeiro*, où j'espérais la trouver. Un tems favorable nous fit traverser l'espace qui nous en séparait en 18 jours. Un pêcheur nous fit entrer dans la rade : par-tout il y a beaucoup de fond. La côte est élevée, montueuse & couverte de bois, elle est coupée en mondrains détachés, & taillés à pic qui en rendent l'aspect très-varié. Je fis demander si l'on me rendrait le salut : le Viceroi répondit que lorsqu'il rencontrait quelqu'un dans la rue, il ôtait son chapeau sans s'informer si cette politesse lui serait rendue. Je ne saluai point, & trouvai dans le port la flûte que je cherchais, & qui m'y était venue chercher de Monte-Video : elle m'apportait pour 13 mois de vivres en salaisons & boissons, mais n'avait que pour cinquante jours

de pain & de légumes à me remettre. Je résolus d'en aller chercher dans la riviere de la Plata. Avant de partir, je donnai à un vaisseau de guerre espagnol les secours qu'il demandait en vain aux Portugais depuis huit mois.

Je visitai le Viceroy, & il me rendit ma visite : il nous offrit tous les secours qui seraient en son pouvoir, nous permit d'acheter une corvette, nous dit qu'il nous l'offrirait si le Roi en possédait une, & nous invita à ses petits soupers au bord de l'eau sous des berceaux de jasmins & d'orangers : mais ces honnêtetés ne se soutinrent pas. Les hostilités commencerent entre les Espagnols & les Portugais, & nous nous en ressentîmes. Le Viceroy défendit de me livrer la corvette que j'avais achetée ; il ne voulut pas qu'on nous vendit des bois de construction qui nous étaient nécessaires ; il défendit qu'on me logeât à terre. Je voulus m'en plaindre, il s'emporta, & je bravai sa colere. Dès que nous fûmes fortis, il doubla sa garde, renforça les patrouilles, & ordonna de saisir les Français qui se trouveraient dans les rues apres le coucher du soleil. Je me hâtai de faire de l'eau, de prendre quelques provisions & de partir.

Nous avons joui pendant notre séjour à Rio-Janeiro du printems des poëtes; il y avait des hommes honnêtes, & nous regrettons de ne pouvoir y rester plus long-tems avec eux. Le pays est le plus riche en plantes que Mr. Comerfon ait jamais vu. La ville est l'entrepôt & le débouché principal des richesses du Bresil, qui consistent sur-tout en or, en diamans, & en pierres fines. On compte que le quint retiré par le Roi sur le produit de toutes les mines d'or monte à 1,125,000 piaftres par année; le droit des diamans lui en donne 240,000; celui de monnaie 400,000; le dix pour cent de la douane 350,000; le deux & demi pour cent de don gratuit 87,000; le droit de péage, la vente des emplois dans les mines 225,000; le droit sur les hoirs 130,000; celui sur l'huile de poisson, le sel, le savon, le dixieme sur les denrées du pays 130,000. Le paiement des troupes & des officiers civils lui coûte 600,000 piaftres: le revenu du Roi de Portugal dans le Bresil monterait donc à 10,000,000 de livres de France.

L'arrivée des flottes du Portugal rend le commerce de Rio-Janeiro tres-florissant, principalement celle de Lisbonne; car celle de

Porto n'est guère chargée que de vins, de provisions de bouche, & de quelques toiles grossières, fabriquées dans cette ville ou aux environs. Quand la communication du Bresil avec le Chili & le Pérou était facilitée par la Plata, les plus précieuses marchandises de la flotte passaient par contrebande dans ces contrées, & ce seul commerce frauduleux valait aux Portugais tous les ans un million & demi de piaftres : tout l'argent qu'ils possédaient venait de-là. La traite des Nègres leur était encore un objet immense. On ne saurait évaluer la perte que leur cause la suppression de cette branche de contrebande.

Nous partîmes de Rio-Janeiro le 15 juillet : nous eûmes des vents variables, grand frais & une mer grosse, qui nous firent perdre notre grand hunier. Le 25 il y eut une éclipse de soleil visible pour nous. J'aurais pris à bord M. Verron, jeune astronome, venu de France sur l'Etoile pour s'occuper des moyens de calculer les longitudes. Un nuage nous déroba le commencement de l'éclipse : nous revîmes le disque 25 minutes après, il avait environ un doigt & demi d'éclipsé ; d'autres nuages se succédèrent, & ne nous laisserent voir le soleil que dans des intervalles très-courts :

nous

nous ne pûmes conclure notre longitude de nos observations interrompues. Le 26, nous trouvâmes fond, & deux jours après nous découvrîmes les Castilles; c'est une partie de la côte médiocrement élevée & qu'on voit à 10 ou 12 lieues en mer. Le lendemain nous entrâmes dans la Plata; nous ne motillâmes dans la rade de Monte-Video que le 31. La flûte l'Etoile nous avait retardé, parce qu'elle faisait 7 pouces d'eau toutes les heures & n'osait forcer de voiles.

Nous apprîmes en arrivant qu'on avait reçu l'ordre d'arrêter tous les Jésuites; que l'ordre avait été exécuté sans trouble ni résistance, & que ces Religieux supportaient leur disgrâce avec sagesse & résignation. Nous nous logeâmes à Monte-Video; nous y établîmes nos ouvriers & y élevâmes un hôpital, parce que nous devions rester dans ce lieu jusqu'après la révolution de l'équinoxe. J'allai aussi à Buenos-Aires pour y régler tout ce qui concernait nos vivres: j'eus pour mes provisions les plus grandes facilités du gouverneur, & bientôt je reçus deux goelettes chargées de biscuit & de farine; mais durant la nuit, le Saint-Fernand, vaisseau de registre, chassa sur ses ancres, & tomba sur l'Etoile, à laquelle dit

premier choc il rompit le mât de beaupré : sa poulaine & ses écharpes furent ensuite emportées, & elle fut heureuse de pouvoir s'en échapper avec ces avaries, malgré le vent & l'obscurité. Sa voie d'eau en fut augmentée; il fallut la conduire à la Encenada de Baragan pour la décharger & la réparer : j'obtins du gouverneur les matériaux nécessaires. J'y conduisis moi-même la Flûte sans avoir de pilote, & mieux que les pilotes n'y conduisaient les vaisseaux espagnols, parce qu'ils sont ignorans.

Je trouvai divers vaisseaux, & entr'autres l'*Andalous*, qui se préparait à porter des missionnaires & des présens aux habitans de la terre de Feu; le roi d'Espagne voulant leur témoigner sa reconnaissance des services qu'ils avaient rendus aux Espagnols du navire la *Conception*, qui avait péri sur leurs côtes en 1765.

Je trouvai à Baragan une partie des bois qui nous étaient nécessaires déjà rassemblés. D'ailleurs, on ne trouvoit dans ce lieu aucune espèce de ressources, & bien des causes de lenteur. Ce n'est qu'une mauvaise baie, formée par l'embouchure d'une petite rivière: elle peut avoir un quart de lieue de largeur; mais il n'y a de l'eau qu'au milieu, dans un

canal étroit qui se comble tous les jours, & où peuvent entrer les vaisseaux qui ne tirent que douze pieds : dans tout le reste il n'y a pas six pouces d'eau en basse marée, qui y sont hautes ou basses selon les vents qui y règnent, & par-là le débarquement des chaloupes y éprouve les plus grandes difficultés. Il n'y a nuls magasins à terre; on n'y voit que des chaumières construites avec des joncs, couvertes de cuir, dispersées sans ordre sur un sol brut, habitées par des hommes misérables. Les bâtimens, qui tirent trop d'eau pour entrer ici, mouillent à la pointe de *Lara*, qui en est à une lieue & demi, où ils sont exposés à tous les vents; mais un fond sûr leur permet d'y passer l'hiver, quoiqu'avec beaucoup d'incommodités. Il fallut décharger la Flûte pour la radouber. A mesure qu'elle s'allégeait, l'eau y devenait moins abondante, & lorsqu'elle ne tira plus que 8 pieds d'eau, elle n'y pénétra plus. On reconnut bientôt que le mal venait de ce que la couture des barbes du navire était absolument sans étoupe dans une longueur de 4 pieds & demi, & de deux trous de tarière dont les chevilles n'avaient point été posées : tout ayant été promptement réparé, la flûte récalfatée, nous

y embarquâmes le bois, les farines, le biscuit & les différentes provisions qui nous étaient nécessaires.

Avant de partir nous-mêmes, nous vîmes partir la *Vénus*, chargée de cuirs & de 250 jésuites, & quelques autres navires : nous y en vîmes arriver aussi, & parmi eux le *Saint-Michel*, qui, chargé pour Lima, avait luté en vain pendant 45 jours contre les vents pour doubler le cap Horn : 39 hommes de son équipage étaient morts, & tout le reste malade du scorbut : il n'avait plus que trois matelots & trois officiers en état d'agir ; il fallut l'aider pour le faire entrer dans le port de Monte-Video : il y avoit sept mois qu'il avait quitté Cadix.

Nous ne parlerons point ici au long de l'expulsion des jésuites, enviés, craints & haïs, parce qu'on leur croyait plus de richesses & de pouvoir qu'ils n'en avaient en effet, & dont on n'eut pas de peine à renverser l'empire dans le Paraguay, parce qu'ils avaient voulu le gouverner comme une communauté monastique : il n'est plus personne qui l'ignore.

Le 31 octobre, nous sortîmes de la Encenada pour nous rendre à Monte-Video, où nous ne jetâmes l'ancre que le 3 novembre,

parce que la navigation entre ces ports est dangereuse, & parce qu'il y a beaucoup de bas fonds & point de balises pour diriger les vaisseaux. Nous y perdîmes trois hommes; notre chaloupe, engagée sous le navire qui viroit de bord, coula bas, & de cinq hommes qui s'y trouvoient, nous n'en pûmes sauver que deux. Nous vîmes aussi avec chagrin que dès que l'*étoile* enfonça de 13 pieds, elle recommença à faire de l'eau : ce qui nous fit craindre que le défaut réparé dans une de ses parties ne fût général.

Nous employâmes encore quelques jours à réparer la *Boudeuse* & à y charger toutes les provisions qu'elle pouvoit contenir, à raccommoder la chaloupe de l'*Etoile* & à faire coupe^r de l'herbe pour nos bestiaux. Nous primes encore 60 quintaux de farine qui venaient d'arriver dans une goëlette. Nous avions ainsi des vivres pour dix mois; les équipages jouissaient de la meilleure santé; ils s'étaient rétablis par une bonne nourriture & par le séjour à terre, où le tiers des matelots se couchait toujours alternativement. Je laissai dans ce lieu le pilote, le charpentier, l'armurier & un officier de mon vaisseau, parce que leur âge & des infirmités incurables ne leur permet-

taient pas d'entreprendre un si long voyage. Il y déserta aussi 12 soldats ou matelots des deux navires ; j'avais réparé cette perte aux isles Malouines, sans cependant la prévoir encore ; de sorte qu'après un an de courses, nos vaisseaux avaient autant de monde que lorsque nous sortîmes d'Europe.

Nous partîmes de Monte-Video le 14 novembre, par un vent frais : nous vîmes la terre jusqu'au coucher du soleil ; le fond avait continuellement augmenté. Le 16 nous eûmes des vents contraires & une mer agitée. Le 22, nous reçûmes un coup de vent accompagné de rafales qui durèrent toute la nuit : la mer était affreuse, l'étoile eut sa vergue du petit hunier & quatre de ses chaînes de haut-bans rompues, & sur le signal d'incommodité qu'elle fit, nous l'attendîmes. Tous nos animaux vivans, embarqués à Monte-Video, étaient morts, excepté deux bœufs, & nous ne pouvions prévoir en quel lieu nous pourrions réparer cette perte.

Nous eûmes ensuite des vents variables, & des courans rapides qui nous portaient au midi, & ne diminuèrent qu'au 45° de latitude où ils devinrent insensibles. Nous ne trouvions plus de fond. Le 27, nous estimions être à

35 lieues des Patagons, & nous trouvâmes fond à 70 brasses : il ne fut que de 40, lorsque plusieurs jours après nous découvrîmes le *Cap des Vierges*. Je ne voulus approcher de la terre que sous le 49° de latitude, à cause d'un écueil où la mer se brisait.

Nous fûmes favorisés par le vent pendant les deux premiers jours de Décembre ; mais le vent était fort, la mer agitée, le tems obscur, & nous n'osions mettre toutes nos voiles que pendant le jour. Nous vîmes des damiers, des quebranatahueffos & des alcions ; ces derniers nous inquiétèrent, parce qu'ils ne se voient pas par des beaux tems. Nous vîmes aussi des baleines, des veaux marins, des pingoins, & deux oiseaux blancs, semblables à de gros pigeons, qui se perchèrent sur nos vergues. Ce fut le 2 décembre après midi que nous découvrîmes le *Cap des Vierges*, situé sous le 52° 23' de latitude & le 309° 34' 40" ; la terre de Feu se montra bientôt après ; les vents nous contrarièrent sans - cesse pour entrer dans le détroit : tantôt ils nous forçaient de louvoyer, tantôt ils nous abandonnaient au milieu des houles ; les côtes se chargeaient de brouillards & disparaissaient à nos yeux ; puis un éclaircissement nous montrant le détroit, nous y tendions,

lorsque le vent devenant contraire, nous forçait de mettre à la cape. Notre voile de mizaine fut déchirée : tantôt nous trouvions un fond de gravier, tantôt un sable fin ou vaseux : celui-ci nous annonçait que nous étions voisins du Continent ; celui-là que nous l'étions de la terre de Feu.

Enfin un vent plus favorable, un ciel plus serein nous fit entrer dans ce détroit fameux. Le cap des Vierges nous parut une terre unie, d'une hauteur médiocre, coupée à pic à son extrémité. A peine l'eûmes-nous passé, que le vent se renforça, & qu'un tems couvert nous menaça d'un orage. Cette crainte nous fit approcher du bord. Nous reconnûmes le soir le cap de *Possession* ; c'est la première terre avancée depuis l'entrée du détroit : il ferme la baie de son nom qui est fort vaste : nous évitions de nous éloigner de plus de trois lieues de la côte du Continent, & nous sondions toujours. Nous avancions avec beaucoup de lenteur, les marées nous aidaient pendant quelques heures, & bientôt après elles nous faisaient perdre ce qu'elles nous avaient donné. Le 7, nous vîmes le cap *Orange*, situé dans la terre de Feu, remarquable par un mondrain élevé & coupé du côté de la mer ; il forme le premier

goulet; sa pointe est dangereuse par des rocs qui s'étendent au loin. Nous étions enfin parvenus à l'entrée du premier goulet, quand la marée nous en repoussa, quoique nos voiles fussent enflées par un vent très-favorable. En vain nous voulûmes lutter, il fallut retrograder, & chercher un mouillage : long-tems nous ne trouvâmes qu'un fond de rocs & de cailloux; enfin à deux lieues de terre nous jetâmes l'ancre. Cette baie de Possession est ouverte à tous les vents & n'a que de mauvais mouillages : au fond est un mondrain assez grand, entouré de quatre plus petits & plus aigus. Nous les appelâmes le *père & les quatre fils d' Aimond*. (C'est sans doute ce que les Anglois appellent les *oreilles d'âne*.)

Nous fîmes de plus heureux efforts le lendemain; nous passâmes le goulet malgré un vent violent; il a 3 lieues de long, sur moins de la moitié de large. Nous avions vu la nuit des feux allumés par les Patagons, & le matin nous vîmes sur une hauteur le pavillon blanc que l'Etoile avoit laissé en 1766 à la peuplade de la baie Boucault en signe d'alliance. Cette vue nous fit plaisir, & nous y répondîmes en virant celui de nos vaisseaux : le soin qu'ils ont pris de le conserver annonce des hommes bons & reconnoissans.

Lorsque nous fûmes dans le goulet, nous apperçûmes distinctement sur la terre de Feu une vingtaine d'hommes couverts de peaux qui couraient à toutes jambes le long de la côte, & paraissaient nous faire des signes avec la main, comme s'ils eussent désiré que nous allassions à eux. Les Espagnols nous avaient dit que ces peuples n'étaient point barbares : c'étaient eux qui avaient accueilli l'équipage de la *Conception* & lui avaient aidé à sauver une partie de ses marchandises. Mais nous ne pouvions nous arrêter. Sortis du goulet, nous allions à toutes voiles; le vent soufflait du midi, la marée nous portait vers le couchant, & nous en profitâmes; mais quand l'un & l'autre nous manquèrent, nous mouillâmes; c'était dans la baie *Boucault*.

Dès que nous eûmes mouillé, nous descendîmes dans les canots des deux vaisseaux au nombre de dix officiers, & nous vîmes à terre au fond de la baie. A peine étions-nous sur le rivage, que nous vîmes venir à nous six Américains à cheval. Ils en descendirent à 50 pas, & accoururent au-devant de nous en criant *chaoua*. Ils nous tendirent les mains & les appuyaient contre les nôtres, nous ferraient dans leurs bras en répétant *chaoua*,

& nous le difions comme eux. Ils étaient joyeux de notre arrivée; deux tremblaient en nous abordant, mais bientôt ils fe raffurèrent. Nous leur distribuâmes des galettes & du pain frais, qu'ils mangèrent avec avidité: leur nombre augmentait; bientôt j'en pus compter une trentaine, parmi lesquels était un enfant de huit à dix ans: tous vinrent à nous avec confiance & nous firent les mêmes amitiés: ils paraiffaient connaître nos fusils; ils étaient attentifs à ce qui pouvoit nous plaire. Mr. Comerfon cueillait des plantes, & ils fe hâtèrent de lui en apporter: l'un d'eux voyant le chevalier de Bouchage en ramaffer, lui montra un de fes yeux malades pour lui demander quelque plante qui pût le guérir. Ils ont donc quelques idées des vertus des fimples.

Nous échangeâmes des bagatelles contre des peaux de ganaques & de vigognes; ils aimaient tout ce qui avait la couleur rouge; ils nous demandoient du tabac à fumer; à chaque chofe qu'on leur donnait, le cri *chaoua* recommençait. Nous donnâmes à chacun une gorgée d'eau de vie, & dès qu'ils l'eurent avalée, ils fe frappaient la gorge & pouffaient un fon tremblant & inarticulé, qu'ils terminaient par un roulement avec les lèvres.

Cependant le jour s'avançait, & nous nous disposâmes à partir; ils le virent & nous firent signe d'attendre. Nous leur dîmes que nous reviendrions le lendemain; mais il nous sembla qu'ils auraient mieux aimé que nous couchassions à terre. Enfin ils nous accompagnèrent au bord de la mer & l'un d'eux chantait pendant cette marche. Quelques-uns se mirent dans l'eau jusqu'aux genoux pour nous suivre plus long-tems. Arrivés à nos canots, ils saisissaient tout ce qui leur tombait sous la main. Un d'eux s'était emparé d'une faucille; on l'apperçut, & il la rendit sans résistance. Leur troupe grossit encore, & nous en vîmes accourir à toutes brides. En nous séparant, nous entonnâmes un *chaoua* dont toute la côte retentit.

Ces hommes sont d'une belle taille; aucun n'était au-dessous de cinq pieds & 5 à 6 pouces, plusieurs avaient 6 pieds; ils ont une carure énorme, des membres épais, & une grosse tête: ils sont robustes & bien nourris; leurs nerfs sont tendus, leur chair ferme & soutenue; leur figure n'est ni rude ni désagréable, & plusieurs l'ont jolie; leur visage est rond & un peu plat, leurs yeux sont vifs, leurs dents blanches & larges; leurs longs cheveux

noirs sont attachés au sommet de la tête; quelques-uns ont des moustaches plus longues que fournies; leur teint est bronzé; il en est qui ont les joues peintes en rouge; leur langue est douce, & rien n'annonce en eux un caractère féroce. Nous n'avons vu aucune de leurs femmes.

Un simple drague de cuir leur couvre les parties naturelles: un grand manteau de peau de guanaques ou de fourillos tient sur leur corps, attaché à une ceinture, & descend jusqu'aux talons; ordinairement ils laissent tomber en arrière la partie qui devrait être destinée à couvrir leurs épaules. L'habitude les a endurcis aux froids rigoureux de ces climats: ils ont des bottines de cuir de cheval ouvertes par derrière, & deux ou trois avaient autour du jarret un cercle de cuivre, large d'environ deux pouces.

Nous ne leur avons vu d'armes que des cailloux ronds, attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné. Ils avaient aussi de petits couteaux de fer, dont la lame était épaisse de 18 lignes & de fabrique anglaise: ils les avaient reçus du Comodore Byron. Leurs chevaux petits & maigres étaient fellés & bridés, à la manière des habitans des bords de la Plata. L'un d'eux

avait un harnais espagnol. Leur nourriture principale paraît être la moëlle & la chair des guanaques & des vigognes ; plusieurs en avaient des morceaux attachés à leur selle, & en mangeaient des morceaux crus : ils avaient avec eux des chiens petits & vilains, qui, ainsi que leurs chevaux, boivent les eaux de la mer.

Aucun d'eux ne paraissait avoir de supériorité sur les autres ; ils n'ont pas de déférence même pour les vieillards. Errans dans leurs immenses plaines, sans cesse à cheval, hommes, femmes, enfans, ils suivent le gibier dont elles sont couvertes, & pillent quelquefois les caravanes des voyageurs.

Le terrain où nous débarquâmes est fort sec, & l'on y retrouve les mêmes plantes qu'aux Malouines. Ses bords sont couverts des mêmes goemons, des mêmes coquilles : on n'y voit que des broussailles : le flot y porte vers le levant. Le 9, nous mîmes à la voile, mais les vents ne nous fécondèrent que pour faire une lieue, & ne nous permirent pas de descendre sur la côte ; nous voyons la troupe des Patagons rassemblée, & il nous sembla qu'ils avaient élevé des huttes : ils allaient & venaient sans-cesse de ce lieu à un autre plus

éloigné; nous regrettâmes de ne pouvoir leur porter ce que nous leur avions promis, car on les contente à peu de fraix. Le vent ayant changé, nous déployâmes nos voiles; mais nous ne pûmes retirer notre ancre, & nous la perdîmes; la marée nous fut d'abord contraire, puis elle nous favorisa, & nous passâmes le second goulet. Le vent devenant plus violent, il nous poussa rapidement au mouillage situé au nord de l'isle de *Sainte-Elizabeth*. Nous y débarquâmes. Ses côtes sont élevées & à pic, excepté vers le midi où elles s'abaissent, mais on y peut aborder par-tout, parce qu'une petite plage l'entoure. Le sol en est sec, & l'on n'y voit qu'un étang d'eau saumache: il en est d'autres qui sont desséchés: en quelques endroits la terre est couverte d'une croûte de sel: nous y avons vu des outardes très-farouches: on n'y trouve de bois qu'une petite bruyère: un chien mort, des traces de feu & les débris de repas de coquillages nous prouvèrent que les Indiens y viennent quelquefois.

Nous remîmes à la voile le 13 par un vent très-fort qui soufflait par raffales: la marée portait au midi; nous approchâmes du cap *Noir*, où la terre commence à se couvrir de bois, & le coup-d'œil en est plus agréable.

Le vent s'étant calmé, nous suivîmes la côte à une lieue de distance par un tems clair & serain. Nous espérions doubler le *Cap Rond*, le vent changea, le ciel s'obscurcit, la pluie, la grêle tombèrent, & nos espérances furent détruites. Telle est la nature de ce climat; les variations y sont si promptes, qu'il est impossible de prévoir leurs dangereuses révolutions. Notre voile fut déchirée; nous louvoyâmes pour atteindre le port *Famine*, qui était à une lieue de nous; mais après avoir lutté contre les vents & le courant pendant 9 heures, nous nous trouvâmes reculés de trois lieues; & il fallut chercher le long de la côte un abri devenu nécessaire: nous avançâmes la sonde à la main vers une baie peu enfoncée & ouverte au levant; le fond y est bon, & la profondeur de six à huit brasses jusqu'à un cable de la mer. Les vents impétueux du couchant n'y peuvent venir que par dessus la côte, qui est élevée: deux rivières, dont l'eau est bonne à 500 pas au-dessus de leur embouchure, viennent s'y rendre: autour est une prairie; derrière sont des bois qui s'élèvent en amphithéâtre; mais le pays nous parut dénué d'animaux: nous n'y avons vu que des beccassines, des farcelles, des canards,

des

des outârdes ; des perruches , mais toutes en petit nombre. Telle est la baie que je nommai *Duclos* , du nom de mon capitaine en second.

A l'embouchure d'une des rivières , nous trouvâmes sept cabanes faites avec branches d'arbres entrelacées , & ayant la forme d'un four ; elles paraissaient récemment construites , & leur sol était couvert de coquilles calcinées , de moules & de lépas : plus haut nous vîmes encore des traces d'hommes.

Les marées sont ici très-irrégulières. Vers la nuit les nuages parurent nous annoncer un tems favorable ; & nous mîmes à la voile. Nous passâmes le cap *Sainte-Anne* , uni , d'une hauteur médiocre ; il couvre une baie profonde à laquelle le malheureux sort de *Philippeville* fit donner le nom de *Port-Famine*. Le cap *Rond* est une terre élevée & remarquable. Ici les côtes du continent sont par-tout boisées ; celles de la terre de Feu sont bouchées de détroits , ont un aspect horrible , & sont hérissées de montagnes dont la neige bleue paraît aussi ancienne que le monde.

Entre le cap *Rond* & le cap *Froward* on voit quatre baies , dont deux sont séparées par un cap élevé de plus de 150 pieds au-dessus de la mer , & composé en entier de

couches de coquilles pétrifiées : à son pied on ne trouve pas de fond avec une sonde de 100 brasses.

Le calme nous ayant surpris, j'allai en canot visiter les environs du cap *Froward* : il est la pointe la plus méridionale du Continent : il présente deux têtes éloignées de trois quarts de lieues, & l'orientale est la plus élevée : entr'elles est une petite baie, embellie par un gros ruisseau : il n'y a du fond que là : tout le cap est un rocher vif & taillé à pic : sa cime est couverte de neige ; quelques arbres sortent des crevasses du roc : nous fîmes entendre ses antres du cri de *vive le Roi*.

Revenus à bord, nous cherchâmes la *Baie Française*, & nous y vîmes jeter l'ancre : c'est ici que je résolus de faire notre provision de bois & d'eau ; le vent souffla ; & faisant sans cesse tourner le vaisseau, nous fit passer la nuit dans une appréhension continuelle. J'envoyai sonder l'entrée de la rivière de *Genes*, & j'appris qu'on n'y pouvait entrer sans danger que dans le tems de la haute mer. Cette difficulté me fit résoudre à passer dans une petite baie plus à l'orient, où j'avais chargé du bois pour les *Malouines*, et à laquelle j'avais donné mon nom. Nous nous

y tendîmes. Elle est longue de 200 toises & large de 50; de hautes montagnes l'environnent, la défendent de tous les vents, & la mer y est calme comme dans un bassin; au devant d'elle est *l'islot de l'Observatoire*, qui est escarpé. Auprès du ruisseau de la baie, nous trouvâmes deux cabanes de branchages qui paraissoient abandonnées depuis longtemps. En 1765, j'y avais fait construire une cabane d'écorce, où j'avais mis un pavillon & des présens: tout avait disparu.

Le 18, j'établis un camp à terre pour la garde des travailleurs & des effets qu'il falloit y descendre; on répara, on soufra toutes les futailles, on disposa des mares pour les lavandiers, on échoua la chaloupe pour la radouber. Nous passâmes le reste du mois à couper du bois & scier des planches, & tout y facilitoit cet ouvrage; les chemins étoient tracés dans la forêt, & il y avoit déjà plus d'arbres abattus qu'il ne nous en falloit: c'étoit l'Aigle qui nous avoit facilité l'ouvrage en 1765. Nous y montâmes 18 canons. L'Etoile étancha sa voie d'eau, & ce fut un grand soulagement pour son équipage, que le travail de la pompe écrasait.

Verron avoit en vain établi des instrumens

sur l'islot de l'Observatoire, en vain il y passait les nuits, le ciel se refusa aux observations. C'étaient les premiers jours d'été pour ces climats, & le thermomètre y variait entre 12 & 5. M. de Comerfon parcourait ce terrain âpre pour y chercher des plantes avec le prince de Nassau qui s'était embarqué avec nous, & il enrichit ses cahiers d'un grand nombre de plantes inconnues & intéressantes: la chasse & la pêche y étaient moins heureuses : on y tua cependant un renard semblable à ceux d'Europe.

Je voulus visiter les tones de fen, & je partis par le plus beau tems du monde, accompagné de MM. de Bournans & de Bouchage; mais bientôt le vent s'éleva avec violence: nous luttâmes pendant trois heures & gagnâmes avec peine l'embouchure d'une petite rivière dans une anse protégée par la tête orientale du cap *Froward*. Nous comptions que le mauvais tems ne ferait pas de durée, & cette espérance qui nous fit négliger des précautions nous nuisit. Il fallut construire une cabane de branches d'arbres où nous ne pûmes tenir, le froid & l'humidité nous en chassèrent; nous fîmes un grand feu pour nous réchauffer, & la voile du canot nous

fauva une partie de la pluie. La nuit fut affreuse, le vent, la pluie redoublèrent; nous revînmes au point du jour, & ce fut un bonheur pour nous; car il y eut pendant deux jours une tempête décidée, & la neige recouvrait toutes les montagnes. Cependant le soleil était près de 18 heures sur l'horison.

Je fus plus heureux quelques jours après: nous parvînmes à la terre de Feu & descendîmes à l'embouchure d'une petite rivière dans une mauvaise anse de sable, à 5 lieues de distance de la baie Française: nous dinâmes sur ses bords dans un assez joli bosquet, qui couvrait de son ombre plusieurs cabanes sauvages.

Après midi nous suivîmes la côte, malgré une mer houleuse, & trouvâmes un grand enfoncement dont nous n'apercevions pas la fin: son ouverture, d'environ deux lieues, est coupée par une isle fort élevée. Les baleines & les grosses houles nous firent soupçonner que c'était un détroit qui pouvait conduire près du cap Horn. Nous y vîmes des feux, & bientôt après des Sauvages: c'était la même horde que j'avais vue dans mon premier voyage dans le détroit; nous les avions nommés *Pecherais*, parce que c'était le mot qu'ils répé-

taient en nous abordant; mais le jour prêt à finir ne nous permit pas de rester avec eux. Ils étaient au nombre de 40; hommes, femmes, enfans, & avaient dix à douze canots. Nous vîmes passer la nuit au bord d'une rivière considérable, où nous fîmes grand feu, & où nos voiles nous servirent de tentes: la nuit fut belle. Le lendemain, nous vîmes que l'enfoncement où nous nous trouvions était un vrai port. Le fond en est bon, la profondeur de l'eau y varie entre 12 & 40 brasses; on y est à l'abri de tous les vents dangereux; sa pointe orientale est marquée par un gros morne & l'occidentale par un islot; on entre de la baie dans le port par un passage étroit: c'est un endroit excellent pour faire du bois, de l'eau & même pour carener; nous l'appelâmes *Beau-Bassin*.

Je sortis de-là pour visiter les lieux situés au couchant. Je visitai une isle où des Sauvages étaient à la pêche; & suivant la côte, j'arrivai vers la nuit dans une baie excellente pour 3 ou 4 navires, & que je nommai *Baie de la Cormoranderie*, à cause d'une roche apparente qui en est à un mille. C'est-là que nous passâmes la nuit.

Nous en sortîmes à la pointe du jour,

passâmes entre deux isles de grandeur égale, que je nommai *les Deux Sœurs*. Plus loin est une montagne que nous nommâmes *Pain-de-Sucre*. Au-delà est une baie avec un port superbe dans le fond : une chute d'eau remarquable nous lui fit donner le nom de *port de la Cascade* : la sûreté, la commodité de l'ancrage, la facilité d'y faire du bois & de l'eau y sont entières. La cascade est formée par une petite rivière qui serpente entre des montagnes élevées ; sa chute est de 50 à 60 toises ; le terrain y est entremêlé de bosquets & de petites plaines couvertes d'une petite mousse courte & spongieuse : on n'y voit point de traces d'hommes. Toute cette partie de la terre de Feu, depuis l'isle Sainte-Elizabeth, ne paraît être qu'un amas informe de grosses isles inégales, élevées, montueuses, dont les sommets sont toujours couverts de neige. Les arbres & les plantes y sont les mêmes que sur la côte des Patagons, & aux arbres près, le terrain en ressemble à celui des isles Malouines.

La découverte de ces trois ports peut faciliter la navigation dans le détroit, parce que le cap Froward est un des lieux les plus redoutés ; il est difficile de le doubler, &

ces ports peuvent faciliter les efforts des navigateurs ; ils ne seront plus obligés de reculer quelquefois jusqu'à la baie Famine.

Nous passâmes une nuit désagréable dans le port de la Cascade : il fit froid , & la pluie y fut continuelle ; nous en sortîmes à cinq heures du matin pour regagner la frégate ; des raffales violentes nous rendirent ce passage difficile & périlleux. Nous nous préparâmes aussi à sortir de la baie Bougainville : le calme avait succédé à l'orage , & il fallut nous faire remorquer : le vent , les brouillards arrivèrent bientôt après. Nous doublâmes le cap *Holland* ; mais le tems obscur nous fit prendre le parti de mouiller dans le port *Galant*. C'est-là que nous commençâmes l'année 1768, là que nous fûmes enchainés pendant trois semaines par des tems dont l'hiver le plus rigoureux de Paris ne donne pas l'idée.

La baie est appelée *Fortescue* , elle a deux milles de largeur d'une pointe à l'autre , & presque autant de profondeur : elle couvre un port à l'abri de tous les vents ; c'est le port *Galant* : il a un mille de profondeur , & 4 à 500 pas de large : une rivière s'y jette. En nous promenant sur le rivage nous vîmes des bois nouvellement coupés & sciés , des écor-

ces de laurier récemment enlevées : des noms anglais, des dattes gravées sur les arbres. Nous ne pûmes faire beaucoup d'observations; les nuits y étaient aussi affreuses que les jours: la pluie, la neige, un froid très-vif, l'orage, se soutenaient. Je fis de vains efforts pour avancer; il fallut attendre un tems plus doux.

Pendant notre séjour dans ce lieu, nous eûmes la visite de quelques Sauvages: ils vinrent à nous dans des pirogues, & nous abordèrent avec les cris redoublés de *Pecherai*s. Ils montèrent sur la frégate & y furent bientôt à leur aise: on les fit chanter, danser, entendre des instrumens, & sur-tout manger: tout leur était bon, pain, viande salée, suif, ils dévoraient tout ce qu'on leur présentait: nous nous en débarrassâmes avec peine, & ce ne fut qu'en portant de la viande salée dans leurs pirogues que nous pûmes les y faire rentrer: ils ne témoignèrent aucune surprise, aucune curiosité; ils n'avaient pas assez d'esprit pour cela.

Ces Sauvages sont petits, vilains, maigres, très-puans & presque nus: de mauvaises peaux de loups marins leur servent de manteaux, de voiles, & de toits à leurs cabanes. Leurs femmes sont hideuses, & ils les traitent

avec peu d'égards ; elles voguent dans les pirogues qu'elles entretiennent , nagent malgré le froid pour y entrer & en vider l'eau , ramassent le bois & les coquillages , & le font même avec un enfant à la mamelle. Elles les portent sur le dos , pliés dans la peau qui leur sert de vêtement.

Leurs pirogues sont d'écorces mal liées avec des joncs , & de la mouffe dans les coutures : au milieu est un petit foyer de sable où ils entretiennent toujours un peu de feu ; leurs arcs , leurs flèches sont faites de bois de l'épine-vinette à feuilles de houx ; les dernières sont armées de pointes de pierres taillées avec assez d'art ; les flèches sont de boyaux : mais ces armes sont aussi foibles que ceux qui s'en servent. Ils ont encore un os de poisson long d'un pied , aiguisé par le bout , dentelé par les côtés , qui semble être un instrument de pêche. Ils habitent pêle-mêle dans des cabanes , au centre desquelles il y a du feu : ils se nourrissent sur-tout de coquillages ; cependant ils ont des chiens & des lacs faits de barbe de baleine : tous ont les dents gâtées , peut-être parce qu'ils mangent les coquillages brûlans , quoiqu'à moitié crus. Ils paraissent d'assez bonnes gens , mais

très-faibles; ils semblent superstitieux, & croire à des génies mal-faisans, & ont des pères qui sont aussi leurs médecins. Ce sont les Sauvages les plus dénués de tout que j'aie jamais vus, & ils vivent sous le climat le plus affreux de l'univers: ils sont peu nombreux, & ont cependant des charlatans, comme nous le verrons ailleurs.

Le 7 & le 8 Janvier, nous eûmes 4 pouces de neige sur notre bord, & le jour naissant nous en montra les terres couvertes, excepté dans les lieux humides. Le 9, nous eûmes des Pecherais qui avaient fait leur grande toilette, c'est-à-dire, qui s'étaient peints tout le corps de taches rouges & blanches. Lorsqu'ils virent nos canots voguer vers leurs cabanes, ils les suivirent: leurs femmes s'étaient toutes retirées dans une cabane, & ils paraissaient mécontents lorsqu'on voulait y pénétrer: ils invitaient à entrer dans les autres & présentaient des moules qu'ils suçaient auparavant: on leur fit aussi de petits présens. Ils chantèrent, dansèrent & montrèrent de la gaieté; elle finit bientôt. Un enfant de douze ans, le seul dont la figure fût intéressante à nos yeux, fut saisi tout-à-coup d'un crachement de sang & de convulsions: nous avions donné à ce

malheureux des morceaux de glace & de verre : nous ignorions que ces hommes ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge & les narines des morceaux de talc, & l'enfant avait fait le même usage de notre verre ; il avait les lèvres, les gencives & le palais en sang. Cet accident répandit la consternation & la défiance : un jongleur le dépouilla précipitamment d'une casaque de toile que nous lui avions donnée & qu'il crut renfermer la source du mal : il étendit l'enfant sur le dos, se mit à genoux entre ses jambes, se courba sur lui, & avec la tête & les deux mains, il lui pressait le ventre en criant de toute sa force : de tems en tems il se levait comme s'il eût tenu le mal dans les mains jointes, puis les ouvrait en soufflant dans l'air. Pendant cette cérémonie, une vieille femme en pleurs hurlait dans l'oreille du malade de manière à le rendre sourd ; il souffrait autant des remèdes que de son mal. Le jongleur disparut & revint un moment après les cheveux poudrés & la tête ornée de deux ailes blanches assez semblables au bonnet de Mercure, il recommença ses fonctions avec plus d'assurance. L'enfant paraissant plus mal, notre aumônier lui administra furtivement le batême. Lorsque j'appris

ce malheur, j'accourus avec notre chirurgien, qui fit apporter un peu de lait & de la tiffanne émolliente. Nous trouvâmes deux jongleurs autour de l'enfant qui le martyrisaient : son corps était tout meurtri & les Barbares continuaient : la douleur de son père & de sa mère, l'intérêt vif de tous les assistans, la patience de l'enfant nous offraient un spectacle attendrissant : notre sensibilité diminua leur défiance, ils nous laissèrent approcher le malade & l'examiner : on eut de la peine à les déterminer à lui laisser boire du lait ; ce ne fut qu'après que le père l'eut essayé sur lui-même. Les jongleurs paraissaient jaloux du chirurgien, & paraissaient occupés à prévenir le mauvais sort que nous pouvions jeter sur eux. L'enfant souffrait moins lorsque nous nous retirâmes à l'entrée de la nuit : mais un vomissement continu nous fit craindre qu'il ne fût passé du verre dans son estomac. Vers les deux heures après minuit, nous entendîmes des hurlemens répétés sur le rivage ; & dès la pointe du jour, quoiqu'il fit un tems affreux, les Sauvages s'enfuirent sur leurs canots ; ils fuyaient sans-doute un lieu souillé par la mort, & les étrangers, qu'ils regardent comme des êtres mal-faisans.

Le vent souffla avec furie jusqu'au 13; que le jour fut assez doux; la nuit fut calme; nous crûmes pouvoir lever les ancres, à peine l'eûmes-nous fait, qu'il fallut les rejeter encore, & la journée fut cruelle. Le 16 au matin il faisait presque calme; nous appareillâmes avec la marée favorable; mais jamais nous ne pûmes gagner l'isle de Rupert. Je fis de vains efforts pour me jeter dans quelque baie voisine; bientôt la marée ou un courant violent nous pouffa près de la terre; nous nous hâtâmes de jeter l'ancre, mais elle tomba sur des roches & chassa; déjà nous n'avions plus que 3 brasses & demie d'eau, nous allions échouer quand une brise s'éleva: alors nous déployâmes toutes nos voiles, tous nos bateaux se rassemblèrent pour nous remorquer; nous filions le cable, qui s'engagea dans l'entre-pont & fit tourner rapidement la frégate qui fut alors dans le plus grand danger: on coupa le cable & la promptitude de la manœuvre nous sauva: notre parti le plus sûr fut alors de rentrer dans le port Galant, dont nous nous étions efforcés de sortir: cette apparence de beau tems n'avait servi qu'à nous livrer à des allarmes cruelles.

La journée qui suivit fut plus orageuse que

toutes celles que nous avons éprouvées : le vent élevait dans le canal des tourbillons d'eau à la hauteur des montagnes, & plusieurs à la fois couraient dans des directions opposées. Le vent sembla s'épuiser, mais à midi un coup de tonnerre, le seul que nous ayons entendu dans le détroit, fut comme le signal auquel le vent se déchaina avec plus de furie : dans le port même nous chassâmes & fûmes obligés de jeter la grande ancre. Cependant alors les plantes, les arbustes étaient en fleurs, & les arbres offraient une verdure assez brillante : mais cet aspect ne suffisait pas pour dissiper la tristesse que nous inspirait cette région. Le caractère le plus gai serait flétri dans ce climat affreux.

Les deux jours qui suivirent nous offrirent quelques momens plus doux; nous relevâmes notre grande ancre, & j'envoyai reconnaître le canal de *Sainte-Barbe* : on ne trouva qu'un canal étroit & dangereux, sans mouillage, & traversé par un banc de moule : le canot fit le tour de l'isle Louis-le-Grand; & ne vit sur la terre de Feu que la baie de la *Nativité*. Il faut donc que ce canal soit plus à l'orient & vis-à-vis le port Galant. Il serait important de s'en assurer & de le reconnaître, parce qu'il

abrègerait considérablement le passage du détroit, & le rendrait moins dangereux.

Les 21, 22 & 23, les raffales, la neige & la pluie furent continuelles : dans ce dernier surtout il fit un ouragan affreux, mais court ; le 24, le tems fut plus doux, & nous pensâmes au départ : nous nous fîmes traîner hors de la baie par nos canots ; & le vent soufflant du levant, nous mîmes toutes nos voiles. Nous passâmes le *Bras tortueux* & parvîmes à la rivière *Batchelor*, facile à reconnaître parce qu'elle sort d'une vallée profonde, & qu'au couchant elle arrose le pied d'une montagne élevée ; nous vîmes ensuite le canal de *Saint-Jérôme*, dont l'entrée paraît avoir demi-lieue de large : vis-à-vis est l'isle *Louis-le-Grand* qui a 4 lieues de long, & a un port dans sa partie occidentale. Nous doublâmes aussi le cap *Quad*.

Depuis ce cap, le détroit s'avance vers le couchant d'été sans faire de détour sensible ; ce qui lui a fait donner le nom de *Longue-Rue*. Le cap est composé de rochers escarpés, terminés ce semble par d'antiques ruines. Jusqu'à lui les côtes sont boisées, & la verdure des arbres adoucit l'aspect des cimes gelées des montagnes. Au-delà elles ne sont plus bordées

bordées que de rochers arides & nuds , dont le sommet est couvert de neige ; & les vallées profondes sont remplies par d'immenses amas de glaces , dont la couleur atteste l'antiquité. Trompé de cet horrible aspect , Narborough lui donna le nom de *pays de la désolation du sud*.

A cinq lieues du cap Quad en est un autre , que sa figure nous fit appeler *cap Fendu* : il est entre deux belles baies , où l'ancre & le fond sont sûrs : deux autres caps le suivent , & nous leur donnâmes le nom de nos deux vaisseaux : toutes ces terres sont hautes & escarpées ; le vent , qui nous favorisait , ne nous laissa pas le tems de les sonder. Le canal n'a guère dans ce lieu que deux lieues de large.

Nous étions parvenus à 3 lieues du cap Monday , lorsque la nuit s'approcha : le tems était beau , le vent nous favorisait , & je résolus de continuer notre route dans l'obscurité avec nos petites voiles ; mais vers les dix heures du soir le tems s'obscurcit & le vent se renforça ; il plut beaucoup , la nuit devint si noire qu'on ne vit plus de terre. Nous mîmes en panne pour attendre le jour , qui nous montra la terre , qui se cacha de nouveau pour ne se montrer que par intervalles. Le vent

continua d'être bon; à midi, nous entrevîmes le cap *des Piliers* & les *Evangelistes*. Plus nous en approchions, plus l'horifon s'étendait; il n'était plus borné par les terres.

Dès qu'on a passé le cap Monday, le canal s'ouvre & a jusqu'à six lieues de large. De-là, jusqu'à celui des Piliers, il y a seize lieues: au midi la côte est haute & escarpée; au nord elle est bordée d'isles & de rochers qui en rendent l'approche dangereuse. On la perd de vue vers le *cap des Vidaires*, qui est de hauteur médiocre.

Le cap des Piliers est une terre très-élevée, ou plutôt c'est une masse de rochers qui se termine par deux rocs coupés en forme de tours: c'est à six ou sept lieues de-là que sont les quatre *Evangelistes*: trois sont ras, le quatrième a la figure d'un meulon de foin: le plus sûr est de passer au midi de ces islots.

Le vent changea & nous fit craindre de ne pouvoir doubler les douze Apôtres; nous y réussîmes cependant, & nous sortîmes du détroit: après y être restés 26 jours, le jouet des vents dans le port Galant, 36 heures d'un bon vent nous en fit sortir sans avoir été obligés de jeter l'ancre. Un bon vent de nord nous fit avancer à pleines voiles dans la mer

Occidentale. La longueur du détroit peut être de 114 lieues, que nous ne fimes qu'en 56 jours. Malgré les difficultés de cette route, on doit la préférer à celle du cap Horn, depuis le mois de septembre en mars. Dans les autres mois la mer ouverte est plus avantageuse, parce qu'alors les nuits sont très-longues & très-noires. On reste long-tems dans le détroit; mais on y trouve en abondance de l'eau, du bois, des coquillages, quelquefois de bons poissons, & en entrant dans l'océan pacifique, on n'a pas des malades, & l'on est en état d'y agir.

Après être entrés dans l'Océan, nous eûmes d'abord des tems variables; puis ils se fixèrent vers le sud: ces vents me firent abandonner le dessein de relâcher à l'isle Juan Fernandez. Je résolus de traverser cet océan sans m'arrêter; & pour découvrir un plus grand espace de mers, nous convinmes avec le commandant de l'Étoile qu'il s'éloigneroit tous les matins vers le midi à la distance que le tems permettrait sans nous perdre de vue, & que le soir, nous nous rallierions. Nous suivîmes cet ordre de marche pendant toute la route.

Je cherchai d'abord à reconnaître la terre que le Flibustier anglais *David* crut avoir

découverte. Roggewin la chercha en vain, & je ne la vis pas mieux que lui : seulement nous vîmes dans ces parages des oiseaux assez semblables aux équerrrets, qui ne s'éloignent jamais de terre qu'à la distance de 60 à 80 lieues, & un paquet de ces herbes vertes qui s'attachent à la carène des navires. Peut-être la terre que vit David n'est-elle que les isles *Saint-Ambroise* & *Saint-Felix*, qui sont à 200 lieues de la côte de Chili.

Pendant notre course jusqu'au 3 mars, chaque jour avant ou après midi, nous avions à essuyer un grain accompagné de tonnerre. Nous eûmes en sortant du détroit des maux de gorge presqu'épidémiques, que nous attribuâmes aux eaux neigeuses du détroit; mais ils cédèrent aux moindres remèdes; à la fin de février il n'y avait point de malades parmi nous; seulement quatre matelots étaient tachés de scorbut. Dans ce tems une pêche abondante de bonites & de grandes oreilles nous fournit un repas pour les deux équipages.

Dans le mois de mars, nous courûmes le parallèle des trois isles de *Quiros*; & le 21 nous primes un thon, dans l'estomac duquel on trouva de petits poissons dont l'espèce ne

s'éloigne jamais des côtes. En effet, le lendemain, à six heures du matin, nous découvrîmes une isle & quatre islots : ceux-ci furent nommés les quatre Facardins ; j'approchai de l'isle, & je vis qu'elle était bordée d'une plage de sable très-unie, que l'intérieur était embelli de bois touffus couronnés des tiges fécondes des cocotiers. De grosses lames nous en défendaient l'accès ; mais la verdure nous charmait les yeux, & les cocotiers nous offraient par-tout leurs fruits & leur ombre sur un gazon émaillé de fleurs ; des milliers d'oiseaux voltigeaient autour du rivage, & semblaient annoncer une côte poissonneuse. Nous en suivîmes la côte, mais partout la mer brisait avec la même force, & nous ne voyions point d'anse pour nous mettre à l'abri. Déjà renonçant à l'espoir d'y descendre, je m'éloignais, lorsqu'on me cria qu'on voyait quelques hommes sur le rivage. Je crus d'abord que quelqu'Européen y avait fait naufrage, & je mis en panne pour les attendre & les sauver : bientôt j'en vis quinze ou vingt s'avancer à grands pas ; ils étaient nus & portaient de longues piques qu'ils agitaient comme pour nous défier ; puis ils se retirèrent sous les arbres, entre lesquels

nous distinguâmes des cabanes : les hommes paraissaient grands & de couleur bronzée. D'où venaient ces habitans sur une isle qui n'a pas une lieue de diamètre ? Je la nommai *isle des Lanciers* : on n'y trouva pas de fond à deux cent brasses, quoiqu'on ne fût pas à une lieue du rivage.

Dès ce jour nous diminuâmes de voiles durant la nuit, craignant de rencontrer tout-à-coup des terres basses. Le lendemain, nous vîmes une terre encore environnée de brisans, elle était basse & couverte d'arbres. Arrivés près d'elle, nous cherchâmes fond sans le trouver : la mer brisait avec furie tout autour de la côte, & bientôt nous reconnûmes que cette isle n'était formée que par deux langues de terre fort étroites qui se rejoignent entre le nord & le couchant, qui laissent une ouverture entre le levant & le midi : c'est une espèce de fer à cheval allongé, mais peu large, qui semble composé de dunes de sables, couvertes de cocotiers & d'autres arbres plus petits & très-touffus, mais entrecoupées de terrains bas, de rûes d'arbres & de verdure : des pirogues navigaient dans l'espace de lac que cette isle embrasse ; les unes à la voile, les autres avec des pagaies, les habi-

tans étaient nuds, grands, bien proportionnés, armés de longues lances; nous ne trouvions pas un endroit où nous pussions aborder: nous passâmes la nuit à louvoyer; & le lendemain, n'ayant pu découvrir d'abordage, nous nous éloignâmes de cette isle, que sa forme nous fit nommer *la Harpe*?

Ce même soir nous vîmes une terre à la distance de sept à huit lieues; le tems était obscur & orageux, & nous arrêtâmes notre course. Nous approchâmes de cette terre: elle était trop basse, & s'étendait dans une étendue de huit lieues. Bientôt de nouvelles parurent à nos yeux; toutes étaient basses ou noyées, toutes étaient inabordables. Je nommai cet amas, l'*Archipel dangereux*, parce que la navigation y est très-périlleuse, au milieu de brisans & d'écueils. Pour éviter ces parages, je portai au midi, & le 28 nous cessâmes de voir ces terres: c'était là sans doute ce que Roggewin avait appelé le *Labyrinthe*.

Bientôt des orages se succédèrent & la pluie fut continuelle; le scorbut se déclara sur huit ou 10 matelots; on leur donnait tous les jours à chacun une pinte de limonade faite avec la poudre de *faciot*, à laquelle nous

avons eu de grandes obligations. Je commençai aussi à me servir de la cucurbité de M. Peiffonier, & nous employâmes l'eau défalée par elle pour la soupe & la cuisson de la viande & des légumes; on allumait le feu à cinq heures du matin, on l'éteignait à cinq ou six heures du soir, & chaque nuit nous faisons une barrique d'eau. Au reste, pour ménager l'eau douce, nous pétrissions avec l'eau salée.

Le 2 Avril, nous aperçûmes vers le nord une montagne haute & fort escarpée, que je nommai le *Boudoir*. Nous allions vers elle lorsque nous en découvrîmes une seconde, dont la côte non moins élevée nous parut étendue; nous y tendîmes, mais il fit presque calme tout le jour. Le soir la brise nous amena près du rivage: nous passâmes la nuit à suivre lentement la côte. Le soleil se leva enveloppé de nuages, & ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revîmes la terre; à son extrémité méridionale nous en vîmes une autre sans pouvoir distinguer si elles étaient jointes. La nuit vint, nous louvoyâmes, des feux allumés sur la côte nous prouvèrent que l'isle était habitée. Au lever de l'aurore nous vîmes que les deux terres

n'en faisaient qu'une, & qu'elles étaient unies par une baie ouverte au nord-est; nous cinglions vers la baie lorsqu'une pirogue venant de la mer parut à nos yeux; elle se rendait à terre avec la voile & les pagaies, & se joignit à un grand nombre d'autres qui venaient à nous; l'une d'elles les précédait, conduite par douze hommes nus, qui nous présentèrent des branches de bananier: nous leur répondimes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser: ils accostèrent le vaisseau; & l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit avec son rameau de paix un petit cochon & un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent, & lui donnâmes en échange des bonnets & des mouchoirs. Ce fut là le gage de notre alliance. Bientôt plus de cent pirogues, toutes à balancier, environnèrent les vaisseaux, chargés de cocos, de bananes & d'autres fruits; ces fruits délicieux pour nous furent payés par des bagatelles précieuses pour eux: ils ne voulurent point monter à bord; mais on se montrait les objets d'échange, & si l'on était d'accord, on se les envoyait chacun par une corde ou un panier, avec la plus grande bonne foi:

nous ne leur vîmes point d'armes; ils se retirèrent la nuit. La terre semblaît alors illuminée; nous n'avions pu trouver un mouillage, & nous desirions ardemment en trouver un; l'aspect de cette côte en amphithéâtre nous offrait le plus riant spectacle: les montagnes y sont très-hautes & par-tout couvertes de bois. On y voyait un pic chargé d'arbres jusqu'à sa cime isolée, qui s'élevait au niveau des montagnes. Il paraissait n'avoir que 30 toises de diamètre, & semblaît une pyramide parée de guirlandes de feuillages: les terrains moins élevés sont entrecoupés de prairies & de bosquets; une lisière de terre basse unie, couverte de plantations, bordait la mer: c'est là qu'au milieu d'arbres chargés de fruits nous voyions les maisons des insulaires. Nous vîmes une cascade qui du haut des montagnes précipitait vers la mer ses eaux écumantes; un village étoit bâti au pied, & la côte étoit sans brisans; mais le fond se trouva de roc.

Cependant le commerce continua: les trocs se firent avec loyauté; les insulaires avaient apporté des fruits, des poules, des pigeons, des instrumens de pêche, des étoffes singulières, des coquilles: l'un d'eux monta sur l'Etoile & y passa la nuit sans défiance.

Je découvris une autre isle, que des brifans semblaient joindre à la première; & je ne voulus pas me hasarder à passer entr'elles. Je faisais par-tout sonder; on ne trouva un mouillage que dans la baie que nous avions d'abord vue. On y parvenait par une coupure dans le rocher, large de deux cent toises: au-dedans était une bonne rade, où le fond variait de 9 à 30 brasses; plusieurs petites rivières, commodes pour l'aiguade, venaient s'y rendre. Nous y entrâmes; les insulaires accoururent encore, & en si grand nombre, que nous eûmes de la peine à nous amarrer au milieu de la foule & du bruit; tous criaient *tayo*, ce qui signifie *ami*; tous nous demandaient des clous & des pendans d'oreilles: les pirogues étaient remplies de femmes, qui pour la beauté du corps pourraient le disputer à toutes les Européennes: la plupart étaient nues; on leur avait ôté le pagne dont elles s'enveloppent; elles nous firent des agaceries, où malgré leur naïveté on découvrait quel-qu'embarras; les hommes plus simples ou plus libres nous pressaient de prendre une femme & de la suivre à terre: l'une d'elles resta parmi nous, & entraîna tous les matelots vers elle. Mon cuisinier s'échappa pour des-

cendre à terre avec la belle qu'il avait choisie ; & dès qu'il y fut, on l'entoura, on le déshabilla au milieu d'exclamations qui l'épouvantèrent & le guérèrent de son amour ; il fallut nous le ramener plus mort que vif.

Je descendis avec divers officiers pour reconnaître l'aiguade ; on ne se lassait point de nous considérer ; on écartait nos vêtemens pour voir si nous ressemblions bien aux habitans ; aucun de ceux qui nous environnaient ne portait d'armes, ni même de bâtons. Le chef du canton nous conduisit dans sa maison, où nous trouvâmes cinq ou six femmes & un vieillard, qui, sans témoigner d'étonnement, de frayeur, ni de curiosité, sans répondre à nos caresses, se retira d'un air rêveur & foudieux.

La maison n'avait pas de meubles ni d'ornemens qui la distinguassent des autres, mais elle était plus grande ; elle avait 80 pieds de long & 20 de large : un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds, garni de plumes noires, était suspendu au toit : ailleurs étaient deux figures de bois : l'une était un Dieu ; on l'avait appuyé contre un des piliers : la Déesse était vis-à-vis, attachée aux roseaux qui formaient le toit. Ces figures étaient sans

proportion, & tenaient à un piédestal vuide & sculpté à jour, qui avait 7 pieds de haut sur un de diamètre, le tout d'un bois noir, fort dur.

Affis sur l'herbe, au dehors de la maison, on nous apporta des fruits, du poisson grillé & de l'eau; le chef mit au col d'un de mes officiers & de moi un collier d'osier, recouvert de plumes noires & de dents de requins, semblable aux fraises immenses qu'on portait du tems de François premier: il distribua des étoffes. On nous vola un pistolet, le chef en fit des recherches sévères, que j'arrêtai en lui faisant entendre que l'auteur du vol pourrait être la victime de son avidité imprudente. Nous nous retirions, lorsque nous fûmes invités par un insulaire de belle figure, qui couché sous un arbre nous invita à partager son siège de gazon. Alors se penchant vers nous, & d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien soufflait avec le nez, il nous chanta lentement une chanson. Quatre insulaires vinrent souper & coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûtes, basses, violons, & leur donnâmes un feu d'artifice composé de fusées & de serpentaux qui leur causa une surprise mêlée d'effroi.

Le chef vint le 7 Avril à bord, & nous apporta un cochon, des poules, & le pistolet qu'on nous avait pris. Il se nommait *Ereti*; je descendis pour dresser le camp sur les bords d'une petite rivière : le chef vit la troupe sous les armes sans en paraître ni surpris ; ni mécontent ; mais quelque tems après il vint me faire entendre que notre séjour à terre lui déplaisait. J'insistai sur l'établissement du camp nécessaire pour faire de l'eau, du bois, & faciliter les échanges. Il alla tenir conseil, & revint demander dans quel tems nous partirions. Je lui fis entendre que ce serait dans dix-huit jours, en lui comptant dix-huit petites pierres ; un vieillard voulait en retrancher la moitié ; mais enfin il consentit au nombre de jours déterminé.

Dès ce moment la joie se rétablit. *Ereti* nous offrit un hangar immense tout près de la rivière, & il en fit ôter les pirogues qui le remplissaient. C'est là que nous plaçâmes nos scorbutiques au nombre de 34, & une garde de 30 soldats. *Ereti* y joignit son soupé au nôtre, & retint avec lui cinq ou six amis. Après le repas, il demanda des fusées, qui lui firent autant de peur que de plaisir.

Le lendemain nous perfectionnâmes notre

camp; le hangar était parfaitement couvert d'une espèce de natte; nous n'y laissons qu'une issue fermée par une barrière. Ereti & ses amis avaient seuls le pouvoir d'y entrer; la foule se tenait au dehors, où elle apportait des fruits, des poules, des cochons, du poisson, des pièces de toiles, en échange desquels ils recherchaient des clous, des outils, des perles fausses, des boutons ou autres bagatelles: ils cueillaient les plantes, les coquilles qu'ils nous avaient vu chercher, & on payait leurs peines à peu de frais.

Je demandai au chef des arbres que je pusse couper; il m'en montra, m'indiqua le lieu où il fallait le faire tomber, & les gens du pays nous aidaient dans tous nos travaux; mais il fallait veiller sur leurs mains; car ils sont de très-adroits filoux. Cependant il ne semble pas que le vol soit commun parmi eux, tout est à terre dans leurs maisons, ou suspendu, sans ferrure ni gardien. Sans doute une curiosité vigilante pour des objets nouveaux les engageait à voler des hommes nouveaux qu'ils ne devaient plus revoir. Tout se passait d'une manière amicale, à cela près: nous nous promenions sans armes dans le pays, seuls ou par petites bandes; on nous

invitait à entrer dans les maisons, on nous donnait à manger, on nous offrait de jeunes filles. Je me suis cru transporté quelquefois dans le jardin d'Eden; je parcourais une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers, & coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse sans aucun des inconvéniens de l'humidité. Un peuple nombreux y jouissait des trésors que la nature y verse à pleines mains. Je voyais des troupes d'hommes & de femmes assises à l'ombre des vergers, tous me saluaient avec amitié; on se rangeait pour me laisser passer; par-tout je voyais régner l'hospitalité, le repos, une joie douce & toutes les apparences de bonheur.

Je fis présent au chef du canton d'un couple de dindes & de canards mâles & femelles: c'était le denier de la veuve. Je lui proposai de faire un jardin & d'y semer différentes graines, & il le fit bientôt exécuter: je le fis bêcher; ils admiraient nos outils de jardinage; nous y semâmes du bled, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons, & autres graines passagères, & peut-être elles leur seront utiles. Ils ont autour de leurs maisons des espèces de potagers, garnis de giraumonts,

giraumons, de patates, d'ignames, & autres racines.

Je reçus la visite de *Tautaa*, chef d'un des cantons voisins, homme d'une belle figure & d'une taille extraordinaire. Il était accompagné de quelques-uns de ses parens, tous hommes de six pieds. Je leur fis des présens & leur rendis leur visite. *Tautaa* m'offrit une de ses femmes, jeune & assez jolie; & les musiciens entonnèrent les chants de l'hyménée: telle est leur manière de recevoir les visites de cérémonie.

Le 10, il y eut un insulaire tué: il le fut par une arme à feu, & je fis de vaines recherches pour découvrir l'auteur du meurtre. Ses compatriotes nous visitèrent toujours; cependant plusieurs emportaient leurs effets: de nouveaux présens les rassurèrent.

Je me hâtai de faire finir tous nos travaux; car je savais que nous étions dans un fond fermé de corail, & qu'un grand vent pouvait nous jeter sur les rochers. Mon inquiétude était bien fondée, car un vent de sud ayant agité le vaisseau, un des cables fut coupé, & nous tombâmes sur l'Etoile, qui heureusement put éviter le choc, ou le

rendit très-faible : nous nous rassurâmes ; mais ne pûmes trouver notre ancre.

Nous étions occupés à faire sonder vers le nord pour y trouver un passage, lorsqu'on vint me dire qu'il y avait eu trois insulaires tués ou blessés à coups de bayonnettes, que l'alarme était répandue dans le pays, que vicillards, femmes, enfans fuyaient vers les montagnes, emportant tous leurs effets, & que peut-être nous allions avoir sur les bras une armée de ces hommes furieux. Je descendis au camp, & en présence du chef, je fis mettre aux fers quatre soldats soupçonnés d'être les auteurs du forfait. Ce procédé parut le contenter. Je passai la nuit à terre & doublai les gardes ; notre poste, entre deux rivières, un marais & la mer était facile à défendre, mais nous n'eûmes point occasion de l'éprouver.

La crainte de perdre mes vaisseaux était plus vive que celle de l'attaque des insulaires. Le vent s'était augmenté ; il faisait une grosse houle, & toutes les apparences d'une tempête. Vers les deux heures du matin un coup de vent chassa les vaisseaux sur la côte, mais il ne dura pas. L'aurore nous amena de nouveaux malheurs : deux de nos cables se rom-

pirent, la frégate ne fut plus qu'à une petite distance de la côte, où la mer brisait avec fureur, le péril devenait plus pressant & les ressources avaient diminué; en 24 heures nous venions de perdre quatre ancres; à dix heures du matin nous en perdîmes une cinquième; il fallut jeter la grande ancre, mais nous étions trop près des brisans pour qu'elle pût prendre fond: un instant de variation dans le vent nous sauva.

Cependant tout le pays paraissait désert autour de nous; il ne paraissait aucun Indien. Le prince de Nassau, qui s'était avancé au loin pour les rassurer, en trouva un grand nombre avec Ereti, qui vint à lui d'un air consterné. Les femmes éplorées se jetaient à ses genoux, lui baisaient les mains en pleurant & répétaient: *vous êtes nos amis, & vous nous tuez.* A force de caresses nous parvîmes à les rassurer: bientôt ils accoururent avec des poules, des cocos, des régimes de bananes; je descendis avec des outils & des étoffes de soie; j'en distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur de ce qui était arrivé: ils me comblèrent de caresses, & le peuple applaudit à la réunion; dès ce jour, on apporta au camp plus de rafraîchissemens

que jamais. Ils desirèrent voir l'effet de nos fusils sur des oiseaux ; tous tombèrent morts , & ils en eurent grand'peur.

On me rapporta qu'il y avait un beau passage vers le nord , & dès le 14 au matin j'ordonnai à l'Étoile qui avait ses provisions faites de fortir par-là de la rade. A deux heures après midi , je vis ce vaisseau hors des récifs ; alors notre situation devint moins terrible. Au moins nous avions un vaisseau en sûreté. Pendant tout le jour & une partie de la nuit nous travaillâmes à compléter notre provision d'eau , à déblayer l'hôpital & le camp. J'y enfouis un acte de possession , comme j'ai fait dans toutes les terres que nous avons découvertes. Il était deux heures du matin lorsque tout le monde fut à bord : la mer était orageuse , & nous étions inquiets malgré les deux ancres qui nous restaient encore & les trois que l'Étoile nous avait prêtés. Enfin tout étant prêt , nous partîmes ; nous étions déjà fortis par le passage de l'Est : déjà nous étions à un quart de lieue des rocs lorsque le vent cessa , & que les houles & la marée nous rejetèrent sur eux , en nous menaçant d'un naufrage bien plus cruel qu'auparavant : car il ne s'agissait plus d'être condamnés à finir

ses jours dans cette isle ; mais à voir le vaisseau brisé en deux minutes sur des rochers d'où quelques-uns des meilleurs nageurs auraient pu à peine gagner la terre : nos canots & nos chaloupes , laissés dans la baie pour retirer nos ancres, arrivèrent assez tôt pour nous sauver ; nous n'étions plus qu'à 50 toises du rocher. Un vent du couchant facilita encore nos efforts, & à neuf heures du matin nous nous trouvâmes hors de danger. Alors je renvoyai les bateaux à la recherche de nos ancres : ils revinrent avec deux ; l'excès de la fatigue ne leur permit pas d'en tirer davantage , & le vent étant devenu favorable dans la nuit, nous nous éloignâmes. Ainsi un mouillage de neuf jours nous coûta six ancres, que nous n'eussions pas perdus si nous avions été pourvus de chaînes de fer.

Avant que nous fortissions du port, Ereti voyant que nous allions mettre à la voile, vint à bord, nous embrassa tous en versant des larmes. Les femmes vinrent aussi nous voir ; il nous donna beaucoup de rafraîchissemens & nous présenta l'insulaire qui avait passé la première nuit sur notre vaisseau, me fit entendre qu'il voulait nous suivre, & me pria d'y consentir : il le présenta aussi à mes

officiers, disant que c'était son ami qu'il recommandait à ses amis. Nous lui fimes des présents de toute espèce, & il alla rejoindre ses femmes, qui l'attendaient en pleurant. *Aoutourou*, c'est le nom de cet insulaire, alla embrasser une jeune & jolie fille, lui donna trois perles qu'il avait à ses oreilles, la baïsa encore une fois, & malgré ses larmes il remonta sur le vaisseau. La confiance affectueuse de ce bon peuple, ses regrets à notre départ, nous le firent encore mieux aimer.

Nous ne pûmes visiter les côtes de cette isle, que ses habitans nomment *Taiti*, & que nous avions d'abord appelé la *Nouvelle Cythere*. Le hasard nous servit mal pour y trouver un mouillage; il paraît y en avoir de meilleurs dans une baie ouverte qui a trois ou quatre lieues de profondeur, & bornée par un gros cap qui s'avance vers le nord, vis-à-vis le canton de l'isle le plus beau & le plus habité : dans le lieu même où nous étions, il y avait un mouillage plus sûr, entre deux petites isles. Le reste de la côte paraît élevé, & elle semble toute bordée d'une chaîne de rocs inégalement couverte d'eau.

La hauteur des montagnes qui occupent son intérieur est surprenante, elles l'embellissent en variant à chaque pas les points de vue; ils présentent de riches paysages, couverts des plus riches productions de la nature, avec ce désordre dont l'art ne put jamais imiter l'agrément. De-là descend une multitude de petites rivières qui la fertilisent: toute la bordure de l'isle est consacrée aux arbres fruitiers sous lesquels sont bâties les maisons dispersées sans ordre: des sentiers bien entretenus rendent par-tout les communications faciles. On y trouve le cocos, la banane, le fruit à pain, l'igname, le curassol, le giraumon, & plusieurs autres productions particulières au pays. Mr. Comerfon y retrouva la botanique des Indes. Les grandes pirogues sont faites de bois de cèdre, les autres du bois de l'arbre à pain, mol & plein de gomme, mais qui ne se fend point; leurs piques sont d'un bois noir, dur & pesant qui ressemble au bois de fer.

Il ne paraît pas y avoir de mines dans cette isle, & les habitans paraissent connaître le fer; (ils le tenaient des Anglais) leurs grosses perles pourraient seules y former un objet de commerce: les grands les font por-

ter aux oreilles de leurs femmes & de leurs enfans : des cochons, des chiens, des rats y font les feuls quadrupèdes ; leurs poules font les mêmes que les nôtres ; ils ont encore des tourterelles vertes charmantes, de gros pigeons d'un plumage bleu de roi, de petites perruches fingulières par le mélange de bleu & de rouge qui colore leurs plumes. Les chaleurs paraissent n'y pas être excessives ; des légions d'insectes ne l'habitent pas ; nous n'y avons vu aucun animal venimeux ; le climat y est très-sain, & nos scorbutiques s'y rétablirent. Les habitans font forts & robustes, quoiqu'ils habitent des maisons ouvertes à tous les vents, & couchent sur la terre cachée de quelques feuilles : ils ont des sens très-fins, de belles dents, & parviennent à une grande vieillesse : les végétaux & le poisson fournissent leurs principaux alimens ; les enfans & les jeunes filles n'y mangent jamais de viande, leur unique boisson est l'eau, & ils témoignaient de la répugnance pour les liqueurs fortes & les épices.

Le peuple est composé de deux races fort distinctes, qui cependant ont la même langue & les mêmes mœurs. La première & la plus nombreuse produit des hommes de la plus

grande taille, & très-bien proportionnés. Rien ne distingue leurs traits des Européens, & s'ils vivaient moins à l'air & au grand soleil, ils seraient aussi blancs que nous; ils ont les cheveux noirs: la seconde race est de taille médiocre, a les cheveux crépus & noirs, sa couleur diffère peu de celle des mulâtres. Aoutourou était de cette seconde race, mais il possédait en intelligence ce qui lui manquait pour la beauté. Ils ne se laissent croître que la partie inférieure de la barbe; ils ne se rognent d'ongles que celle du doigt du milieu: les uns portent les cheveux courts, les autres longs & attachés au-dessus de la tête: ils les oignent d'huile de cocos. Notre chirurgien a cru remarquer sur plusieurs les traces de la petite vérole. Souvent ils sont nus, mais les principaux sont enveloppés d'une grande pièce d'étoffe, qui est aussi le seul habillement des femmes; celles-ci sont plus blanches que les hommes par cette raison, & parce qu'un petit chapeau de cannes garni de fleurs défend leur visage des ardeurs du soleil. Elles ont les traits assez délicats, mais ce qui les distingue est la beauté de leur corps: elles se tatouent les reins & les fesses: & il en est de même des hommes: les deux sexes

se percent aussi les oreilles; tous deux sont encore de la plus grande propreté. Le caractère de la nation nous a paru être doux & bien-faisant, & il ne semble pas divisé par des haines civiles. Les maisons y sont toujours ouvertes, & les choses nécessaires à la vie paraissent être communes entre tous. Ils furent avec nous filous habiles, mais d'une timidité extrême. Si nous dénoncions le voleur au chef, celui-ci le poursuivait à toutes jambes, & s'il pouvait l'atteindre, il lui arrachait son vol & lui donnait quelques coups de bâtons: j'ai vu depuis qu'ils pendaient les voleurs à des arbres.

Ils sont toujours en guerre avec les îles voisines, & ils la font avec cruauté, tuant tous les hommes, emmenant les femmes esclaves: ils lèvent à leurs ennemis la peau du menton avec la barbe, & elle leur sert de trophée. Il est rare qu'un chef décide sans son conseil; il paraît obéi de tous sans réplique.

Nous avons vu chez eux des statues de bois; mais la seule cérémonie que nous y ayons remarquée regardoit les morts, dont ils conservent long-temps le cadavre sur une espèce d'échaffaut couvert, où leurs femmes vont pleurer une partie du jour; elles oignent

d'huile de cocos les froides reliques de leur affection. *Il dort*, disent-elles. Lorsqu'il ne reste plus que le squelette, on le transporte à la maison, & alors un homme considéré dans la nation, couvert d'ornemens recherchés, vient y exercer son ministère sacré. Par les discours d'Aoutourou, nous avons compris que les prêtres avoient chez eux une grande autorité, qu'ils admettent un Dieu nommé *le roi du soleil & de la lumière*, qu'ils ne représentent par aucune image matérielle; qu'ils ont d'autres divinités, les unes mal-faisantes, les autres bienfaisantes, qui président au bon, au mauvais succès des actions, qu'ils prient le soir & le matin; que quand la lune présente un certain aspect qu'on appelle *lune en état de guerre*, ils lui offrent des victimes humaines. Ils saluent ceux qui éternuent, en disant; *que le bon Eatoua te réveille*, ou *que le mauvais Eatoua ne t'endorme pas*. La polygamie y paraît générale; une douce oisiveté y est le partage des femmes, & le soin de plaire y est leur plus sérieuse occupation; mais elles doivent à leurs époux une soumission, une fidélité entière; ils veulent bien permettre que leurs femmes se livrent à d'autres; non qu'elles se le permettent. Une fille y vit sans gêne; en

cédant à ses sens elle est applaudie, & le nombre de ses amans heureux ne l'empêche pas de trouver un mari : l'influence du climat, la séduction de l'exemple, tout les invite au plaisir.

Cette habitude du plaisir donne aux Taïtois du goût pour la plaisanterie, & une grande légèreté dans le caractère; tout les frappe & rien ne les occupe : nous n'avons pu fixer leur attention sur un objet plus de deux minutes : la réflexion semble être pour eux un travail insupportable.

Ils ne manquent pas d'intelligence : on est étonné de l'art avec lequel sont faits leurs instrumens pour la pêche ; leurs hameçons sont de nacre aussi délicatement travaillée que s'ils avaient le secours de nos outils, leurs filets sont les mêmes que les nôtres ; nous avons admiré la charpente de leurs vastes maisons, la disposition des feuilles de latanier qui en forment la couverture, la construction de leurs grandes pirogues, leur manière de les rendre propres à les transporter dans les îles voisines, en les liant ensemble côte à côte. Une herminette est le seul outil qui serve à ces ouvrages, & son tranchant est d'une pierre noire très-dure : ils emploient pour percer le bois

des morceaux de coquillages fort aigus.

La fabrique de leurs étoffes n'est pas le moindre de leurs arts. Elles sont tissues de l'écorce d'un arbuſte, battue avec un morceau de bois équarri & rayé; ils parviennent à en faire une étoffe très-fine, de la nature du papier : ils en ont de plusieurs sortes, mais toutes fabriquées de même.

Ils ont une nomenclature des constellations les plus remarquables; ils en connaissent le mouvement diurne, & s'en servent pour faire quelquefois 300 lieues sur mer : leur boussole est le soleil pendant le jour, les étoiles pendant la nuit : plusieurs îles sont voisines de la leur à différentes distances. Il y en a deux d'inhabitées; ce sont celles d'*Enoua-motou*, & de *Toupai*; mais elles sont couvertes de fruits, de cochons, de volailles, abondantes en poissons & en volailles; on croit qu'elles sont le domaine des génies, et qu'il en coûte la vie à ceux qui osent les aborder.

J'ai su d'Aoutourou que la distinction des rangs étoit fort marquée à Taiti, & la disproportion cruelle. Les grands ont droit de vie & de mort sur leurs esclaves, sur leurs valets, & peut-être sur les gens du peuple, dans la classe duquel on prend des victimes pour

les sacrifices humains ; le bois dont les grands s'éclairent n'est pas le même que celui dont se sert le peuple : les rois seuls peuvent planter devant leurs maisons l'arbre que nous nommons le *faule pleureur* ; il forme leur salle. Les valets y ont des livrées, qui est une espèce de ceinture qui pend immédiatement sous les bras à ceux des chefs, & ne couvre que les simples reins à ceux des nobles. Les femmes ne mangent point avec les hommes ; elles les servent à table.

Le deuil consiste à se couvrir le visage d'un voile, & à porter une coëffure de plumes dont la couleur est consacrée à la mort : toute la nation porte le deuil de ses rois ; celui des pères est fort long : les femmes le portent de leurs maris, les maris ne le portent point de leurs femmes. Ceux qui sont en deuil se font précéder d'esclaves qui portent des espèces de castagnettes dont le son lugubre avertit tout le monde de se ranger.

Dans les maladies un peu graves, tous les proches parens se rassemblent chez le malade, y mangent & le soignent tour-à-tour ; s'il faut saigner, le médecin frappe avec un bois tranchant sur le crane ; par là il ouvre la veine sagittale, qu'il referme avec un bandeau.

La langue de Taiti est douce, harmonieuse, facile à prononcer; on y retrouve plusieurs mots de la langue de l'île des Cocos. Les mots n'y sont presque composés que de voyelles sans aspiration; il n'y a point de syllabes muettes, sourdes ou nasales, ni cette quantité d'articulations des langues du nord. Aussi Aoutourou ne put-il apprendre le français, & M. Péreire, qui l'examina attentivement, a reconnu qu'il ne pouvoit physiquement prononcer la plupart de nos consonnes, ni aucune de nos voyelles nasales. Leur langue est abondante; elle fournit des expressions pour peindre une multitude d'objets même nouveaux.

Le 16 avril 1768, à huit heures du matin, nous étions à environ dix lieues de l'extrémité septentrionale de l'île Taiti; deux heures après nous aperçûmes une terre qui semblait former trois îles; c'étoient trois montagnes d'une même île; elle était d'une hauteur médiocre & couverte d'arbres. Aoutourou la nomme *Oumaitia*, & dit que la nation qui l'habite est amie de la sienne, & que nous y recevriens le même accueil qu'à Taiti.

Deux jours après, nous eûmes la preuve incontestable que les habitans des îles de l'Océan pacifique communiquent entr'eux,

même à de grandes distances. L'azur d'un ciel sans nuage laissait étinceler les étoiles. Aoutourou, après les avoir considérées, nous montra l'étoile brillante qui est dans l'épaule d'Orion, & nous dit que c'était sur elle qu'il fallait diriger sa course, pour trouver dans deux jours une terre abondante où il avait des amis: il voulut même en diriger le gouvernail vers cette partie, & ce ne fut qu'avec peine qu'il vit que nous ne le voulions pas. Le lendemain, dès la pointe du jour, il monta au haut des mats & y passa la matinée, regardant du côté de cette terre où il voulait nous conduire. Nous eûmes lieu de voir encore que les Taitiens ont donné des noms aux étoiles brillantes, qu'ils connaissent les phases de la lune; & nous fûmes qu'ils croyaient le soleil & la lune habités.

Pendant tout le mois d'avril, nous eûmes un beau tems, mais peu de vent. Le 3 mai, presque à la pointe du jour, nous découvrîmes une nouvelle terre, & je gouvernai vers sa pointe septentrionale: vers le coucher du soleil, nous reconnûmes trois isles, dont une était plus considérable que les deux autres: lorsque nous nous fûmes approchés de son plus grand côté, qui peut avoir trois lieues,

nous

nous vîmes que les côtes étaient par-tout escarpées, qu'elle n'était qu'une montagne couverte d'arbres jusqu'au sommet, sans vallées ni plages, & que la mer y brisait avec force. On y distinguait des feux, des cabanes couvertes de jonc, & terminées en pointe, ombragées par des cocotiers, & une trentaine d'hommes qui couraient sur le rivage. Les deux autres isles n'ont pas plus de demi-lieue chacune; un canal peu large les sépare de la grande, & leurs côtes sont aussi escarpées.

J'allais passer entre ces petites isles & la grande, lorsqu'une pirogue qui venait à nous me fit mettre en panne pour l'attendre: elle s'approcha, cinq hommes la conduisaient; ils n'avaient de vêtemens qu'une ceinture, & nous montraient des cocos & des racines. Aoutourou leur parla sa langue, ils ne l'entendirent pas & ne nous accostaient pas. Je fis mettre en mer le petit canot, & ils s'enfuirent. Bientôt d'autres pirogues parurent, & quelques unes étaient à la voile; elles s'approchèrent assez pour rendre les échanges praticables, mais aucun insulaire ne voulut venir à bord: nous eûmes d'eux des cocos, des ignames, une poule d'eau d'un superbe plumage, & quelques morceaux d'une bella

écaille. Ils avaient des étoffes fabriquées comme celle de Taïti, mais moins belles, & teintes de vilaines couleurs rouges, brunes ou noires, des hameçons mal-faits avec des arrêtes de poisson, des nattes, des lances : ils préféraient de petits morceaux d'étoffe rouge à toute autre chose : leur physionomie est plus sauvage que celle des Taïtiens, & ils cherchaient à tromper dans les échanges.

Ils sont de stature médiocre, agiles & dispos, leur couleur est bronzée ; de la poitrine aux genoux ils sont peints d'un bleu foncé ; l'un d'entr'eux était plus blanc que les autres : ils se coupent ou s'arrachent la barbe : tous avaient les cheveux noirs & relevés sur la tête : leurs pirogues n'ont ni l'avant, ni l'arrière relevé, mais ils sont pontés l'un & l'autre, & ornés de cloux dont les têtes sont recouvertes de beaux limas d'une blancheur éclatante. Leur voile triangulaire est composée de nattes ; deux de ses côtés tiennent à des bâtons comme un éventail. Elles nous ont suivi assez au loin.

Le vent nous manquant pour passer entre ces isles, nous continuâmes notre route. A six heures du soir, nous vîmes une nouvelle terre sous la forme de trois monts élevés.

C'étaient les sommets d'une belle isle entrecoupée de montagnes & de belles plaines couvertes de cocotiers & d'autres arbres. Nous n'y pûmes découvrir de mouillage. Des pirogues en partirent pour s'approcher de nous; les insulaires nous invitaient à descendre à terre; mais les brisans ne nous le permettaient pas.

Nous vîmes encore une autre terre vers le couchant; elle nous parut élevée: une brume épaisse nous la cacha tout le jour, & le lendemain seulement nous vîmes vers le nord de celle-là deux autres petites isles de grandeur inégale. Toutes celles que nous voyions sont à-peu-près dans le même espace où Abel Tasman découvrit les isles Amsterdam & ses voisines, dans le même ou à-peu-près que l'on place les *isles Salomon*. Je l'appelai l'*Archipel des navigateurs*.

Nous revîmes terre le 11. C'était une isle dont les deux parties élevées étaient jointes par une terre basse qui paraissait former une baie ouverte; je ne pus en approcher, et je l'appelai l'isle de *l'enfant perdu*. En général nous avons trouvé que, dans cet Océan pacifique, l'approche des terres procure des

orages ; & les tourbillons de vent avec de gros nuages à l'horison font un indice sûr de quelques isles. Ces indices font observés avec soin , parce qu'on ne navige dans ces mers qu'à tâtons , changeant de route dès que l'horison paraît moins devant soi. La difette d'eau, le défaut de vivres , la nécessité de profiter du vent ne nous permettaient pas de suivre les règles d'une navigation prudente , & se mettre en panne dans l'obscurité.

Le scorbut commençait à reparaitre & plus général ; il ne restait plus de rafraichissemens que pour les malades ; des maladies vénériennes prises à Taiti , où peut être elle est naturelle , se manifestèrent. Nous désirions , & le 22 à la pointe du jour nous l'aperçûmes : c'étaient deux isles. L'une fut nommée de la *Pentecôte*, jour dans lequel elle fut découverte ; l'autre eut le nom d'*Aurore* parce qu'on la découvrit dans ce moment. Plus loin nous en vîmes une petite qui fut nommée le *Pic de l'Etoile*. Nous suivîmes le rivage de l'isle *Aurore*. Elle paraît avoir dix lieues de long sur deux de large : ses côtes sont escarpées & couvertes de bois. Les montagnes d'une autre isle se faisaient appercevoir au-dessus d'elle. Après avoir passé l'isle *Aurore*, nous découvrîmes

une nouvelle côte qui se prolongeait dans une distance de quinze lieues.

Nous nous approchâmes de l'isle dont les montagnes se montraient au-delà de l'isle Aurore elle en est à trois ou quatre lieues. Sa côte nous paraissait en avoir douze d'étendue, terre haute, escarpée, par-tout couverte de bois. Des pirogues se montraient, mais ne nous approchaient point; nous voyions un grand nombre de fumées s'élever du milieu des bois, mais on ne voyait point de cabanes. Je débarquai cependant dans cette isle pour y faire ma provision de bois, & tâcher de connaître le pays & d'en tirer des rafraîchissemens. Les insulaires ne s'opposèrent point à nos canots : nous coupâmes du bois, & les gens du pays vinrent eux-mêmes nous aider; ils avaient voulu d'abord s'opposer à notre entrée dans le pays; mais ils s'étaient retirés à mesure que nous avancions, toujours prêt à nous lancer leurs flèches. Ils cessèrent de reculer lorsque le prince de Nassau s'avança seul vers eux; des morceaux d'étoffes rouges avaient établi la confiance. Nous nous mîmes à abattre des arbres, à chercher des fruits; les insulaires nous en apportèrent; mais ils ne voulaient ni fer, ni cloux; ils refusèrent

d'échanger leurs armes, qu'ils ne quittaient point : ceux même qui n'en avaient pas tenaient des pierres prêtes à lancer ; ils parurent en guerre avec les habitans d'un canton voisin.

Nos bateaux furent chargés de bois & de fruits ; & nous nous rembarquâmes. Alors les insulaires s'avancèrent sur le bord de la mer pour nous lancer une grêle de flèches & de pierres, quelques coups de fusil ne suffirent pas pour nous en débarrasser : une décharge nourrie les fit fuir dans les bois. Nous en vîmes de noirs & de mulâtres ; ils ont la lèvre épaisse & des cheveux cotonnés : quelques-uns même ont la laine jaune. Ils sont petits, vilains, mal-faits, & la plupart rongés de lèpre. Ce qui nous fit appeler leur isle, *isle des Lépreux*. Leurs femmes sont dégoûtantes ; les hommes ne couvrent que les parties naturelles ; les femmes ont encore des écharpes pour porter leurs enfans sur le dos ; & sur quelques-uns des tissus qui les composent, nous avons vu de fort jolis desseins d'une teinture cramoisie ; ils n'ont pas de barbe, mais ils se percent les narines pour y suspendre quelqu'ornement ; ils portent au bras des bracelets ou d'ivoire ou d'os, & au col des plaques d'écailles de

tortues : leurs flèches sont de roseaux armés d'une pointe d'os fort aiguë ; ils ont encore des fabres de bois de fer. La plage où nous descendîmes est au pied d'une montagne couverte de bois & a peu d'étendue ; le sol y est léger & sans profondeur, les bois sont ouverts par des routes tracées : on y voit des enclos faits de palissades de trois pieds de haut. Nous n'y avons vu que des huttes, où l'on n'entre qu'en se traînant sur le ventre : le peuple paraît misérable. Le son rauque & lugubre d'un tambour se faisait entendre de la montagne. Notre Taitien n'entendait aucun mot de leur langue.

Nous continuâmes notre route d'abord avec lenteur, puis avec un bon vent d'orient. Les courans nous entraînaient au midi : nous découvriions plusieurs îles : le coup d'œil annonçait un pays riche ; les montagnes semblaient indiquer des minéraux. Quelques hommes noirs s'approchèrent dans une pirogue ; mais ils demeurèrent à la portée du mousquet : d'autres les imitèrent dans leur curiosité & dans leur défiance. Après avoir suivi une côte assez basse & couverte d'arbres, nous vîmes une baie & j'envoyai la reconnaître. Sur les 5 heures j'entendis un des canots faire feu en voguant droit

vers la terre , il s'était mis dans le cas d'être attaqué ; deux flèches , qui lui furent lancées , furent le signal ou le prétexte de sa décharge. Une pointe nous en déroba la vue , & son feu continuel me déterminait à aller au secours , lorsque je le vis s'éloigner de terre. Les nègres s'étaient enfuis dans les bois , où ils poussaient des cris affreux. Je fis le signal du ralliement , & pris des mesures pour qu'à l'avenir on ne se déshonorât plus par un tel abus de ses forces.

Cette baie , nous dirent les canots , est un amas d'isles qui se croisent , ou la rencontre des canaux qui les séparent : on y pouvait jeter l'ancre , mais non avec une sûreté entière ; d'ailleurs on avait à craindre les habitans , outrés du mal qu'on venait de leur faire : ils ressembloient à ceux de l'île des Lépreux. Le 27 , je résolus de tenter une descente vers une plantation d'arbres alignés , dont le terrain était battu : plusieurs habitans s'y montraient : nos bateaux cherchèrent en vain un lieu tel que nous le demandions ; l'enfoncement que nous avions cru voir n'était qu'un coude de la côte qui revenait vers le nord , & s'étendait à perte de vue ; ces terres étaient très-élevées & présentaient au-dessus des nuages une chaîne

de montagnes. Le temps était obscur, & souvent des nuages nous paraissaient être la terre : nous louvoyâmes durant la nuit ; mais les marées nous éloignèrent, & le 19 nous ne vîmes plus de terre.

Je nommai ces îles, l'*Archipel des grandes cyclades*. Elles me parurent être celles que Quiros appella *Terre australe du St. Esprit*. Les géographes auraient-ils deviné lorsqu'ils firent de cette terre un même continent avec la *Nouvelle-Guinée* ? Je voulus m'en assurer. Il s'agissait de suivre le même parallèle pendant l'espace de 350 lieues ; l'état de nos vivres devoit nous en empêcher ; & en effet peu s'en est fallu que nous n'ayions été les victimes de notre constance.

Les observations nous prouvèrent que les courans nous avaient beaucoup entraînés vers le couchant ; & j'ai remarqué que lorsque le soleil est dans l'hémisphère austral, ils faisaient un effet contraire.

Ce fut alors que je vérifiai un fait dont j'avais toujours douté, c'est que le domestique de M. Commerçon était une femme. Sa structure, le son de sa voix, son menton sans barbe, son soin à se cacher pour changer de linge & faire ses nécessités, accrédièrent le soup-

gon ; son activité infatigable ; son ardeur pour la botanique , qui lui faisait chercher des plantes au milieu des neiges & sur les monts glacés du détroit de Magellan , chargé de vivres , d'armes , de cahiers de plantes le détruisaient. Mais à Taiti , les hommes l'entourèrent croyant que c'était une femme , & elle fut obligée de retourner à bord. *Baré* , c'était son nom , m'avoua qu'elle était une femme , que née en Bourgogne , la perte d'un procès l'avait jetée dans la misère , & lui avait fait prendre le parti de déguiser son sexe ; qu'elle avait servi à Paris un Genevois en qualité de laquais , & qu'un voyage autour du monde avait piqué sa curiosité. Elle sera la première qui l'ait fait : elle n'était ni laide ni jolie , avait 26 à 27 ans , et se conduisit toujours à bord avec la plus scrupuleuse sagesse.

Revenons à notre voyage. Le jour nous forcions de voiles ; la nuit nous en abaissions la plus grande partie , et nous avions raison de le faire. La nuit du 4 au 5 juin , nous faisons voile avec le hunier à la faveur d'un clair de lune , lorsqu'à 11 heures du soir , on aperçut à une demi-lieue des brisans et une côte très-basse : nous nous arrêtâmes et fîmes arrêter l'Étoile , plus lente que nous ; puis le matin

nous allâmes visiter cette terre. C'était un islot de sable, s'élevant peu au-dessus de l'eau, qu'on ne voit qu'à peine à deux lieues de distance, et qui est toujours couvert d'oiseaux. Je l'appelai la *Bâture de Diane*. Le jour nous crûmes en voir encore, mais c'était une erreur : nous suspendîmes notre course pendant la nuit, et au point du jour nous mîmes toutes nos voiles dehors : des morceaux de bois, des fruits inconnus et flottans sur la mer, nous annonçaient la terre. Le 6 je vis une nouvelle bâture, et je portai au nord. Nous avons vu dans cette mer des poissons volans, noirs, à quatre ailes rouges, plus gros que ceux que nous connoissons.

De nouveaux écueils, contre lesquels la mer brisait avec fureur, se présentèrent encore à nous : peut-être s'étendaient-ils au loin de ceux que nous avions vu peu de jours auparavant ; il était presque nuit, et nous restâmes en panne. Nous étions au couchant des îles cyclades ; il était prouvé qu'elles ne tenaient point à la Nouvelle Guinée : divers indices nous prouvaient que nous approchions de la Nouvelle-Hollande, qui peut-être n'est qu'un amas d'îles, dont une mer dangereuse et semée d'écueils défend les approches. Les conjectures que nos

découvertes justifiaient me firent cingler vers le nord. Il fallait trouver une relâche ; nous n'avions plus de pain que pour deux mois, des légumes que pour 40 jours, la viande salée infectait, et nous lui préférions les rats qu'on pouvait prendre ; mais les vents du sud nous abandonnèrent. Le 10 juin une odeur délicieuse nous annonça le voisinage de la terre, et nous la vîmes bientôt : peu de pays nous ont paru plus beaux ; un terrain bas partagé en plaines et en bosquets régnait sur le bord de la mer et s'élevait ensuite en amphithéâtre jusqu'aux montagnes, dont la cime se perdait dans les nues. On en distinguait trois étages, et la plus élevée était à plus de 25 lieues dans l'intérieur du pays : notre situation ne nous permettait pas de nous arrêter pour la visiter ; nous étions dans un vaste golfe formé par cette terre, et il fallait en sortir ; les vents du sud se relevèrent alors pour nous en ôter l'espérance ; ils nous jetaient vers la terre : à la nuit nous n'étions plus qu'à trois quarts de lieues de quelques écueils : c'est dans cette situation inquiétante que la nuit s'écoula ; le jour vint, et nous réussîmes à nous éloigner ; des pirogues voyageaient le long des côtes, des feux s'y étaient faits remarquer durant l'obs-

curité. Les jours suivans furent affreux : tout fut contre nous, le vent, la pluie, une brume épaisse, une mer très-agitée ; c'était à force de louvoyer que nous parvenions à nous soutenir ; la mer était semée d'écueils, & nous étions forcés de fermer les yeux sur les indices de dangers que nous ne pouvions éviter ; nous vîmes des poissons qui ne vivent que sur le sable ; les vagues déposaient du limon & des goemons sur le vaisseau, et je ne voulus pas faire sonder ; en nous prouvant le danger, la sonde n'aurait pu nous le faire éviter.

Enfin le tems devint beau le 16. A six heures du matin nous vîmes la terre, et nous louvoyâmes pour la doubler : le lendemain nous ne la revîmes qu'à 9 heures ; c'était une petite île, et à 4 ou 5 lieues de là on'en voyoit une autre que nous nommâmes *Ouessant*, à cause de sa ressemblance avec l'île de ce nom. Nous marchions dans une route que personne n'avait suivie avant nous, et nous payions cher l'honneur de faire de nouvelles découvertes ; notre plus cruel ennemi était la faim : nous fûmes obligés de diminuer les rations de pain et de légumes, et défendre de manger les vieux cuirs dont on enveloppe les vergues. Il nous restait une chèvre, compagne fidelle de nos avan-

tures depuis notre départ des îles Malouines ; et chaque jour elle nous donnait un peu de lait. Ce n'était pas assez, et on résolut de la manger elle-même : le boucher, qui la nourrissoit depuis si long-tems, arrofa de ses larmes la victime qu'il immolait à notre faim ; un jeune chien, pris dans le détroit de Magellan, eut bientôt le même sort.

Le 17, nous fûmes assurés que les courans nous avaient été favorables ; mais ce jour nous vîmes que les brisans s'étendaient bien plus loin qu'on ne l'avait pensé. Le lendemain nous ne découvrîmes de nouveau la terre qu'après midi : alors parurent à nos yeux dix ou onze petites îles, et derrière une terre élevée ; le 19 la même vue s'offrit à nos yeux, le 20 les côtes nous parurent se diriger au levant ; c'était un soulagement pour nous. Le 25, au lever du soleil, nous vîmes une terre extrêmement haute et qui paraisait se terminer par un gros cap, au-delà duquel nous ne vîmes pas de terre. Nous l'appelâmes le cap *de la Délivrance* ; il y avait long-tems que nous le cherchions. Le golfe dont il fait la pointe orientale fut appelé le golfe de la *Louisiade*.

Nous nous étions éloignés de 60 lieues, lorsque le 28 au matin nous découvrîmes vers

le nord deux îles, et une côte longue et élevée. Je résolus d'y chercher un mouillage; nous portâmes sur une anse qui nous paraissait commode, mais le calme nous arrêta. Le 30 j'envoyai visiter plusieurs anses, et je suivis à petites voiles. Les habitans vinrent autour de nous dans des pirogues sans balancier; ils sont noirs, ont les cheveux longs et crépus, de couleur rousse; ils portent des bracelets et des plaques d'une matière blanche au front et au col; ils sont armés d'arcs et de zagaies, et semblaient nous menacer. Je rappelai nos bateaux: ils avaient trouvé par-tout un bon fond, sans y avoir vu de rivière ni de ruisseau. La côte était presque inabordable; les montagnes viennent s'y terminer au bord de la mer, et le sol y est couvert de bois: dans de petites anses on distingue quelques cabanes.

Notre situation était critique: nous étions au milieu de terres inconnues, et une brume nous cachait celles où je croyais trouver un passage: une forte marée nous y conduisait. Nous entrâmes dans un canal large de 4 à 5 lieues, au milieu duquel la marée a formé un banc où la mer s'élève et brise: je le nommai *Paz Denis*: la côte que nous avions à l'orient s'abaissait et tournait vers le nord;

nous y apperçûmes une jolie baie; nous allions la fonder, lorsqu'un déluge de pluie nous déroba la vue de la terre et du soleil; il fallut attendre quelques heures: enfin nous fîmes reconnaître la baie, et l'on nous fit signal de bon mouillage: nous y avançâmes avec lenteur parce que le vent était faible, et avec crainte parce que les écueils étaient autour de nous: il nous fallut deux heures pour avancer une demi-lieue. Enfin nous nous sentîmes à une certaine distance des terres.

Nos canots s'étaient enfoncés dans la baie, et virent bientôt paraître une dizaine de pirogues, sur lesquelles il y avait 150 hommes armés d'arcs, de lances et de boucliers. Elles formaient d'une anse où était une petite rivière bordée de cabanes; elles vinrent à force de rames, et se séparèrent en deux bandes pour envelopper les canots; les Indiens poussèrent de grands cris et lancèrent leurs flèches; une décharge ne les arrêta point; une seconde les mit en fuite, et plusieurs se jetèrent à la mer pour gagner plus promptement le rivage. On leur prit deux pirogues, longues, bien travaillées, très-élevées à l'avant et à l'arrière pour servir d'abri contre les flèches: sur le devant de l'une d'elles, une tête d'homme était sculptée

sculptée, ses yeux étaient de nacre, ses oreilles d'écaille de tortue, ses lèvres étaient teintes du rouge éclatant. On y trouva avec des armes, des fruits que nous ne connaissions pas, des cocos, de l'arèque, des filets artistement tissus et une machoire d'homme à demi grillée. Ils sont noirs et ont les cheveux crépus et teints de blanc, de jaune et de rouge; ils sont nus, à l'exception d'une nate; leurs boucliers sont ovales et faits de joncs, ils sont impénétrables aux flèches. Nous nommâmes la rivière d'où ils étaient fortis, *rivière des Guerriers*, l'île et la baie reçurent le nom de *Choi-feuil*.

Nous crûmes devoir continuer notre route; nous fortîmes du canal, et découvrîmes au couchant une côte longue et montueuse dont les sommets se perdaient dans les nues. Sa pointe septentrionale s'abaisse et forme un cap remarquable, que nous nommâmes *cap l'A-verdi*. Les nuages qui couvraient les sommets des terres se dissipèrent au coucher du soleil, et nous laissèrent voir des cimes de montagnes d'une hauteur prodigieuse. Le 4 juillet nous vîmes une côte plus occidentale, plus basse que le cap l'Averdi: derrière on en voyait encore une plus élevée. Nous cherchâmes à

nous approcher de la moins élevée ; trois pirogues s'en détachèrent , et s'arrêtèrent à une portée de fusil , et ce ne fut qu'avec peine que nous les déterminâmes à s'approcher davantage : des bagatelles leur donnèrent de la confiance : ils nous criaient *bouca, bouca, onellé*, en nous montrant des noix de cocos , et nous criâmes comme eux , ce qui leur fit plaisir : ils nous firent signe qu'ils allaient chercher des cocos , et nous leur applaudimes. A peine furent-ils éloignés de 20 pas que l'un d'eux nous lança une flèche , et ils s'enfuirent ; nous dédaignâmes de les punir.

Ces noirs sont absolument nus ; ils ont le corps peint , les oreilles percées et fort allongées : ils font usage du bétel , qui rougit leurs dents : leurs pirogues sont sans balanciers & ont l'avant et l'arrière peu élevé. Nous nommâmes cette île *Bouka* , elle paraît être très-peuplée ; une belle plaine à mi-côte , toute plantée de cocotiers & d'autres arbres , nous offrait la plus agréable perspective ; j'aurais désiré y trouver un mouillage , mais un courant rapide & les vents nous en éloignaient : nous comptons n'être pas loin de la nouvelle Bretagne , où nous nous étions résolus de relâcher.

Le 5, nous vîmes deux petites îles, & plus loin une troisième plus considérable; la côte en était élevée & renfermait plusieurs baies. Nous n'avions plus ni eau, ni bois, & je résolus de m'arrêter ici. En nous en approchant nous découvrîmes une nouvelle terre haute & de belle apparence: j'envoyai chercher un mouillage sur la première, on y en trouva un & nous y vîmes jeter l'ancre. Un îlot & une pointe forment en ce lieu un véritable port à l'abri de tous les vents, l'entrée en est aisée, le débarquement magnifique, sur un sable fin, sans aucune roche ni vague; l'intérieur, dans un espace de 400 pas, renfermait 4 ruisseaux; nous en prîmes un pour la fregatte, un pour l'Etoile pour y faire de l'eau, un troisième fut destiné aux lessives: le bois se trouvait au bord de la mer, il y en avait de plusieurs espèces, toutes étaient bonnes à brûler, & quelques-unes étaient superbes pour des bois de construction: les environs étaient inhabités, ce qui nous assurait la paix & la liberté des promenades. Ces avantages étaient compensés par des inconvénients; car on n'y trouvait ni cocos, ni bananes, & rien de ce qu'on pouvait tirer d'un pays habité. Nous trouvâmes sur les bords d'une petite

rivière, à un tiers de lieue du port, une pirogue & deux cabanes : la première était légère & en bon état : à côté on voyait les débris de plusieurs feux, de gros coquillages calcinés et des têtes de sangliers. On crut entendre des cris d'hommes dans les montagnes ; ce n'était que le gémissement d'un gros ramier hupé d'un plumage azuré : nous y vîmes encore une partie d'une inscription anglaise sur un morceau de plaque de plomb. Nous y examinâmes plus attentivement la côte ; & à deux lieues de là, nous trouvâmes une baie étroite & profonde, où se rendait une belle rivière ; quelques arbres sciés ou abattus nous frappèrent, & nous vîmes bientôt l'arbre où l'inscription avoit été clouée : il était gros, sur la rive droite de la rivière, au milieu d'un grand espace ; les clous étaient encore au tronc : les rejetons d'arbres coupés nous persuadèrent qu'il n'y avait pas plus de 4 mois. (C'était le Swallow qui avait relâché ici.) Pendant tout le tems que nous fîmes ces recherches la pluie fut continuelle, & il faisait un grand vent qui ne pouvait parvenir jusqu'à nous. Nous accélérâmes nos travaux autant qu'il nous fut possible : nous avions cherché vainement des fruits ; nous ne trouvâmes dans les bois

que quelques lataniers & des choux palmistes en petit nombre, & il fallait les disputer à d'énormes fourmis, dont les essaims sont innombrables. On y vit cinq ou six cochons tharons ou sangliers, mais nous n'en pûmes tuer aucun, & c'est le seul quadrupède que nous y ayons vu, quoiqu'on ait cru encore y distinguer les traces d'un chat tigre.

Nous y avons tué des pigeons, dont le plumage est vert-doré; ils ont le cou & le ventre gris-blanc, & une petite crête sur la tête; il y a aussi des tourterelles, des veuves, des perroquets, des oiseaux couronnés, & une espèce d'oiseaux dont le cri ressemble à l'aboïement d'un chien. Il y avait des tortues, mais ce n'était pas le tems de leur ponte. Tout le pays est montueux, le sol léger, recouvrant à peine le rocher; cependant il nourrit de beaux & grands arbres; on y trouve le bétel, l'aréca, le beau jonc des Indes, qui croît dans les lieux marécageux, le poirier: en général il est peu riche en plantes, & rien ne prouve qu'il ait été habité à demeure.

Enfin le tems, qui nous avait accablé de pluies continuelles jointes à une chaleur étouffante, devint beau, & nous l'employâmes utilement pour finir nos travaux & observer

une éclipse du soleil. Mes travaux finis , je fis aider à ceux de l'Etoile , à laquelle il fallut donner un lest avec des masses de gros bois ; nous partageâmes nos farines, nos légumes ; ces derniers se trouvèrent encore en moindre quantité que nous ne le croyions , & il fallut diminuer la ration. Officiers, soldats, matelots, tous étaient réduits à une part égale. Nous nous hâtons de sortir de ce lieu infesté d'animaux dangereux ; on y tuait chaque jour des serpens, des scorpions, des insectes longs comme le doigt cuirassés sur le corps, ayant six pattes & une longue queue ; on m'en apporta un autre long de trois pouces de la famille des mantes, presque toutes ses parties sont composées d'un tissu qu'on prend pour des feuilles ; chacune de ses ailes est la moitié d'une feuille, qui devient entière quand ses feuilles sont rapprochées, le dessous de son corps est d'une feuille plus morte que le dessus ; il a deux antennes & six pattes, dont les parties supérieures sont aussi des portions de feuilles. On y trouvait de belles coquilles. On recueillit divers marteaux dans l'isle qui ferme la baie, & nous lui en donnâmes le nom ; mais une espèce de serpens ayant mordu un matelot, que nous eûmes de la

peine à sauver, on mit plus de prudence dans ses recherches. La guérison du matelot étonna le Taitien, qui souvent admirait l'effet de nos armes, & malgré la prévention qu'il avait pour son pays, il disait souvent : *fi de Taiti.*

Le 19; nous fûmes en état de partir, mais la pluie, les tonnerres, la tourmente nous retinrent. Trois jours après nous ressentîmes un tremblement de terre; il dura deux minutes : la mer agitée haussa & baissa plusieurs fois. C'était sans doute la saison des orages pour ce pays; ils ne discontinuaient pas. Forcés de rester, nous fîmes des caravanes pénibles dans les forêts, & souvent nous revenions les mains vuides, nous y trouvâmes pourtant des pommes de mangle des prunes monbin, & un lierre aromatique qui parut utile pour le scorbut. Nous vîmes aussi une cascade magnifique qui nous fit admirer les groupes faillans dont les gradations presque régulières précipitent & diversifient la chute des eaux, & ces massifs variés qui forment cent bassins inégaux, où sont reçues des napes de crystal coloriées par des arbres immenses, dont quelques-uns ont le pied dans ces bassins mêmes.

Cependant notre situation empirait chaque

jour, le nombre & les maux de nos scorbutiques augmentaient; il fallait s'éloigner, & nous ne pouvions fortir par les orages continuels. Enfin le 24 il fit beau tems; nous nous hâtames de nous préparer; mais le calme nous retint jusqu'au soir, qu'une brise nous aida à fortir de ce port, auquel nous avons donné le nom de *Praslin*. Nous suivîmes les sinuosités de la terre, que tout nous annonçait être la nouvelle Bretagne: nous crûmes reconnaître la baie que Dampier appelle de *St. George*: c'était à sa partie nord-est que nous avions mouillé; mais Dampier au moins y trouva un canton habité & riche en fruits: nous étions tombés dans un désert.

La côte rondissait insensiblement, & bientôt nous vîmes des isles qui se succédaient; je passai entr'elles & la nouvelle Bretagne, terre élevée, entre-coupée de belles baies, & où des feux nous annonçaient des habitans. Je fus encore obligé de retrancher une once de pain à nos rations: le peu qui nous restait était gâté, & dans un autre tems nous les aurions jetées à la mer, mais dans ces circonstances il fallait tout manger. Le présent aurait pu se supporter; mais la vue de l'avenir était affreuse. Cependant tous supportèrent

leurs maux avec patience & avec courage : les matelots dansaient le soir comme s'ils ne souffraient pas & n'avaient rien à craindre.

Les vaisseaux marchaient avec lenteur ; nous ne perdimes de vue la nouvelle Bretagne que le 5 Août : nous avions reçu une visite de ses habitans, qui s'avancèrent à quelque distance dans leurs pirogues : ils sont grands, & paraissent agiles & robustes ; ils sont noirs, à cheveux laineux, quelquefois poudrés de blanc, ils portent la barbe longue, & couvrent leur nudité avec une feuille d'arbre. Ils nous invitaient à venir à terre, & nous à venir à bord, & ni eux, ni nous ne cédèrent aux invitations : nous leur jetâmes des morceaux d'étoffes, & ils nous remercièrent en nous lançant une pierre qui ne put nous atteindre. D'autres vinrent les jours suivans, & n'avaient pour but que de nous observer, & nous attaquer ensuite. Ils firent pleuvoir sur nous des pierres & des flèches : une fusillade les mit en fuite, & ils ne reparurent plus.

Les marées nous enlevaient une partie du chemin que nous faisons lentement. Le 4, je crus reconnaître les isles Matthias & l'Orangeuse. La première, haute & montueuse, s'étend à huit à neuf lieues au nord ouest ;

la dernière n'a pas plus de trois ou quatre lieues de long. Nous en vîmes une troisième petite & basse. Les marées nous parurent prendre un cours différent, & nous en conclûmes que nous étions au-delà de la nouvelle Bretagne & du cap *Solomafwer*, qui en forme la pointe septentrionale.

Nous cinglâmes au couchant par un joli frais sans voir de terre; mais le 8, nous en découvrimus une qui était basse, plate, longue d'environ trois lieues, couverte d'arbres, partagée par des bancs de sable: nous y vîmes beaucoup de cocotiers & beaucoup de cabanes hautes, presque carrées & bien couvertes, plus grandes, plus belles que les cabanes de roseaux, un grand nombre de pirogues était occupé de la pêche, & aucune ne se dérangerait pour nous: nous la nommâmes *isle des Anachorettes*.

Quelques nuages fixes nous firent soupçonner quelques terres au midi, & bientôt après nous découvrimus deux petites isles, puis des îlots ras & couverts de bois, entre lesquels il nous fallut passer; je nommai cet archipel d'îlots l'*Echiquier*: nous cherchâmes à l'éviter encore en portant au midi, le calme & la nuit vinrent augmenter notre embarras;

nous la passâmes incertains si nous ne ferions pas le lendemain sur les rochers qui bordaient les côtes : je fis sonder plusieurs fois , & l'on ne trouva point de fond ; heureusement il se leva vers minuit un vent léger du nord qui nous servit un peu , & qui se renforçant avec la hauteur du soleil nous tira de ces écueils , qui nous parurent inhabités.

Le 11 , nous aperçûmes une côte élevée qui nous parut être celle de la nouvelle Guinée : on s'en assura quelques heures après ; C'était une terre montueuse ; nous la suivîmes à dix lieues de distance : les courans semblaient nous être devenus favorables. Nous remarquâmes deux pics élevés , que nous nommâmes les *deux Cyclopes* ; de petites isles se montraient de tems en tems ; des vents réguliers & opposés régnaient alternativement sur la mer , & enflaient faiblement nos voiles. Le 15 , nous vîmes une montagne qui dominait sur les autres , & nous l'appelâmes le *Geant Moulineau* ; au-dessous était une isle basse à laquelle nous donnâmes le nom de *Nymphe Alic*. Nous trouvâmes des courans qui nous entraînaient vivement vers le nord ; l'eau y paraissait couverte de troncs d'arbres flottans , de fruits & de goemons , & comme il n'y

avait pas de fond, nous soupçonnâmes qu'ils étaient causés par quelques grandes rivières dans le continent, ou d'un passage qui coupe la nouvelle Guinée.

Le 16 il ne fit qu'un vent léger & variable; & il se passa presque tout entier à attendre l'Etoile, que le courant maîtrisait: le 17 fut très-orageux; un déluge de pluie y fut accompagné de tonnerres effroyables: les six jours qui suivirent furent aussi malheureux. Le 18 nous vîmes une île élevée à la distance de 12 lieues. Avec quelle impatience nous supportions ces lenteurs! Il faut avoir vu la faim dévorante attendre pour vous consumer que quelques jours soient écoulés encore pour le sentir. Le 20 nous passâmes une seconde fois la ligne; deux jours après nous vîmes une côte plus élevée que toutes celles que nous avait offertes la nouvelle Guinée. La crainte de nous égärer dans un dédale d'îles nous obligea de la suivre à quelque distance, jusqu'à ce que nous eussions vu le cap Mabo, qui la termine. Le 22 nous repassâmes la ligne, & fûmes voisins de deux petites îles basses, que j'envoyai visiter, comptant y trouver des rafraichissemens; on n'y trouva rien: les arbres ne portaient aucun fruit dont on pût se nourrir.

Nous découvrîmes une grande île vers le couchant, & je voulus passer entre la terre & elle; mais je l'essayai en vain, il fallut y renoncer: le passage me parut avoir huit lieues de large, & il paraît très-beau: il fallut suivre encore les côtes de cette nouvelle terre. Nous passâmes sur un bas fond qui ne fit que nous effrayer; il nous parut que c'était un banc de corail, sur lequel nous passâmes sans danger. La côte s'étendait à plus de vingt lieues; mais en suivant cette route, nous nous trouvâmes environnés de rocs: c'est dans cette situation que nous perdîmes notre maître d'équipage, nommé Denys: c'était un homme instruit, et plein d'honneur: le scorbut le fit périr: quarante-cinq autres personnes en étaient atteintes, & le vin & la limonade en suspendaient seuls les progrès.

Le 25 nous nous trouvâmes encore enclavés dans des terres: trois passages s'offraient à nous, & le seul que je ne voulais pas tenter était le seul où le vent nous permettait d'entrer: sans-doute nous nous trouvions dans l'île des Papons; il fallait éviter de tomber dans les golfes profonds de Gilolo, en portant trop au nord. Nous trouvâmes fond vers les onze heures; nous venions de passer la ligne

pour la quatrième fois. A six heures du soir le vent nous permit de tenter un des passages que je préférâis ; la lune vint éclairer notre course lente pendant la nuit, et le courant nous favorisa encore : bientôt nous fûmes dehors du canal, qui peut avoir deux ou trois lieues de large, et que nous nommâmes le passage des Français.

Le 26, nous passâmes encore la ligne ; puis nous découvrîmes d'autres îles : le lendemain, au lever du soleil, nous en vîmes une peu élevée, qui paraissoit longue de deux lieues. Un gros mondrain escarpé, & d'une hauteur remarquable, que nous nommâmes le *Gros Thomas*, se fit voir du matin à deux lieues de distance ; près de lui sont des îlots : les courans cessaient de nous porter au nord, & nos observations nous plaçaient au midi du cap *Mabo*. Où donc est ce cap ? Le lieu où on le place n'est sans doute que l'Archipel nommé par Roggewin les *Mille Isles* ; & si la nouvelle Guinée n'est elle-même qu'un amas d'îles, quelle est celle qui le forme ? Sera-ce la plus occidentale ?

Le 27 nous découvrîmes cinq à six nouvelles îles, que nous ne revîmes plus le lendemain. Nous en aperçûmes cinq autres, sur lesquelles

nous courûmes, & l'Étoile y envoya un canot pour reconnaître s'il y avait quelque mouillage & quelques productions intéressantes. Il ne trouva dans les deux qu'il visita aucune trace d'habitation, ni de fruits : il allait se retirer, lorsqu'il vit un nègre s'approcher dans une pirogue : il avait un anneau d'or à son oreille, & pour armes deux zagaies. Il aborda le canot sans crainte ni surprise ; on lui demanda à boire & à manger : il offrit de l'eau, & une espèce de farine ; on lui donna un mouchoir, un miroir & d'autres bagatelles ; il rit en les recevant, & ne les admira pas. On le quitta sans en tirer rien de plus. Ces îles furent, disent les Hollandais, au nombre de sept ; un tremblement de terre en abyma deux. Les arbres & les plantes y sont les mêmes que sur la nouvelle Bretagne : nos gens y prirent une tortue de 200 livres.

Le 30 nous apperçûmes une île considérable ; c'étoit l'île de *Céram*, terre élevée sur laquelle des montagnes énormes s'élèvent de distance en distance ; des feux nombreux prouvent qu'elle est bien habitée : nous en suivîmes la côte septentrionale. Le premier septembre nous nous trouvâmes à l'entrée d'une baie : je mis pavillon Hollandais, & je

fis une faute sans le savoir ; nous fîmes fuir deux pirogues que nous voulions appeler : c'est que les habitans ayant chassé les Hollandais de presque toute cette île, sont en guerre perpétuelle avec eux. Un vent frais nous fit continuer notre route. Le terrain du fond de la baie est bas et uni, entouré de hautes montagnes ; nous doublâmes une des îles qu'elle renferme, et qu'on nomme *Bonao* ; nous louvoyâmes entre cette île et celle de *Kalang* et *Manipa*, cherchant à pénétrer entre le midi et le couchant. A dix heures du soir, des feux nous annoncèrent une nouvelle île, c'était celle de *Boero*, où j'avais dessein de m'arrêter : avec quelle joie nous découvrîmes au lever de l'aurore l'entrée du golfe de *Cajeli*, où les Hollandais ont un établissement ! Personne n'étoit exempt du scorbut parmi nous, & huit jours de plus auraient fait périr le plus grand nombre d'entre nous : les vivres qui nous restaient étoient si pourris, que les momens les plus cruels de la journée étoient ceux où la cloche appeloit pour prendre les alimens malfaisans. Dès le milieu de la nuit une odeur agréable, exhalée des plantes aromatiques dont les îles Moluques sont couvertes, s'étoit fait sentir au loin, & nous avait fait
pressentir

pressentir la fin de nos maux. L'aspect d'un bourg assez grand, des vaisseaux à l'ancre, des bestiaux errans dans les prairies, causèrent des transports que je ne puis dépeindre.

Nous arborâmes pavillon Hollandois, & précédé par un canot qui fondait, nous entrâmes à pleines voiles dans le port, & nous vîmes mouiller devant plusieurs maisons hollandaises. A peine avions-nous jeté l'ancre, que deux soldats Hollandais, sans armes, & dont l'un parlait français, vinrent nous demander quels motifs nous amenaient dans le port: j'envoyai un officier pour l'expliquer au résident du comptoir. Des traités interdisaient l'entrée des ports des îles Moluques aux étrangers, & le résident fut embarrassé: il m'envoya l'ordre exprès du gouverneur d'Amboïne; & me pria de lui donner par écrit mes motifs, afin qu'il pût justifier sa conduite en nous recevant ici. Sa demande était juste, & je lui donnai une déposition signée de nos besoins & de notre état. Il fit alors contre fortune bon cœur: j'étais descendu à terre; il nous reçut à merveille, nous invita à souper, & la manière dont nous y fîmes honneur lui fit mieux sentir que notre écrit de quelle situation nous sortions. Ce souper fut un des plus

délicieux instans de nos jours, d'autant plus que nous avons envoyé à bord de quoi y faire bonne chère.

Nous réglâmes qu'on donnerait du cerf à l'équipage, pendant notre séjour, des légumes pour les malades, du riz, au lieu de pain, qu'on n'avait pas; qu'on nous donnerait dix-huit bœufs à notre départ, & de la volaille. Tout appartenait ici à la compagnie, gros et menu bétail, grains & denrées de toute espèce : les habitans nous ont vendu de la volaille, des chèvres, du poisson & des fruits; mais cet argent rentre bientôt dans les mains de la compagnie, contre des hardes fort simples & fort chères. Le résident seul a le droit de chasser au cerf.

Le 3 septembre nous établîmes nos malades à terre; nous envoyâmes successivement la plus grande partie de nos gens pour se promener & se divertir à terre; nous fîmes nos provisions; nous séparâmes nos vaisseaux; le plus beau tems du monde y facilita nos travaux; nous parcourûmes le pays: il est charmant, entrecoupé de plaines, de bosquets, de côteaux, dont les vallons sont arrosés par de jolies rivières: on y voit beaucoup de cerfs que les Hollandais y ont apporté, des

fangliers, & quelques espèces de gibier à plume.

L'isle *Boerô* ou *Bouro* à 18 lieues du levant au couchant, & treize du nord au midi. *Cajelli* est au fond d'un golfe dans une plaine marécageuse; entre les rivières de *Soweil* & *Abbo*: la loge Hollandaise & 14 habitations indiennes forment le bourg: une enceinte de palissades, garnie de six canons de calibre, y est appelée *Fort de la Défense*: la garnison est composée d'un sergent & 25 hommes, dans toute l'isle il n'y a pas 50 blancs: des nègres y cultivent le riz.

Les habitans sont *Maures* ou *Alfouriens*. Les premiers, soumis aux Hollandais, sont vilains, paresseux, poltrons; ils se lavent, ne mangent point de porcs, prennent plusieurs femmes, dont ils sont jaloux, & se nourrissent de sagu, de fruits & de poissons; leurs Orencaies sont divisés; & c'est par les haines que la compagnie foment, qu'elle assure l'esclavage de tous. Les Alfouriens sont indépendans, méprisent les babioles, instrumens de sujettion, habitent épars dans les montagnes, vivent de sagu, de fruits, de chasse, & ne sont point ennemis des Hollandais, qui les ménagent.

On n'y voit plus d'épiceries : des bois d'ébène noirs & blancs, d'autres bois recherchés pour la menuiserie, du poivre, sont les seuls objets que la compagnie en retire. Là croissent le cocos, la banane, la pamplemousse, le citron, l'orange amère & quelques ananas ; on y cultive l'orge & le *sago borneo* ; une multitude d'oiseaux & d'un plumage charmant habite ces bois : on y trouve le *Karguroo* ou grand *gerbo*, d'énormes chauve-souris, des serpens qui peuvent avaler un mouton, & ce serpent qui du haut des arbres se darde dans les yeux des passans qui regardent en l'air. L'Abbo, la plus grande rivière du pays, y est par-tout couverte d'arbres touffus & infestée de crocodiles énormes, qui enlèvent des hommes même durant la nuit.

Le Résident y vit en souverain ; il a cent esclaves pour le service de sa maison, qui est jolie, élégamment meublée, entourée de jardins & arrosée par un ruisseau : une allée d'arbres y conduit du bord de la mer. Son possesseur en agit avec nous en homme franc & généreux. Aoutourou admirait toutes les richesses de cette isle ; il nous demandait si Paris était aussi beau que ce comptoir ; il y fit entendre qu'il était chef de son pays, &

qu'il voyageait pour son plaisir avec ses amis. Les vivres que nous embarquâmes ici sont d'une bonne qualité : le bœuf & le mouton y sont meilleurs qu'en aucun autre pays chaud, & la volaille y est de la plus grande délicatesse : son beurre est estimé ; mais nous y payâmes tout assez cher. Nous ne restâmes que six jours dans cette isle, & la guérison des scorbutiques y fut très-avancée. La fin de la mousson d'Est nous força de partir pour Batavia.

Cette isle avait essuyé trois tremblemens de terre cette année ; mais ils n'avaient pas eu des suites funestes. Quelquefois ils anéantissent des isles & des bancs de sable connus, quelquefois ils en créent où il n'y en avait pas.

Ce fut le 7 que nous mîmes à la voile : nous eûmes assez de peine à retirer notre ancre de la vase colante qui fait le fond du port, mais enfin nous fûmes en marche à onze heures. Nous avions encore à traverser une mer semée d'écueils & de difficultés, & nous n'en avions point de carte exacte. Je résolus de passer au nord de Boero pour aller chercher le détroit de Bulton.

Le 9, nous vîmes l'isle *Xullabessie*, qui est peu considérable, mais où les Hollandais

ont un comptoir dans une redoute nommée *Claverblad* ou le *Trefle*. Sa garnison est de 25 hommes : ce fut ce jour encore que nous vîmes les dernières terres de Boëro : les courans nous portaient au couchant ; c'était plus au midi que je tendais pour trouver le détroit de *Button*, le passage le moins dangereux dans cette saison.

Le 11, nous découvrîmes la terre : c'était l'isle *Wawoni*, qui forme une des entrées du détroit que nous cherchions, & nous l'embouquâmes avec un petit vent frais ; il faut suivre la côte de *Bouton*, dont la pointe septentrionale est d'une hauteur moyenne & hachée en plusieurs mondrains : la pointe de *Wawoni* qui lui est opposée est basse, assez unie & se prolonge au couchant. Alors on voit la terre de *Calibes* : à mesure qu'on avance on voit la côte de *Bouton*, taillée en caps ronds & en petites anses ; deux rochers y présentent l'aspect de deux navires à la voile. Derrière, nous vîmes une embarcation en forme de coffre quarré qu'une pirogue traînait à la remorque en cheminant à la voile & à la rame ; on nous dit que c'était un bateau d'Indiens forbans, qui cherchait à faire des prisonniers pour les vendre ; ils

nous évitèrent. La marée vers les deux heures après midi baignait le pied des arbres sur la côte; demi-heure après nous passâmes devant un pont superbe qui est sur la côte de Célèbes, qui offre un tableau varié de plaines basses, de côteaues & de montagnes. La verdure l'embellissait; tout y annonce une contrée riche. Bientôt après nous vîmes l'isle *Pengafani* & le canal fermé d'islots qui la sépare de Célèbes, dont les hautes montagnes la couronnaient encore. Cette longue isle de Pengafani, basse, unie, couverte de beaux arbres, continue le détroit avec Bulton. La marée nous étant devenue contraire, nous jetâmes l'ancre sur 27 brasses, dans un lieu d'où nous n'apercevions ni entrée, ni sortie; & nous passâmes ainsi la nuit qui fut très-belle. La largeur du canal varie de 7 à 10 milles: des deux côtés nous voyions des feux; mais ceux de Pengafani, plus nombreux, annonçaient plus de population.

Le matin, des pirogues vinrent nous apporter des poules, des œufs, des bananes d'un goût exquis, des perruches & des callakois; ils prenaient en échange de l'argent de Hollande & des couteaux à manches rouges. Les Indiens venaient de Bulton, d'une

peuplade dont les environs étaient défrichés & séparés par des fossés, où l'on voit des habitations rassemblées en hameaux, & d'autres solitaires au milieu des champs : on y cultive le riz, le maïs, les patates & autres racines, ils ont aussi des cocos, des ananas, des citrons & des pommes de mangles. Les hommes y sont bafanés, petits & laids; leur langue est le Malais; leur Religion le Mahométisme; ils vont chercher de la muscade & des clous à Ceram & à Banda. Nous nous éloignâmes lentement de ces lieux; nous parvînmes à un passage qui n'a pas plus de 4 milles de large, formé du côté de Bulton par une pointe saillante & basse, qui laisse au nord un grand enfoncement où trois isles peuplées sont dispersées, & du côté de Pengafani par 7 ou 8 islots couverts d'arbres. La côte de cette isle s'élève ici en amphithéâtre bordé par une terre basse : les habitations sont sur la croupe des monts.

Le 14 septembre, nous avançâmes dans le détroit, où nous vîmes arriver plusieurs pirogues : l'une d'elles portait pavillon Hollandais, & portait un Orencaie ou Chef; toutes les autres se retirèrent devant elle. Nous cherchions à nous avancer dans le détroit, mais

le vent était trop faible ; j'en fis sonder les bords , & j'appris que c'était le long de la côte de Bulton qu'on trouve moins de danger , & les bons mouillages : on y voit des baies qui doivent former de superbes ports. La nuit fut belle & calme ; le matin une brise légère nous fit avancer de quelques milles , puis nous nous fîmes remorquer par nos canaux ; nous passâmes devant deux magnifiques baies ; mais au pied de terres élevées on trouve rarement du fond ; nous ne découvrions point encore d'issue ; les terres des deux bords se croisent & paraissent former une profonde baie , non un canal. Vers le soir , il fallut jeter l'ancre.

Nous prîmes un pilote Indien pour nous guider dans la passe étroite qui termine le détroit que nous ne découvrions point , & qui parut bientôt à nos yeux : le 17 , nous nous fîmes remorquer & gagnâmes l'embouchure du passage ; mais là le courant nous fut contraire ; nous luttâmes en vain contre lui , il fallut enfin jeter l'ancre ; & dans cette situation les pirogues nous environnèrent , chargées de rafraichissemens , de curiosités , & de pièces de coton. Le vent fraîchit , & nous entrâmes dans la passe. A cinq heures &

demie, le plus étroit était déjà derrière nous; & une heure après, nous mouillâmes dans la baie de Bulton sous le poste Hollandais.

Ce passage ne s'ouvre que lorsqu'on en a parcouru l'espace d'un mille : le premier objet qui frappe du côté de Bulton est une roche détachée & minée par dessous, couverte d'arbustes par dessus. La terre y est médiocrement élevée & couverte de maisons comme le rivage de pêcheries. L'autre côté est coupé à pic; deux entailles y forment comme deux étages dans le rocher : un peu plus loin on voit les deux bords pendans sur le canal; les côtes offrent cependant un aspect riant. Le passage a demi-lieue de long; sa largeur varie entre 150 & 400 toises : il faut se tenir au milieu pour n'avoir rien à craindre; au-delà, les terres de Bulton, plusieurs isles & les côtes de Pengasani présentent les aspects d'un grand golfe; le meilleur mouillage est vis-à-vis le comptoir Hollandais.

Notre pilote Indien avait été attentif à nous avertir des dangers, des bancs, des mouillages : c'est tout ce qu'il pouvait faire, n'entendant rien à notre manœuvre. Un vieillard fort instruit, que nous crûmes son père, nous visita aussi, & je les renvoyai l'un

& l'autre le soir dans un de nos canots : leur habitation était voisine du comptoir Hollandois ; ils ne voulurent manger que des fruits, mais burent de l'eau de vie, parce qu'elle n'était pas du vin.

Aux premiers rayons du jour, nous fûmes entourés d'un essaim de pirogues qui venaient faire le commerce, & tous s'en trouvèrent bien ; nous payions mieux que les Hollandais, & ils vendaient à plus bas prix. Le tillac, & jusqu'aux hunes étaient garnis de volailles, d'œufs & de fruits : ils avaient un grand nombre de catakois, de perruches, & quelques cotonnades plus fines & plus jolies que celles que nous avions vues encore.

Des Orencaies nous firent visite : ils sont bien vêtus ; ils ont des culottes longues, des camifoles avec des boutons de métal & des turbans ; quand ils furent que nous étions Français, ils nous dirent qu'ils offraient leurs hommages à la France, & nous firent présent d'un chevreuil, j'y répondis par un présent d'étoffes de soie. Ils burent de l'eau de vie avec plaisir, & m'offrirent tous les secours qui dépendaient d'eux : c'était ainsi qu'ils avaient traité des vaisseaux Anglais ; ils me dirent que le Roi de Bulton résidait

dans ce canton, & je vis bien qu'ils avoient les mœurs de la Capitale : ils l'appellent *sultan* : c'est un despote puissant si le nombre des sujets fait la puissance, car l'isle est grande & bien peuplée. Nous les renvoyâmes ivres. Ils nous dirent que leur isle ne fournissait pas d'épiceries, & de-là vient sans doute que les Hollandais n'entretiennent ici qu'un sergent & trois hommes dans 7 à 8 huttes de bambou ceintes d'une palissade : la côte est défrichée & garnie de cabanes ; les plantations de cocotiers y sont fréquentes ; le terrein s'y élève en pente douce ; le bord de la mer est tout en pêcheries. La côte opposée n'est pas moins riante & peuplée.

Notre pilote nous apporta les meilleurs cocos que j'eusse goûtés ; il m'avertit que le vent s'élèverait vers les onze heures & soufflerait avec force : en effet, vers ce tems les pirogues s'éloignèrent, le vent se fit appercevoir, & bientôt nous fit beaucoup avancer malgré la marée. Dès le matin nous avions vu les hautes montagnes de *Cambona*, sur laquelle est un pic dont la tête s'élève au-dessus des nuages : vers le soir, nous vîmes une partie de l'isle de *Celèbes*, & cinglâmes à toutes voiles pour découvrir celle de *Saley*,

& entrer dans le détroit de ce nom formé par cette isle & celle de Célèbes : nous ne la vîmes point dans cette courbe, parce qu'elle forme vis-à-vis un golfe immense.

Ce voyage était bien différent de celui que nous venions de faire ; la plus grande abondance régnait parmi nous, & le scorbut disparaissait ; nous voyagions sur des côtes connues, habitées, où nous pouvions nous faire entendre : une seule chose nous inquiétait ; c'est que le changement de nourriture avait procuré des cours de ventre qui pouvaient devenir des maladies graves sous ces climats chauds.

Bientôt nous découvrîmes Saleyer, Célèbes, le détroit qu'elles forment, les petites isles qui le resserrent. Après les avoir reconnus, je préférâi le canal le plus large ; nous suivîmes la côte de Célèbes ; c'est le plus beau pays du monde : le fond du tableau est formé par de hautes montagnes, d'où jusqu'à la mer règne une plaine immense cultivée partout, & par-tout garnie de maisons. Le bord de la mer forme une plantation suivie de cocotiers : on voyait au loin des troupeaux de bœufs errer dans des plaines riantes, embellies par des bosquets semés de distance en

distance. A midi, nous voyions une grosse bourgade construite au milieu des cocotiers. Trois pointes unies, basses, terminent cette partie de Célebes, & y forment deux baies. Après avoir vainement tenté de me procurer un pilote Malais pour nous diriger dans ce passage, je me fis précéder d'un canot muni d'une sonde. Il y a dans ce détroit quatre isles basses, dont la plus considérable, nommée *Tanakeka*, comme la partie de Célebes qui l'avoisine, peut avoir trois lieues de long : deux s'offraient à nous, l'une entre *Tanakeka* & les trois autres isles, l'autre entre *Tanakeka* & l'écueil dangereux nommé la *Lunette*. J'entrai dans ce dernier, & nous réussîmes à les passer sans danger.

Nous poursuivîmes notre route poussés par un vent assez favorable. Nous cherchions les isles *Alambai*, que nous ne vîmes point, & qui sont réunies au nombre de quatre. Nous trouvâmes fond avec la sonde, nous approchions de l'isle *Java*, & par conséquent nous étions hors des pas périlleux qui font redouter la navigation des Moluques, & dont peut-être les Hollandais exagèrent les dangers : les courans sont, ce semble, les plus grands de tous. Il nous a paru que les meil-

Leurs cartes de cette partie de l'Océan Indien sont celles de Mr. Danville.

Le 23, on découvrit du haut des mâts la côte septentrionale de l'isle *Maduré*; & peu après la pointe d'*Alany* dans l'isle de Java: l'isle *Mandali* était plus voisine de nous. Un grand nombre de bateaux de pêcheurs se montraient sur la côte, & nous vîmes passer 4 navires Hollandais. Jusqu'ici la côte de Java nous parut peu élevée, mais on apperçoit de hautes montagnes dans l'intérieur. Sur le soir du 24, nous nous trouvâmes dans le milieu des isles Carimon-Java. Le 25, nous ne vîmes point la terre, mais seulement quelques navires & des pêcheurs; il fit calme tout le jour, & il nous était important de voir la côte avant la nuit, afin de diriger notre route entre la pointe *Indermaye* & les isles *Rachit*. Le soleil se coucha sans nous la montrer. Quelques-uns crurent avoir apperçu les montagnes bleues. Dans la nuit, les sondes nous avertissant que nous augmentions en profondeur, je me crus au nord des isles *Rachit*; j'étais loin de compte: le soleil levant me montra la côte de Java vers le sud, & du haut des mâts on vit les isles *Rachit* dans le nord à 7 lieues de distance;

cette erreur venait de mes cartes, qui placent trop au midi la côte de Java; & font le golfe formé par l'isle Mandali & la pointe Indermaye de 13 lieues moins étendu qu'il ne doit l'être. Ne pouvant doubler ce jour les bancs de sable qu'on nomme les bancs périlleux, nous jetâmes l'ancre pour ne pas nous exposer à ces écueils pendant la nuit.

A deux heures du matin nous nous remîmes en route; mais nous ne revîmes la terre qu'à huit heures du matin. Elle était basse & presque noyée: tout le jour fut beau, & le vent favorable; mais à peine on pouvait voir la terre, tant elle s'élevait peu au-dessus de l'eau. Je dirigeai un peu au nord pour éviter les pointes *Sidari*. A trois heures du matin je vis une isle, & craignant d'être plus avancés que nous ne le pensions, je mouillai pour attendre le jour; & en effet la vue des isles *Edam* & *Onrust* nous prouva que nous étions de dix lieues plus au couchant que nous ne l'estimions. Nous découvrîmes bientôt le dôme de la grande église de Batavia, & suivant que les Balifes nous indiquaient, nous entrâmes dans la rade, où nous jetâmes l'ancre.

Batavia, suivant notre estime, est sous le

le 6° 11' de latitude australe & de 104° 52' de longitude. Nous avions résolu d'y rester le moins qu'il nous serait possible, parce que la saison pluvieuse s'approchait. Nous trouvâmes 13 ou 14 vaisseaux dans la rade, dont un portait pavillon Amiral: c'est un vieux vaisseau qu'on y laisse pour cette destination, qui a la police de la rade & rend les saluts à tous les vaisseaux marchands. J'avais envoyé un officier au général, qu'il ne trouva point; mais il vit le sabandar ou l'introducteur des étrangers qui lui donna rendez-vous au lendemain, & offrit de me conduire au général.

J'y allai le lendemain à 6 heures du matin. Il se nommait *Vander-Para*: c'était un homme simple & poli, qui nous reçut bien, & nous offrit tous les secours dont nous pourrions avoir besoin; il approuva qu'on nous eût reçus à Boero, consentit à ce qu'on mit nos malades dans l'hôpital de la Compagnie, & promit de pourvoir à nos besoins. Alors nous saluâmes la ville de 15 coups, & la citadelle nous répondit par autant de coups.

Nous fîmes descendre nos malades au nombre de 28; mes officiers et moi nous nous logeâmes dans une belle & grande maison qui appartient à la compagnie, & est affermée

à un particulier qui a le privilège exclusif de recevoir les étrangers. On y est logé & nourri pour deux rixdales par jour.

Nous allâmes en corps faire une visite de cérémonie au général; il était dans une maison de campagne, où conduit un chemin magnifique, embelli à droite & à gauche par des canaux d'eau courante. Nous visitâmes aussi le chef de la marine ou *Scopen-hagen*; il est membre de la haute régence, & dans les assemblées il a séance & voix délibérative pour les affaires de la marine: elle occupe une maison délicieuse hors de la ville. Nous eûmes de grands repas à la ville, à la campagne, des concerts; des promenades charmantes; la variété de cent objets nouveaux pour nous réunis ici, le coup d'œil de l'entrepôt le plus riche de l'univers, le spectacle de plusieurs peuples opposés par les mœurs, la religion, les usages, & cependant formant une seule société: tout concourait à amuser nos yeux, à intéresser, à instruire le navigateur & le philosophe. Nous vîmes des comédies chinoises; la déclamation forcée de leurs acteurs est toujours accompagnée de quelque instrument. Leurs gestes sont encore plus ridicules; il semble que le commerce & les farces soient nécessaires au peuple chinois.

Rien n'est comparable à la magnificence des dehors de Batavia : ils sont enrichis de maisons & de jardins superbes, entretenus avec goût, avec la plus grande propreté. M. Mohr, premier pasteur de Batavia, a fait construire dans un jardin d'une de ses maisons un observatoire qui lui a coûté des sommes immenses ; il a tiré d'Europe les meilleurs instrumens en tout genre, & y observe le passage de Vénus.

Mais la ville, quoique belle, ne répond pas à ses dehors. On y voit peu de grands édifices. Elle est bien percée ; les maisons sont commodes & agréables ; les rues larges & ornées d'un canal bien revêtu & bordé d'arbres qui servent à la promenade, mais entretiennent dans la ville une humidité dangereuse. Les eaux y sont mal-saines : les riches font venir à grands frais de Hollande des eaux de Selse. Les rues ne sont point pavées, mais de chaque côté il y a un large & beau parapet revêtu de pierres de taille ou de briques.

On est frappé du luxe de cette ville. Toutes les maisons sont décorées dans l'intérieur avec beaucoup de goût & de magnificence ; cependant elle est moins riche depuis que la compagnie a défendu aux particuliers le commerce d'Inde en Inde, qui était une source abondante

de circulation de richesses. Des particuliers qui ont des emplois de cette compagnie, auxquels ne sont alloués que 1500, 3000, 6000 livres, trouvent le secret d'en tirer 30, 40 & jusqu'à 200,000; mais il est difficile de sortir sa fortune de cette ville, & en général des possessions hollandaises; on y perd toujours beaucoup.

Nulle part les états ne sont moins confondus qu'à Batavia. Les rangs y sont assignés à chacun; des marques extérieures les constatent d'une manière immuable; & l'étiquette est ici plus sévère qu'elle ne le fut dans aucun congrès. La haute régence, composée du gouverneur, des conseillers des Indes, du président du conseil de justice & du scopen-hagen, domine sur tous. Après elle marche le conseil de justice; puis le clergé, les employés de la compagnie, ses officiers de marine, & enfin le militaire. Telle est la gradation des états. Les teneurs de livres de la compagnie, les sous-marchands, y sont plus estimés que les officiers militaires, qui pour s'en rapprocher se donnent ou reçoivent des grades qui les assimilent aux commerçans. Ainsi le major a rang de grand marchand; le capitaine de sous-marchand, &c. Mais les militaires ne peuvent jamais parvenir aux grades de l'administration sans changer d'état.

Toute la côte de Java, du nord au levant de Batavia, y appartient à la compagnie. Elle a réuni depuis peu à son domaine toute l'île de Madwée, dont le prince s'était révolté contr'elle. Son fils est gouverneur de l'île dont il était roi, & peut-être n'y a-t-il guère que le nom de différent. Il en est de même de la province de Balionbuam, dont elle s'est emparée par la même raison. Le reste de l'île est divisé en plusieurs royaumes. Tel est celui de l'empereur de Java dans la partie méridionale de l'île, le sultan de *Mataram*, les rois de *Batam* & de *Tserihon*. Ces derniers sont au nombre de trois, tous vassaux de la compagnie, & ne règnent que par sa permission, & sont surveillés par une garde européenne qui paraît leur faire honneur. Ils sont obligés de lui donner leurs denrées aux prix qu'elle a fixé elle-même. Elle en tire du riz, des sucres, du café, de l'étain, de l'arrak, & leur fournit seule l'opium, dont les Javans consomment beaucoup.

Batavia est l'entrepôt de tout le commerce des Moluques. La récolte des épiceries s'y apporte toute entière: c'est ce commerce qui assure la richesse & l'existence de la compagnie hollandaise. Entrons dans quelque détail sur les îles qui le fournissent.

On ne donna d'abord ce nom qu'aux îles de *Ternate*, *Tidor*, *Mothir*, *Machian* & *Bachian*. Aujourd'hui ce nom s'étend sur *Banda*, *Amboine*, *Ceram*, *Boero* & autres îles qui produisent des épiceries. La compagnie les divise en quatre gouvernemens principaux, qui sont *Amboine*, *Banda*, *Ternate* & *Maccassar*. D'*Amboine* relèvent les comptoirs de *Hila*, de *Larique*, de *Manepa*, de *Boero*, de *Haroko* & de *Saparoca*. Ce dernier a dans sa dépendance la petite île de *Neeslaw*, qui, avec *Saparoca*, peut fournir la charge d'un vaisseau de clous. Ce gouvernement entretient 150 soldats, un capitaine, cinq enseignes, deux officiers d'artillerie & un ingénieur.

Banda entretient 300 hommes & 9 officiers: trois postes dépendent de celui-là, *Ouriën*, *Wayer* & *Puloxyenrhun*, île couverte de muscade, voisine de *Banda*, sans eau douce & d'un abord difficile. *Arrow* me paraît dépendre de ce gouvernement, & on en retire des perles. *Timor* & *Solor* dépendent immédiatement de *Batavia*; elles fournissent du sandal. Les Portugais ont conservé un poste à *Timor*, & il leur est presque inutile.

Ternate a quatre comptoirs dans sa dépendance; ce sont ceux de *Gorontalo*, de *Manado*,

de *Limbotto* & de *Xullabassie* : il entretient 250 hommes & onze officiers.

Massacar a aussi quatre comptoirs, *Boelacomba en Bonthain*, *Bima*, *Saley* & *Maros*. Il entretient 300 hommes & 10 officiers. On n'y trouve pas d'épiceries; mais il assure le passage des *Moluques*, & ouvre avec *Célèbes* & *Bulton* un commerce avantageux. Ces deux grandes îles fournissent de l'or, de la soie, du coton, des bois précieux, même des diamans, en échange pour du fer, des draps & autres marchandises d'Europe ou de l'Inde. On fait que les *Hollandais* ont détruit les arbres d'épiceries qu'ils ne pouvaient garder avec facilité. Elle l'obtenait des princes en les payant, ou malgré eux, s'ils refusaient de se rendre à ses instances, ou elle les faisait périr par adresse, car elle achetait les feuilles des arbres pendant trois ans consécutifs; ce qui les faisait périr.

Ainsi les îles *Banda* sont seules consacrées à la muscade, *Amboine* & *Vleaster* au girofle, *Candie* à la canelle. Les autres postes des *Hollandais* ont pour objet principal d'empêcher les autres nations de s'y établir & de fournir la subsistance aux îles des épices.

Chaque année les gouverneurs d'*Amboine*

& de Banda affembled vers la mi-septembre les orencaies de leurs départemens, leur donnent des fêtes, & vont ensuite faire avec eux la tournée de leur gouvernement, & brûler les plans inutiles.

Les Hollandais sont en guerre avec les habitans de Ceram, riches en clous qu'ils n'ont pas voulu détruire; ils n'y ont conservé que le petit comptoir de *Savaï*. Les Ceramois ont des armes à feu & de la poudre; il en est de même des *Papous*, à qui l'on a vu quelquefois des bâtimens armés de pierreries, & montés de 200 hommes. La nature attaque souvent les Hollandais: des tremblemens de terre presque périodiques renversent leurs forts, & la malignité du climat emporte les deux tiers des soldats, matelots & ouvriers qui s'y rendent.

Les Anglais fréquentent aujourd'hui ces parages: leurs bâtimens partis de Bancoul sont venus examiner les passages; & il paraît vraisemblable que c'est d'eux que les Ceramois tirent de la poudre & des armes: ils leur avaient même construit un fort que les Hollandais ont détruit, & où ils ont trouvé deux pièces de canons. Les Anglais ne cachent point leurs entreprises; ils avaient établi un poste dans une des isles des Papous nommée *Soloc* ou *Tafara*; ils l'ont abandonné trois ans

après : il leur fournissait des nids d'oiseaux, des dents d'éléphants, des poules, & une espèce de glu ou d'écume dont les Chinois font grand cas, & ils venaient vendre ces objets à Batavia. Il y avait huit ou dix jours que nous étions à Batavia lorsque les maladies commencèrent à s'y répandre. De la meilleure santé en apparence on descendait en trois jours au tombeau : nous eûmes des fièvres violentes, nos malades ne guérissaient point. Je hâta vainement l'expédition des choses qui nous étaient nécessaires ; nous ne fûmes en état de partir que le 16 octobre. Presque tous mes officiers étaient malades ; le nombre des infirmités n'avaient point diminué, & elles avaient empiré. Notre Taitien, qui d'abord était dans l'enthousiasme, tomba malade les derniers jours, & n'appela plus Batavia que *Enoua maté*, la terre qui tue.

Nous sortimes en hâte de ce climat funeste, & traversâmes les petites isles qui ferment la baie de Batavia. Ce ne fut que le 19 à midi que nous sortimes du détroit de la *Sonde*, en passant au nord de l'isle du Prince : on peut mouiller par-tout le long de l'isle de Sava ; les Hollandais y entretiennent de petits postes de distance en distance, & chacun d'eux a ordre d'y envoyer un soldat à bord des vais-

seaux qui passent & d'inscrire sur un registre le nom du vaisseau, d'où il vient, où il va. Souvent il vend des rafraichissemens au vaisseau. Le beau tems ne cessa point dès-lors de nous favoriser, & nous en avions besoin; car le nombre de nos malades augmentait chaque jour, & des fièvres chaudes se joignirent aux maux qui nous tourmentaient. Je fis assurer mon grand mât chancelant, je portai moins de voiles pour ne point le fatiguer; & malgré ces précautions, qui retardaient notre marche, nous ne restâmes que 20 jours à nous rendre à l'isle de France. Ce fut le 7 novembre à midi que je découvris l'isle *Ronde*; nous espérions qu'on allumerait un feu sur la *pointe des Canoniers*; mais depuis quelque tems on en a abandonné l'usage: de manière que je me trouvai embarrassé pour éviter la bature dangereuse qui avance près de là à demi-lieue dans la mer. Je louvoyai, je tirai le canon, & il vint des pilotes du port, entretenus par le Roi: je leur remis la conduite du navire, & ils nous échouèrent près de la baie des tombeaux: heureusement la mer était calme, et la promptitude de la manœuvre nous sauva: il eût été cruel de venir nous perdre au port, par la faute d'un ignorant auquel l'ordonnance nous prescrivait de nous confier. Nous en fûmes

quittes pour 45 pieds de notre fausse quille d'emportés.

Nous entrâmes dans le port le 8, qui était le 9 dans cette isle, & nous y apprîmes la date de tout le monde. Après avoir envoyé nos malades à l'hôpital, nous carenâmes notre frégate, nous changeâmes la plupart de nos mâts endommagés; nous primes des vivres pour 5 mois; & laissant l'Étoile, qu'on carenait; notre astronome Verron pour examiner le passage de Vénus, le botaniste de Commerçon & de Madagascar, notre ingénieur, 23 soldats & des pilotins pour la navigation d'inde en inde, notre fer, nos cloux, ma cucurbité, ma ventouse, des médicamens, tous objets qui ce faient de nous être utiles, & l'étaient à la colonie. Nous partîmes le 12 décembre au matin.

Nous avions perdu à l'isle de France le chevalier du Couchage, qui joignait aux con naissances qui font le grand officier de mer, les qualités du cœur & de l'esprit qui rendent un homme précieux à ses amis. Il mourut d'une dissenterie commencée à Batavia. Nous y perdîmes aussi M. le Moyn, qui s'était embarqué comme volontaire.

Nous admirâmes dans cette isle les forges qu'y ont établies à frais immenses Mrs. de

Rostings & Hermans : il en est peu d'aussi belles en Europe, & le fer en est de la première qualité. On y emploie 900 nègres, parmi lesquels on a choisi un bataillon de 200 hommes. L'esprit de corps s'est établi parmi eux avec le point d'honneur, qui ne semble pas devoir se trouver avec l'esclavage.

Nous eûmes d'abord un tems couvert, des tourbillons & de la pluie, puis en nous éloignant le ciel devint serain & le vent constamment favorable; mais notre nouveau grand mât nous donna de vives inquiétudes; il faisait vers sa tête un grand arc; & je n'osai, de peur de le faire céder, me servir de toutes les voiles. Quelque tems après le tems redevint mauvais; le vent du couchant, sans exemple dans cette saison & dans ces contrées, nous molesta pendant 15 jours de suite, pendant lesquels il nous fallut toujours louvoyer. Nous n'avions point de fond encore lorsque nous découvrîmes la côte d'Afrique, que nous ne perdîmes plus jusqu'au cap. Bientôt nous rencontrâmes plusieurs navires Hollandois, plus surpris encore que nous de ces vents du couchant.

Le 8 janvier nous vîmes le cap *Falfe*, & peu de tems après les terres du cap de Bonne-Esperance; nous suivions un vaisseau Hollandois pour rendre notre entrée dans le port plus

sûre. A 7 heures du soir il ploya ses voiles, et moi je louvoyai toute la nuit, exposé aux courans, qui nous éloignèrent de la route : au point du jour nous nous trouvâmes à 4 lieues du vaisseau Hollandais, & nous forçâmes de voiles pour regagner l'espace perdu, & à 9 heures du matin nous mouillâmes dans la rade du cap, où nous trouvâmes 14 grands navires de toutes nations.

Cet établissement dépend de l'Europe; mais le conseil correspond avec Batavia pour les affaires de commerce. Il y a un poste militaire à *Falfe-baye*, & un à la baie *Saldagna*: celle-ci forme un port superbe, mais le manque d'eau a empêché d'y bâtir la ville. On augmente l'établissement de *Falfe-baie*, parce que les vaisseaux y passent l'hiver, pendant lequel la baie du cap est interdite. On y trouve les mêmes secours qu'au Cap, séparé de ce lieu par un espace de huit lieues, où les chemins sont mauvais. A égale distance de ces deux établissemens est celui de *Constance*, où l'on cultive des plantes de muscat d'Espagne; le vignoble est peu étendu, il n'est point entouré de murs, ni gardé; il n'appartient point à la compagnie. Il y a le haut et le bas *Constance*, séparés par une haie appartenant à deux différens particuliers, & rendant un vin à-peu-près

égal en qualité : année commune il s'y fait 120 à 130 barriques de vin, dont la compagnie prend le tiers à un prix fixé; le blanc est moins cher que le rouge. Le terroir y est en pente douce & graveleux : la vigne s'y cultive fans échalas, & le sep est taillé à petit bois.

Le jardin du Cap nous a paru inférieur à sa réputation; ses longues allées de haute charmille lui donnent l'air d'un couvent de moines; il est planté de chênes qui y viennent très-mal. Les plantations des habitans sont étendues sur la côte; l'abondance y est par-tout le fruit de la culture, parce que l'agriculteur y est libre & sûr de sa propriété : il y a des habitans jusqu'à 150 lieues de la capitale; la *petite Rochelle*, peuplade de Français chassés par la révocation de l'édit de Nantes, y prospère par la fécondité du terrain & l'industrie des hommes.

Le gouvernement envoie de tems en tems des caravanes visiter l'intérieur du pays : il s'en fit une en 1763, qui resta trois mois en chemin, & n'eut pas des succès paree que la discorde se jeta dans le détachement. Il eut connaissance d'une nation jaune, qui lui parut farouche & portait de longs cheveux. Il vit le quadrupède haut de 17 pieds dont j'ai remis le dessin à M. de Buffon, qui m'assura que c'était la Giraffe, animal qu'on n'avait

pas revu depuis celui que César montra au peuple à Rome. On y a vu aussi un animal d'un genre nouveau, qui tient du cerf, du taureau & du cheval.

Munis de bons vivres, de vins & de rafraichissemens de toute espèce, nous sortîmes du Cap le 17 janvier 1769: je cinglai vers *Sainte-Hélène* pour assurer ma relâche à l'*Ascension*; je relâchai dans cette dernière. Dès que j'y fus arrivé, je fis partir trois détachemens pour la pêche de la tortue: nous étions seuls, la saison était favorable, & nous eûmes une pêche abondante: nous apportâmes 66 tortues à bord. Pendant la pêche j'avais fait racommoder deux mâts qui étaient fendus. Je me fis apporter la bouteille qu'on dépose dans la cavité d'un rocher, où elle est à l'abri des vents & de la pluie, & où s'inscrivent ordinairement les vaisseaux des différentes nations qui relâchent dans cette isle. J'y trouvai le nom du *Swallow*, vaisseau anglais, commandé par le capitaine Carteret, qui s'était arrêté avant nous à la nouvelle Bretagne, à Batavia, au Cap, & que je cherchais à joindre: j'avais gagné 6 jours des onze qu'il avait d'avance sur moi depuis le Cap.

En partant le 6 février, nous dirigeâmes notre route pour les isles du cap Verd. Le

Il nous passâmes la ligne pour la dernière fois. Le 25, nous aperçûmes un navire que nous joignîmes le lendemain : c'était le *Swallow*. Je fis offrir à M. Carteret tous les services que nous pouvions lui rendre : il n'avait besoin de rien ; mais il me remit des lettres qu'on lui avait données au Cap pour la France, & me fit présent d'une flèche des insulaires de la mer du sud. Son navire était petit, marchait mal, & nous le laissâmes comme à l'ancre : combien il a dû souffrir dans un si long voyage !

Le 4 mars nous vîmes l'isle *Tercère*, dont la longitude est encore un peu incertaine : leurs distances, leurs gysemens entr'elles sont aussi mal déterminés. Aucune nation n'en a de cartes justes : celle que vient de faire M. de Fleurieu a seule enfin rempli les desirs des navigateurs. Un coup de vent nous gâta une voile près de *Tercère* ; des vents variables nous forcèrent quelquefois de louvoyer ; je voulais entrer à Brest ; mais le mauvais état de mon mât de misaine me força de cingler vers *Saint-Malo* : c'était le port le plus voisin qui pût alors nous servir d'asyle. J'y entrai le 16 mars après midi, n'ayant perdu que 7 hommes, pendant un voyage de deux ans & quatre mois écoulés depuis notre sortie de Nantes.

V O Y A G E
DE M. DE SURVILLE (1):

CE voyage fut médité dans l'Inde, entre MM. Law de Lauriston, Chevalier & de Surville. Les premiers, par leur crédit, pouvaient former des entreprises considérables; le troisième était en état de les exécuter.

Le commerce d'Inde en Inde était avantageux, tel qu'on le connaissait alors; mais il pouvait être étendu & ses branches se multiplier, si l'on faisait de nouvelles découvertes. La gloire venait ajouter à l'espérance des richesses. M. de Surville se rendit en France pour solliciter la permission d'armer un vaisseau pour commercer dans les mers de l'Inde. D'autres particuliers avaient obtenu cette grace, la compagnie ne crut pas devoir le refuser à un homme qu'elle avait nommé commissaire pour la reprise de possession des établissemens français dans l'Inde, & gouverneur dans le cas de l'absence de M. Law.

Le vaisseau destiné à cette expédition se

(1) Nous l'avons tiré en partie d'un extrait imprimé, en partie d'un extrait manuscrit.

nommait le *St. Jean-Baptiste*, qui n'était construit que depuis un an. M. de Surville fut occupé pendant cinq mois de son armement; il prit des vivres pour trois ans; il se munit de tout ce qui était utile & nécessaire pour mettre son équipage en état de soutenir de grandes fatigues. MM. Law & Chevalier le chargèrent encore de marchandises précieuses & d'un volume peu considérable, dont la vente pouvait couvrir les fraix de l'entreprise.

Il se préparait bientôt à partir, lorsqu'il apprit qu'un vaisseau anglais avait découvert dans la mer du sud une île, où, entre autres singularités, se trouvait une colonie de Juifs. Cette nouvelle accrut son activité: on pouvait tirer un grand parti du commerce avec cette île riche & commerçante, située à 700 lieues ou environ au couchant des côtes du Pérou, sous la latitude de 27 à 28 degrés, qui est la même que celle de Copiapo, d'où les Espagnols tirent encore une grande quantité d'or. On dit que les Français se hâtèrent pour prévenir les Anglais dans la prise de possession de cette île; qu'ils avaient donné une somme considérable pour se procurer une copie du journal du vaisseau anglais; qu'outre l'or qui entrait pour beaucoup dans leurs spé-

culations, ils pensoient à en tirer des étoffes d'une finesse & d'une beauté surprenantes, fabriquées par les insulaires. Cependant M. Chevalier, l'un des principaux directeurs de cette entreprise, a nié formellement & la découverte des Anglais & le but qu'on attribuoit à l'armement du St. Jean-Baptiste.

M. de Surville, revenu dans l'Inde, fit faire bien des conjectures. Les armateurs répandoient qu'il s'agissoit seulement du commerce avec Manille, la Chine & Batavia; mais ces discours ajoutaient encore à la curiosité, parce qu'ils ne persuadaient pas. Tant de soins, d'aussi grands apprêts, paroissaient cacher de plus vastes desseins. Le capitaine seul étoit instruit du but réel; les autres en imaginaient à leur guise.

Le St. Jean-Baptiste sortit de la baie d'Engelli dans le Gange le 3 mars 1769 pour se rendre à Yanaon, où il devait prendre encore des marchandises. Il en sortit ensuite pour Mazulipatam, où il se chargea de quelques balles de mouchoirs, & il vint jeter l'ancre le 5 mai devant Pondicheri, où il prit des marchandises encore. Là, M. Law y fit embarquer 24 soldats commandés par M. de Saint-Paul, capitaine de grenadiers, secours nécessaire

pour aider à l'équipage, ou pour combattre s'il était nécessaire d'employer la force.

Ce fut le 2 Juin que M. de Surville mit à la voile de Pondichéri. Pour mieux remplir sa mission & contribuer à l'avantage de sa nation, il résolut de passer entre les isles Nicobar; il desirait même s'y arrêter pour prendre des éclaircissemens sur une colonie que les Danois, disoit-on, vouloient y établir. Mais comme on découvrit ces isles au moment qu'on ne s'y attendait pas, & au milieu de la nuit, la crainte de s'y briser obligea de faire voile au sud, & le vent ne permit plus de les atteindre une seconde fois.

Le 12, on vit les îles qui sont à la pointe d'Atchem, & sept jours après on jeta l'ancre près de la petite isle *Vaula*, dans le détroit de Malaca; & Sabé, second capitaine, descendit à terre avec un détachement pour y chercher de l'eau; mais il fut rappelé avant qu'il en eût trouvé, & on le rappela sur ce qu'on apprit que des Malais, qui viennent y pêcher dans de certains tems de l'année, y avoient attaqué les gens d'un vaisseau portugais, qui avoient eu beaucoup de peine à se défendre & à les repousser. La prudence ne permettait pas de s'exposer au même hazard.

On peut trouver dans cette île de l'eau & du bois ; on y peut trouver des tortues ; mais l'abord en est difficile à cause des bancs de sable qui s'étendent de ses côtes assez avant dans la mer.

On remit à la voile le lendemain, & le 29 on entra dans Malaca. Les Hollandais, qui en font les maîtres, sont dans l'usage de répondre au salut des vaisseaux, mais toujours en nombre moindre de coups de canon. Si l'on a la sottise de se formaliser de cet air de supériorité, & qu'on ne salue point, on vous y refuse tout secours, excepté du bois & de l'eau. Les plus sages n'y font pas attention, & c'est ce que fit le capitaine de Surville.

On s'aperçut dans ce port que la tête du gouvernail du vaisseau était brisée, & que la barre ne faisait que jouer. On y répara ce dommage ; mais il força d'y faire un plus long séjour qu'on n'aurait voulu. D'ailleurs le gouverneur reçut très-bien les officiers. Il facilita l'achat des provisions ; mais ayant ensuite soupçonné la destination du vaisseau, il changea de dispositions. Il crut qu'on en vouloit à la possession de quelques îles de l'Archipel des Moluques, & on fit des efforts pour l'en dissuader sans y avoir bien réussi.

Pourvu de nouveaux rafraîchissemens, le vaisseau remit à la voile le 14 Juillet; mais ce même jour fut sur le point de lui être funeste. Un commis des vivres eut l'imprudence de laisser tomber une chandelle allumée dans une pièce d'eau de vie de riz : une détonation violente en fut l'effet, mais heureusement la pièce ne creva pas, & l'on eut le tems d'étouffer le feu. Peut-être il conviendrait de ne se servir dans les vaisseaux que de lanternes fermant avec un cademat dont l'officier de garde aurait la clef. Cette petite augmentation de dépense est insensible quand on la compare avec les pertes que la négligence occasionne.

On suivit dans le détroit de Malaca la route indiquée par M. Daprès. Ce fut le 19 qu'on doubla Pedra-Blanca, qui fait l'extrémité continentale du détroit. De-là on se dirigea sur Pulo-Timon, où l'on arriva le 22, & l'on jeta l'ancre entre le midi & l'orient dans une anse de sable, à une lieue & demie de la terre.

Cette île est très-fréquentée par les Européens; elle produit de la cire, du calin, beaucoup de noix d'arecque & de cocos, des nids d'oiseaux, des mangues, des figues bananes, des durions, des melons d'eau & d'autres fruits des Indes, du sucre, du bétel & diverses

autres productions. Des Malais presqu'indépendans l'habitent; ils sont presque réunis au centre de l'île. On leur donne de mauvais couteaux qu'ils paient avec des poules & des fruits. Il est facile d'y faire sa provision d'eau & de bois.

Cette île est couverte de bois: le rivage y est ombragé par des arbres d'une grosseur énorme: on n'y voit pas de bêtes fauves, mais elle abonde en singes, rats, palmistes, mangoustes, lézards volans. On y trouve encore l'espèce de singe connu sous le nom d'homme des bois; les habitans le nomment Ourang-outan.

Les Malais donnent à cette île le nom de Chioumane. Elle dépend, comme les îles voisines, du roi de Tronganon. Dans la partie située entre le midi & le couchant, il y a le village nommé *Ouangtinga*; c'est le plus grand de l'île. C'est de ce côté qu'on trouve plus facilement des provisions & sur-tout des cabris. L'île a un mouillage sur chacun de ses flancs, & c'est ce qui la rend commode pour les mouffons.

On n'y trouva pas cependant des provisions assez abondantes pour dispenser de relâcher ailleurs, & l'on résolut de se rendre à Tron-

ganon, lieu indiqué par un capitaine Malais, à qui l'on parla dans Pulo-Timon.

On perdit l'ancre de mouillage en s'éloignant de l'anse de sable, perte qui fut plus sensible au capitaine qu'à aucun autre, parce qu'il savait seul la destination du vaisseau; c'était le 24 Juillet. On cingla sur Trongan, qu'on crut être le même lieu que Tronganon, & l'on n'en fut dépersuadé que lorsqu'on eut mouillé dans le premier lieu. Là un capitaine anglais nous apprit que Tronganon était plus au nord sous le 5° 25' de latitude septentrionale. On y cingla & y jeta l'ancre le 28. Ce lieu mérite une description particulière, parce qu'il est assez peu connu, & qu'il peut être très-utile aux navigateurs & aux commerçans.

Tronganon est situé sur la rive droite d'une rivière dont l'embouchure est un peu resserrée; mais en remontant à environ soixante toises, elle est très-large: elle est semée de petites îles couvertes de cocotiers & d'autres arbres qui l'embellissent. Une multitude de bateaux de pêcheurs couvrent la rivière & la rendent animée. Ils sortent le matin, errent tout le jour, & rentrent le soir chargés de leur proie.

Les bâtimens qui ne prennent que douze à treize pieds d'eau peuvent entrer dans la

rivière. A la pointe de la première île il y a une espèce de havre où l'on a 25 pieds d'eau, & où l'on trouve un fond sûr. Le bras de la rivière qui coule au midi de cette île forme un canal droit & assez long : on pourrait former un beau quai de chaque côté. Pour entrer avec sûreté il faut ranger de près la pointe méridionale.

Les maisons de Tronganon sont de bois, mal construites, & couvertes de feuilles de palmier. Les rues sont sans alignement, sans symétrie, inégales dans leur largeur : celle des Chinois est la moins laide ; les maisons en sont propres & les boutiques assez bien fournies. La chaleur excessive ne permet d'y tenir les bazards ou marchés qu'à trois ou quatre heures de l'après midi. Là on trouve des légumes, du poisson en abondance & tous les fruits des Indes.

Vers la rivière, sur la pointe méridionale, est une petite forteresse ou plutôt une cloison de planches épaisses d'un pouce & demi, hautes de quinze pieds, défendue à environ quatre pieds de distance par une petite haie assez touffue.

Sur le canal à gauche de l'île on voit encore un quarré construit en bois, coupé par trois embrâsures sur chacun de ses côtés. Plus

haut & du même côté il en est un troisième. Telles sont les uniques fortifications de Tronganon; elles ne résisteraient pas à la plus faible artillerie. Le palais du roi est dans la première forteresse; on n'y entre que lorsqu'il l'habite. La mosquée est entr'elle & la ville: elle est construite avec régularité. Cette mosquée & le palais sont les seuls édifices qui aient quelque apparence.

Le roi se nommait Mauk - Sourou; il est le seul commerçant de son royaume: tout s'y vend, s'y achète pour son compte; il traite lui-même avec les étrangers; il protège avec soin tous ceux qui abordent sur ses côtes pour y faire le commerce. Il était absent depuis cinq mois quand M. de Surville y arriva; il remplit ce tems à faire la guerre au nord de son état, qu'il avait agrandi de quelques nouvelles terres.

Les habitans de Tronganon, qui ont des bâtimens, les frètent au nom du roi. Il les envoie à Camboye, à Siam, en Chine ou autres lieux situés au nord de son royaume. Il en est qui se rendent à Java pour en apporter du riz, supplément nécessaire à la subsistance des habitans, qui n'en cultivent pas suffisamment malgré la fertilité de leurs terres.

On trouve dans cette ville une grande

quantité de calin, de poivre, de cire, du rotin & un peu d'or. On peut y apporter en échange de l'opium, du fer, des draps rouges, verts, violet foncé, un peu de toile pour des voiles, des mouchoirs fins de Paliacate; des gâses noires, fines & légères, dont ils se servent lorsqu'ils sont dans le deuil, des pierriers de fer de demi jusqu'à quatre livres de balles, de bons fusils, du salpêtre, du soufre, de la poudre à canon. Le commerce de ces objets y est très-avantageux: mais il ne faut pas y en apporter de mauvais; les Malais s'y connaissent et n'achètent que les bons.

Pendant l'absence du roi, l'état était gouverné par un vieillard, qui était un des oncles. Il rendait la justice, & se bornait à la rendre. L'équipage du St. Jean-Baptiste vit prononcer une de ses sentences & son exécution. En voici le sujet.

Un jeune Malais avait disparu depuis une quinzaine de jours; on trouva quelques-uns de ses habillemens sur un homme, qui fut arrêté sur le champ, & interrogé par le chef de la ville pour savoir d'où lui venaient ces dépouilles. Il dit les avoir trouvées dans un bois où le jeune Malais avait été tué; mais il nia fortement de l'avoir tué.

Cependant il se coupa dans ses réponses, & il fut convaincu d'avoir fait le crime. La jalousie l'avait causé. Une femme aimait le jeune homme; il ne répondit point à ses desirs, & elle résolut de le faire périr. Elle inspira sa fureur, son desir de vengeance à un autre homme: elle parvint à lui persuader d'assassiner son rival, qu'il attira dans un bois. Là il lui enfonça dans le sein son *cri*, espèce de poignard qui pend toujours aux côtés d'un Malais, & qui est presque toujours empoisonné.

L'assassin fut condamné à mort, & le lendemain il fut promené dans un bateau, les mains liées derrière le dos, accompagné de quelques hommes armés de lances. Sur le devant du bateau était une espèce de fourche avec un petit pavillon jaune qu'on y avait attaché. De tems en tems un des lanciers annonçait au bruit d'un instrument guerrier que ceux qui commettraient le même crime devaient s'attendre au même supplice. On le conduisit dans une petite île consacrée à ces exécutions sanglantes, & on l'y fit mourir en lui plongeant dans le ventre cette fourche, qu'on appelle le *fer du Roi*.

Les finances & le commerce de Tronganon sont dans les mains du Saougdagar (titre qui

désigne le premier marchand du roi) homme franc & juste, qui prit grand soin de faire fournir aux Français des rafraichissemens, & qui leur inspira la plus grande confiance par son exactitude à remplir ses promesses.

Ce Saougdagar n'était pas ignorant des rivalités qui règnent entre les Français & les Anglais; il apprit au capitaine de Surville que le conseil de Calcuta avait fait demander par le capitaine Jakson la concession d'une des îles *Ridang*, ou, si l'on n'accordoit pas cette demande, la permission de s'établir à Dongou, lieu distant de huit à neuf lieues de Tronganon. Le roi avait refusé cette permission, mais n'était point décidé encore à leur abandonner l'île *Ridang*, parce qu'il espérait engager les Anglais à l'aider dans la guerre qu'il voulait déclarer aux Hollandais.

Ce roi prétend que ses ancêtres n'ont cédé Malaca aux Portugais que pour l'espace de cent ans, & comme il y a long-tems que ce terme est expiré, il desirerait l'enlever aux Hollandais, ne fût-ce que pour se venger des exactions et des cruautés qu'ils y ont exercées contre les Malais. Il est à croire que les Anglais feront tous leurs efforts pour obtenir *Ridang*, parce qu'un tel établissement

faciliteroit leur commerce sur ces côtes, qu'il y a un excellent port où les Malais envoient leurs navires pour les y mettre à couvert durant la mauvaife saison, & que de cette île ils feroient, en tems de guerre avec les Espagnols, en état de défoler le commerce des Philippines, & d'y former de grandes entreprises.

Les monnoies qui ont cours à Tronganon font la piaftre & la roupie. La valeur de celle-ci n'est pas proportionnée à fa valeur intrinfèque : la piaftre y est fuppofée divisée en huit parties, qu'on nomme coupons, dont trois font la roupie. Ainfi cent piaftres valent 266 roupies & deux tiers, ce qui fait une perte de 22 pour cent.

Il y a une petite pièce de calin qu'on nomme petis : quatre cent petis valent un coupon; il en faut 3200 pour une piaftre.

Les poids font les mêmes qu'à Malaca; on y pèse par pieds & catys. Le coyang pèse environ 4800 livres de Hollande; il se mesure au moyen d'une demi sphère tronquée, dont le diamètre n'a pas demi pied; il en faut 800 pour un coyang; mais pour se mettre à l'abri des fraudes, il faut ne se servir que des mesures reconnues justes par les gens du roi.

Les gens du pays appellent *Pulo-Brala* l'île nommée *Pulo-Capas* dans les cartes de M. Daprès, située sous le 4° 58' de latitude septentrionale. Ils donnent au village & à la rivière qui est au couchant de cette île le nom de Pankang, non celui de Tringan. On assure qu'on trouve de l'or dans le sable de cette rivière. C'est une autre île située plus près du continent, sous le 5° 15', qui est nommée *Pulo-Capas* par les Malais. Il faut passer au midi de cette île pour arriver sûrement à Tronganon, quoiqu'il y ait six brasses d'eau dans le canal qu'elle forme avec le continent. La partie orientale de *Pulo-Capas* est très-escarpée; on n'y voit que des rochers sans arbres, sans verdure.

Les buffles, les volailles sont à bon marché dans les environs de Tronganon; les bœufs & les moutons y sont en moindre nombre & par conséquent plus chers; il faut attendre davantage pour en faire sa provision. L'eau de la rivière est salée devant la ville, parce que celle de la mer s'y mêle dans le tems du flux; il faut remonter deux ou trois lieues plus haut quand on veut faire sa provision d'eau douce.

Les droits de douane y sont de dix pour cent, & se paient en nature.

On partit de la rivière de Trongason le 2 août par un tems assez beau. Le 6 on découvrit Pulo-Condoo, & le lendemain Pulo-Sapate. Ici les courans portent au nord-est avec assez de violence, poussés peut-être par les vents de mousson. Cet espace a peu de fond; il n'excéda jamais 40 brasses, & en approchant des îles il n'étoit pas au-dessous de vingt.

On chercha le 2 les Philippines, & on les découvrit le 17, sous la latitude de $18^{\circ} 24'$. On suivit la côte aussitôt que les vents le permirent, & on tarda peu à découvrir les îles Babuyanes, situées au nord de Luçon, & marquées trop au midi dans les cartes de M. Daprès d'environ 18 ou $20'$, & plus exactement dans la carte du père Murillo de Velarde, corrigée par Bellin en 1752.

La partie septentrionale de l'île Luçon est remplie de fort hautes montagnes, couvertes de bois. Les Babuyanes sont basses & boisées; elles sont bien placées dans les cartes relativement l'une à l'autre; mais elles sont trop au couchant du cap Bojador dans Daprès. La petite île que Bellin y place sous le $19^{\circ} 15'$ paraît n'y point être, & on ne la voit point sous ce parallèle.

Le St. Jean-Baptiste vint mouiller entre l'île Bafchi, qui donne son nom à un groupe d'îles, & celle de Monmouth qui en fait partie.

Dampier est le premier navigateur qui ait parlé de ces îles. Il leur donna ce nom d'une boisson que les insulaires composent avec le jus des cannes à sucre qu'on laisse fermenter deux ou trois jours après y avoir ajouté une graine noire. Cette liqueur est agréable & connue dans tous les lieux où croît la canne à sucre. Les insulaires s'enivrent quelquefois avec cette boisson. Cette ivresse est moins à craindre que celle du vin; elle inspire une joie douce.

M. de Surville voulut connoître par lui-même si cette nation méritoit les éloges que Dampier fait de sa bonté. Tout lui parut annoncer que ce navigateur n'avait point exagéré. Dès qu'on eut jeté l'ancre, les habitans accoururent dans leurs canots en criant, *mapia*, *mapia*, mot dont ils se servent pour exprimer leur admiration. On les invita à monter sur le vaisseau; ils hésitèrent quelques instans; mais un des plus hardis ayant accepté l'invitation tous le suivirent. Ils parurent doux & bons; on leur fit des présens qui les attachèrent aux Français.

On fit mettre la chaloupe en mer, & l'on aborda dans l'île Baschi. Sa côte orientale est parsemée de rocs. Les Indiens guidèrent le bateau, le conduisirent au travers d'un canal sûr, & conduisirent les gens qui le montaient dans un hameau éloigné d'un bon quart de lieue des bords de la mer. Là ils leur offrirent des ignames & des patates que les femmes avaient fait cuire & de la liqueur. La chaleur qu'on avait éprouvée fit trouver ces rafraichissemens délicieux. Ils revinrent à bord très-satisfaits de ce bon peuple.

On leva le plan du canal formé par les deux îles Baschi & Monmouth; mais on ne put trouver d'aigade dans la première, & l'on n'eut pas le tems d'en chercher une sur la seconde.

Ils n'ont plus la tête nue comme au tems de Dampier; ils portent des chapeaux ronds tressés avec du jonc; ils n'ont plus d'anneaux d'or, quoiqu'ils connoissent encore ce métal; peut-être ont-ils vu qu'il y avait du danger à s'en parer aux yeux des étrangers: ils semblent distinguer à l'odeur l'or des autres métaux. Leurs pirogues, construites sans fer, réunissent la légèreté à la solidité, & peuvent contenir vingt à trente hommes. Les insulaires

connaissent l'usage de la balance, & paraissent avoir quelque commerce avec les Espagnols. Leur taille est moyenne, leur teint cuivré; leur figure douce & un peu arrondie, leurs lèvres minces, leurs cheveux noirs & bien fournis, leurs yeux bridés, mais moins que les Chinois & les Malais. Leurs jambes sont mal-faites & grosses peut-être d'enflure. Leurs femmes sont laides, ont les traits grossiers & portent un tablier qui leur descend jusqu'aux genoux, & une espèce de juste-au-corps.

Leurs villages sont situés sur les montagnes les plus escarpées & que la mer baigne. Les maisons sont adossées aux rochers, & garnies d'une enceinte de cailloux: on n'y parvient qu'avec des échelles, des espèces d'escaliers à marches très-étroites, ou des sentiers qui ne sont guère praticables que pour eux. La pêche, la culture sont l'occupation des hommes: les femmes veillent à leur ménage. La bonté jointe à une égalité parfaite règnent parmi eux. Ils aidaient l'équipage avec ardeur, ne voulaient qu'il fit que ce qu'il pouvait faire, & ne voulaient pas en être payés. Il n'est pas étonnant qu'un tel peuple, un tel climat, la douce égalité dont ils offrent l'image, aient été attrayantes pour des Européens: des matelots

de Dampier s'échappèrent pour s'y fixer, & on leur y donna une femme, un champ, une hache & des outils pour le cultiver. Trois s'échappèrent aussi du St. Jean-Baptiste la veille de son départ. On arrêta six insulaires, tout le reste s'enfuit sans avoir l'idée de faire quelque résistance. On en arrêta vingt encore qu'on amena au vaisseau les mains liées derrière le dos. Dans cet état quelques-uns s'échappèrent, nagèrent jusqu'à leur pirogue & furent ainsi se délivrer; mais quelques-uns s'étaient mis en sang pour échapper de nos mains.

Un de nos soldats, qui avoit été aux Philippines, & favoit quelques mots de la langue des naturels de ces îles, effaya de leur expliquer pourquoi on les retenoit captifs. Ils parurent l'entendre & demandèrent des cordes & qu'on les descendit sur l'île. On n'en garda que six, les autres s'éloignèrent avec précipitation, & revinrent avec des cochons qu'ils avoient garottés; & passant la main sur l'épaule du capitaine, ils disoient *mopia*; mais voyant son air fâché, ils se retirèrent en laissant leurs cochons, qu'on leur paya. L'un d'eux qui avoit un cochon, destiné sans doute à la rançon d'un de ses amis, le remporta puisqu'on ne le délivroit pas; il refusa de le vendre.

Inutilement on attendit le retour des trois matelots, & M. de Surville s'éloigna de ces îles, après avoir mis à terre trois Baschiens. Il en garda trois, qui versaient des larmes amères en voyant s'éloigner les montagnes de leur île; mais on les caressa, on les habilla & ils s'habituèrent au vaisseau. Leur conduite fut honnête, douce, soumise: ils se firent aimer des matelots. Deux moururent du scorbut dans la traversée; le troisième parvint à Lima.

Cet enlèvement, ce trouble répandu chez ce bon peuple vint d'une erreur de jugement; on crut qu'ils avaient favorisé la fuite des matelots, & l'on se trompait, comme on eut lieu de se le persuader, tant le faible doit craindre les mauvais raisonnemens mêmes du fort & redouter son voisinage.

Le terroir de ces îles est très-fertile & cultivé avec soin. L'île Baschy offre l'aspect d'un beau jardin: il y a peu d'arbres & ils y demeurèrent petits. Les principales productions sont les cannes à sucre, les patates, les ignames les bananes, les goyaves, les cocos & une espèce de millet qu'ils savent préparer. Ils ont aussi une espèce de haricots qu'ils mangent bouillis. Les cochons, les cabris y sont abondans & d'un goût supérieur à ceux des autres pays.

On y voit peu de volaille & presque point d'oiseaux.

Les femmes s'y parent les jambes avec des grains de verre de diverses couleurs enlaffés à un fil. Elles sont familières, & ne craignoient non plus que les hommes d'approcher les matelots. Ils sont moins propres que Dampier ne les peint : ils ne le sont point dans leurs habillemens ni dans leurs repas.

Le plus grand hameau de Baschy est situé dans la partie occidentale de l'île, vis-à-vis de l'île aux Chèvres. Autour règne une enceinte de 15 pieds de haut. Du pied de la montagne jusqu'au sommet la pente est garnie de maisons, les unes solitaires, les autres réunies au nombre de deux, de trois, par de petites enceintes, qui semblent ne s'élever que pour soutenir les terres que les pluies entraîneraient sans elles.

Ces maisons n'ont pas six pieds de hauteur ; elles n'en ont que dix dans leur longueur, six dans leur largeur. Quelques calebasses, quelques petites planches, quelques pots de terre qui reposent sur elles & servent pour garder leurs provisions, sont tous les ustenciles qui les décorent.

Sans armes à feu, il seroit difficile de sur-

prendre ces espèces de villages. Du côté de la mer, la montagne est fort escarpée, & elle est par-tout ailleurs entourée d'un mur élevé; on ne pourrait atteindre le haut de la montagne que par sa partie occidentale. Pourquoi tant de retranchemens, tant de soins pour rendre leur demeure inaccessible, puisque ce peuple n'a rien qui puisse tenter les navigateurs avides qui traversent ces mers? Peut-être les pirates chinois leur ont appris à craindre les hommes; peut-être font-ils venus quelquefois enlever leurs femmes, leurs enfans ou leurs provisions.

Ils connaissent l'usage du fer; mais il a cessé d'y être nouveau ou rare, & il a perdu de sa valeur pour eux: ils en font ordinairement des serpes.

Lorsqu'on vient du couchant, & qu'on a découvert le cap Bojador, il faut cingler vers le nord pour se rendre aux îles Baschy, afin d'éviter la mer toujours agitée au levant du cap, & de ne pas être jetés par les courans sur les îles Babuyanes, redoutables aux navigateurs.

M. de Surville s'éloigna de ces îles le 23 août, & dirigea sa route entre le midi & le levant. A six heures du soir on vit le canal

qui sépare l'île Grafton de celle de Monmouth; il paraît avoir plus d'une lieue de largeur. La mer brise avec force contre la pointe septentrionale de la dernière de ces îles, & l'on y voit un rocher avancé dans la mer. Cette partie de Monmouth est basse & dénuée d'arbres.

Le lord Anson fut frappé de trouver la mer bouillonnante dans ce canal; il s'assura que cette agitation singulière étoit causée par de fortes marées. Le St. Jean-Baptiste l'éprouva comme son vaisseau, & bien des gens exercés à la navigation furent étonnés de cet effet, & ne pouvaient comprendre que ce fût l'effet des marées.

L'île Grafton est au moins d'un tiers plus grande que celle de Monmouth; elle est fort montueuse, & l'on y voit un pic qui s'élève à une grande hauteur.

Au-delà des îles on trouva la mer agitée quoique le vent fût médiocre. Le 26 on vit pour la première fois la belle comète de 1769, elle devait être visible plusieurs jours auparavant. Le tems fut très-variable; le tonnerre, l'orage succédaient rapidement au beau tems: quelquefois les vents étoient contraires; il fallait lutter avec vigueur; on ne cessait pas

d'avoir des indices de terre & l'on n'en vit aucune. C'est sur la route que tint le vaisseau qu'on place les îles Saavédra, les Martyrs & autres îles qui font partie des Carolines, & on ne les apperçut pas. Cependant il paraît qu'elles ne sont pas éloignées; des oiseaux qui ne s'éloignent guère de la terre, & qu'on nomme batteurs-d'ailes, voltigeaient autour du vaisseau, qui sillonnait une mer couverte de fruits de mangliers. On n'allait qu'à petites voiles durant la nuit; on tenait avec grand soin des matelots en vigie, & l'on ne vit rien.

Le 13 septembre on résolut de cingler plus au levant, dans la crainte de s'embarraffer dans les terres de la nouvelle Guinée; on suivit cette route pendant huit jours, au bout desquels les indices de terre s'augmentèrent encore. On voyait des arbres déracinés d'une grosseur énorme, du gouémon, des roseaux, plusieurs espèces d'oiseaux; on prit même un petit courlieu.

Le 22 on se dirigea plus au midi: les vents étaient variables; toutes les fois qu'ils venaient du nord-est, on sentait une odeur de foin; ce qui arrive lorsqu'on approche des terres dans les pays chauds: on vit aussi plus de branches, de feuilles, de fruits d'arbres. Le

lendemain on traversa la ligne sous la longitude orientale de $145^{\circ} 32'$ de Paris. Ici les vents furent plus variables encore & plus contraires; Le calme succéda jusqu'à la fin de septembre. On vit plusieurs couleuvres & une petite tortue. Les courans portaient au midi. Dans les premiers jours d'octobre les courans parurent avoir changé de direction. Tout semblaient indiquer la terre, tout l'équipage la desirait, le repos devenait un besoin; car jusqu'alors les relâches avaient été plus pénibles pour le matelot que la mer même.

Le 6 octobre, au soleil couchant, on crut avoir vu la terre vers le sud. Le lendemain au point du jour l'incertitude se dissipa: la première île qu'on découvrit fut nommée *de la première vue*. Plus loin paraissait une montagne élevée, qu'on nomma Gros-morne; il commençait une longue chaîne de montagnes qui se dirigeait vers le couchant. On regarda cette île comme une découverte nouvelle, située au nord de la Nouvelle-Bretagne. Dampier passa entre celle-ci & l'île dont on vient de parler. M. de Bougainville paraît avoir vu quelque partie de cette nouvelle terre.

On louvoya pour l'atteindre: on passa sur un banc de corail rouge; mais on ne put

s'approcher de la terre. Après midi on détacha une chaloupe pour visiter l'île de la Première-vue : elle la côtoya sans y trouver de havres sûrs. On en étoit à deux lieues à cinq heures du soir, & l'on trouva un fond de coquillages semblables à du talc.

Au midi de cette île sont quatre petits îlots & le Gros-morne, qui paraît former la pointe occidentale d'une baie immense. Durant la nuit le ciel parut plus éclairé derrière cette montagne, & l'on en conclut que c'étoit un volcan.

Forcés de continuer leur route, les Français eurent au levant, & découvrirent d'autres terres fort élevées & montueuses. Enfin, le 13 octobre, leur chef résolut de chercher un mouillage sur la côte qui paraissoit à ses yeux : il fit embarquer M. Labé, quatre soldats & plusieurs matelots. Ils entrèrent peu après dans une espèce de port assez vaste, où ils firent des signaux pour qu'on s'y rendit.

On en approchoit lorsqu'on vit sortir d'un canal un canot dans lequel il n'y avoit qu'un homme qui fit signe de venir à lui ; on lui en fit faire pour qu'il se rendit à bord ; on lui montra un pavillon blanc ; mais il se tint toujours à la même distance. M. Labé revint à bord & gouverna le vaisseau pour le conduire au port.

La fonde ne trouvait point encore de fond avant que d'entrer dans le port. Plusieurs îles en forment l'ouverture, & les défendent contre les vagues de la haute mer. On mouilla tout auprès d'elles, forcé par le calme, & sur un fond de vingt-quatre brasses, près d'un récif qui fit craindre de dériver sur lui, & força de jeter deux ancres à la fois. Ce port parut très-beau, & offrit de grandes ressources pour les navigateurs fatigués. On y est à l'abri de tous les vents: on se proposa d'y passer plusieurs jours, de tâcher d'y rétablir ceux que le scorbut avait déjà rendus faibles & languissans; ils étaient au nombre de trente, & chaque jour le mal augmentait.

L'entrée de ce port est sous le $7^{\circ} 25'$ de latitude méridionale, sous le $151^{\circ} 53'$ de longitude à l'orient du méridien de Paris. On se flattait d'y vivre en paix, d'en sortir plus sain & plus vigoureux: on ne s'attendait point aux malheurs qu'on y éprouva.

Comme on s'aperçut que le pays était habité, on chargea les canons; on mit les armes à feu en bon état, afin de se défendre des attaques des habitans, s'ils méditaient d'en faire. Leur physionomie dure, l'attirail qu'ils portaient avec eux fit penser qu'ils formaient un peuple belliqueux.

Dès qu'on eut jeté les ancres, des pirogues s'approchèrent. Ceux qui les montaient examinèrent le vaisseau : on leur envoya des bagatelles, qu'on croyait devoir leur faire plaisir : on y ajouta des démonstrations les plus propres à leur inspirer de la confiance ; ils n'y répondirent qu'en montrant le fond du port, & qu'en annonçant que nous y trouverions des vivres & de l'eau.

L'un d'eux, plus inquiet ou plus féroce, ajusta une flèche à son arc & parut vouloir la diriger contre le vaisseau, en invitant ses compagnons à l'imiter. On lui montra le pavillon blanc ; on lui envoya des bouteilles & des morceaux de toile ; & ces dons parurent le défarmer.

Les pirogues se retirèrent dans l'île, qui est à droite dans le port : le vaisseau en était si voisin qu'on y entendait, qu'on y voyait tous leurs mouvemens. Ils y firent grand feu & répétaient exactement ce qu'ils entendaient dire sur le St. Jean-Baptiste.

Le lendemain on entra plus avant dans le port, auquel on donna le nom de Praslin : plusieurs pirogues environnèrent le vaisseau, & ne laissaient échapper aucun mouvement qu'ils ne remarquassent : on les invita d'y

monter; ils s'y hafardèrent enfin : plusieurs tenaient à la main une mafſue fort peſanté ; on n'en laiffa entrer qu'une partie, parce qu'ils étaient en plus grand nombre que l'équipage ; ils firent des préſens de quelques coquillages, & d'une eſpèce d'amandé. L'un d'entr'eux parut vouloir être utile, & M. de Surville voulut ſe l'attacher par de petits préſens ; il fit entendre qu'il montrerait au fond du port l'endroit où l'on trouveroit des vivres & de l'eau ; on arma deux bateaux après midi, on en donna le commandement à M. Labé, qui méritoit la confiance du capitaine par ſa prudence & par ſon courage ; on donna des ſabres aux matelots ; les ſoldats mirent leurs armes en bon état, & partirent : le neveu du capitaine commandait un des bateaux : dès qu'ils s'éloignèrent du vaiſſeau, toutes les pirogues les ſuivirent, & les accompagnèrent juſqu'au fond du port ; elles ſe rapprochaient, s'éloignaient ; ceux qui les montaient paraiffaient ſe concerter ; leur agitation inſpira peu de défiance, parce qu'elle parut naturelle.

Pendant que le ſecond capitaine était au fond du port, M. de Surville alla chaffer avec quelques officiers dans une île voiſine. Bientôt ils ſ'entendirent appeler d'une voix

qui annonçait quelque évènement dévastateur : ils courent vers le lieu d'où s'élève la voix ; ils voient M. Labé traînant après lui des pirogues du pays , et ayant dans son canot plusieurs de ses gens blessés dangereusement : ils s'informent de ce qui vient de se passer ; ils apprennent qu'arrivés en un endroit du port assez refermé, entouré de broussailles, les Indiens leur firent signe qu'il y avoit de l'eau dans cet endroit. Cette position parut suspecte, & M. Labé refusa d'échouer ses bateaux, comme les habitans paraissaient le desirer ; il se contenta d'envoyer quatre soldats avec quelques Indiens visiter cette aiguade : déjà il étoit impatient de les voir reparaitre, lorsqu'ils revinrent lui dire que cette aiguade n'étoit qu'une marée remplie par de l'eau de pluie. Ce trait confirma la défiance de M. Labé, qui se laissa conduire cependant vers un autre lieu, où l'on trouva les mêmes difficultés, les mêmes raisons de n'en pas faire usage. Le sergent fut conduit à quelque distance, où un filet d'eau descendoit du rocher. Ici leurs conducteurs les abandonnèrent ; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils rejoignirent leurs bateaux : là les Indiens firent de nouveaux efforts pour les persuader de les faire échouer ;

ils les remorquaient eux-mêmes, & voulaient les attacher à des arbres; on s'y opposa: ils parurent encore chercher à diviser les matelots, en les invitant à ramasser des cocos, qui sont là très-abondans: ceux-ci le désiraient, mais leurs officiers s'y opposèrent. Ils étoient à plus de deux lieues du vaisseau; le jour étoit sur sa fin, & prévoyant qu'on ne pourrait rien faire ce jour-là, ils ordonnèrent à tout leur monde de se rembarquer.

Les Indiens étoient dans ce lieu au nombre de cent cinquante, tous armés de flèches & de lances: dès qu'ils virent qu'on se disposait au départ, ils se préparèrent au combat. Il parut à quelques Français qu'ils avaient commencé par un acte religieux. Un vieillard s'avança, leva les yeux & les mains vers le ciel, prononça quelques paroles, & sembla exhorter ses compagnons à combattre avec courage.

L'un d'eux frappa de sa massue un soldat qui s'embarquoit. M. Labé fit faire feu; mais il ne put empêcher que plusieurs de ses gens ne fussent blessés, et que le sergent ne fût percé d'un coup de lance au dessus de la hanche.

La première décharge les rendit immobiles :
plusieurs

plusieurs tombèrent morts, ou blessés grièvement; leur étonnement permit de recharger, & de faire feu une seconde fois: l'effroi succéda à leur étonnement, & ils s'enfuirent, gagnant les bois avec précipitation: trente ou quarante demeurèrent sur la place, morts ou mourans.

Dès que ces Indiens eurent disparu, M. Labé s'empara de quelques pirogues, en fit briser quelques autres, & emporta des armes & d'autres bagatelles que ces gens avoient avec eux. Parmi les blessés des Français était M. Labé lui-même; il avait reçu un coup de pierre à la jambe, & deux flèches à la cuisse: les blessures étoient légères, & cependant dix mois après les plaies saignoient encore, ce qui fit conjecturer que les flèches étoient empoisonnées. Mais le sergent fut bien plus malheureux; il souffrit des douleurs extrêmes pendant trois jours, à la fin desquels il mourut. On était fort embarrassé, car la blessure était légère: le chirurgien soupçonnait l'introduction de quelque corps étranger, & desira qu'on ouvrit le cadavre; il l'obtint, & trouva un morceau de lance de six pouces de long, qui s'était enchâssé avec tant de force dans les vertèbres, qu'il fallut pour le retirer se servir

d'une tenaille , & casser les os avec un marteau.

En revenant à bord , on apperçut cinq ou six personnes sur un des îlots de l'entrée du port : on comptait les saisir à terre ; mais quoi qu'on en fût très-près , ils eurent l'adresse de mettre leur pirogue à l'eau , & de s'y élancer. On essaya de leur couper le chemin , & l'on fit feu sur eux : un d'eux fut blessé , tomba dans la mer , mais nagea encore assez bien pour regagner le rivage , & se traîna dans les bois : les autres nagèrent aussi , & s'échappèrent. On vouloit cependant se saisir d'un des habitans , pour qu'il indiquât une aiguade ; on se crut dans la nécessité d'effrayer ces peuples , pour les détourner d'une nouvelle attaque , qui pouvait devenir funeste dans l'état de faiblesse où l'équipage étoit réduit.

Dans ces circonstances , on vit s'avancer une pirogue , conduite par deux hommes , qui paraissoient examiner le vaisseau très-curieusement. On employa , pour les faire approcher , un stratagème qui réussit , au moins en partie. On avoit deux matelots Cafres dans le vaisseau ; on les affubla comme le font les gens du pays ; on les fit descendre dans une des pirogues enlevées , & ils firent aux deux

Indiens les mêmes signes qu'ils avoient vu faire à d'autres. Ces Cafres firent si bien, que la pirogue, trompée par cet artifice, s'approcha beaucoup du vaisseau : alors on détacha deux bateaux pour l'envelopper ; mais elle prit alors la fuite, & s'échappoit encore par la vitesse de sa marche, lorsqu'on tira sur elle. Un Indien fut tué, & en tombant il fit renverser la pirogue : l'autre essaya de gagner à la nage l'île voisine ; mais on le joignit avant qu'il pût atteindre le rivage : il se défendit avec courage, & quand il n'eut plus d'armes, il combattit encore avec les dents ; mais il fut enfin obligé de céder au nombre. On le mena passer la nuit sur le vaisseau, d'où l'on vit deux nouvelles pirogues s'approcher dans le milieu de la nuit : on tira sur elles, & les cris douloureux qui s'y firent entendre annoncèrent qu'on avoit blessé quelques-uns de ceux qui les montoient.

Le 15, on conduisit le prisonnier dans les îles situées au levant du port, pour qu'il y indiquât une aiguade ; il prit un chemin assez long, & dans la route, sans qu'on s'en aperçût, il ramassa un coquillage, avec lequel il coupa une partie des liens qui le gênaient : on le découvrit avant qu'il pût s'échapper, &

on le veilla de plus près. Il fit signe qu'il y avait une aiguade peu éloignée : on s'y laissa conduire ; mais avant qu'on y fut arrivé , un soldat en découvrit une autre , & l'on s'y arrêta. Le prisonnier fut reconduit à bord : quand il vit qu'on l'y reconduisoit , il se roula sur le rivage , en poussant des cris affreux , sans doute pour appeler ses compatriotes ; il mordait la terre avec fureur , & paraissait dans le plus grand désespoir.

On fit de l'eau dans cet endroit , sans être inquiété , parce qu'on avait eu la précaution de tirer sur les pirogues dès qu'elles paraissaient : on coupa aussi du bois ; on cueillit quelques choux palmistes , qu'on trouve là en abondance.

L'endroit près duquel on avoit mouillé étoit très-marécageux : des pluies abondantes y tombèrent pendant tout le tems que le Saint Jean-Baptiste y demeura : d'autres difficultés s'opposèrent encore à ce qu'on pût séjourner , & loin d'y retrouver la santé , les maladies augmentèrent , ainsi que le nombre des malades. Quelques-uns de ceux qui étaient atteints du scorbut y périrent.

M. de Surville voyant qu'il ne pouvait tirer d'autre secours de ce lieu , se détermina

au départ. Outre que le lieu étoit mal sain, le fond en étoit mauvais; chaque jour les ondes ou le vent, quoique faibles, faisaient changer de situation au vaisseau, & le mettaient en danger.

Ce ne fut que le 21 octobre que nous sortîmes du port, auquel on avait donné le nom de *Praslin*; on fut obligé à de lentes précautions pour éviter de heurter, parce que son entrée est très-étroite; deux vaisseaux ne pourraient y entrer librement à la fois; on peut cependant assurer qu'il est un des plus beaux qui soient dans l'univers; une chaîne d'isles s'étend en cercle devant lui, d'une de ses extrémités à l'autre; & le fond y est assez profond pour qu'on puisse s'amarrer aux arbres: il a plus de trois lieues d'étendue du nord au sud; il est presque à l'abri de tous les vents dans toutes ses parties. Le pays qui l'entoure paraît être un des plus beaux de la terre; il est couvert de bois, il doit abonder en rafraîchissemens. On regretta de n'avoir pu le vérifier; on ne put visiter que les terres voisines de la mer; mais quoiqu'elles soient marécageuses, elles sont très-fertiles & ornées d'une multitude de plantes & d'arbres différens; il y a beaucoup de palmistes, de

cafeyers sauvages ; on a cru y reconnaître l'ébénier ; on y remarqua le tatamahaca & plusieurs autres arbres qui donnent de la gomme ou du baume.

Mais ce qui étonna le plus, c'est que le bois coupé pour l'usage du vaisseau donnait à l'eau dans laquelle il tombait une teinte rouge assez frappante ; un matelot, qui s'en aperçut, en coupa de l'écorce, la fit bouillir, & en fit une couleur rouge qui teignit très-bien un morceau de toile de coton.

Les habitans de ce pays sont en général d'une taille bien proportionnée, d'une bonne complexion. Il en est de fort noirs, d'autres qui le sont moins, leurs cheveux sont crépus & doux au toucher ; ils ont le front petit, & quelque chose de sinistre dans la physionomie ; ils n'ont ni le nez aussi écrasé, ni les lèvres aussi grosses que les Cafres ; ils ne coupent leurs cheveux qu'autour de la tête, & se poudrent avec de la chaux ou de l'ocre, qui donne à leur chevelure une teinte jaune ; ils poudrent aussi leurs sourcils.

Le bas de leurs oreilles est percé d'un trou d'une grandeur démesurée, & y insèrent différens ornemens, comme un cercle, des feuilles de différens arbres ; ils ont aussi la

cloison du nez percée, & y insèrent d'aussi grosses chevilles que leur âge le permet; ils portent un cercle au-dessus du coude, & un ornement au cou qui a la forme d'un peigne, & se fait d'une pierre blanche qu'ils estiment beaucoup. Ils ont aussi diverses espèces de bracelets.

Plusieurs personnes de l'équipage ont cru qu'ils étaient antropophages, parce qu'ils portent encore au cou une espèce de chapelet formé de dents, que les uns ont cru être des dents d'hommes, & que les autres assuraient être de différens animaux. Le jeune homme qu'on y enleva témoigna toujours la plus grande horreur pour ces repas atroces, & a toujours protesté qu'on les ignorait parmi ses compatriotes.

Leurs armes sont l'arc, la flèche, la massue & la lance: leurs flèches, faites de trois ou quatre pièces liées par un mastic très-dur, sont très-dangereuses, parce qu'il en reste toujours quelqu'une dans le corps lorsqu'on en est percé: la pointe est un os très-aigu, & presque toujours ils se servent de l'os qu'on trouve à la queue du diable de mer. Leurs massues sont faites d'un bois très-pesant, & sont longues de deux pieds & demi. On ne

leur connaît qu'une arme défensive; c'est un bouclier fait avec du rottin. Leurs lances sont armées quelquefois d'un os long de six pouces qu'on ne peut retirer du corps qu'en déchirant la chair parce qu'il a des dents.

Leurs pirogues sont faites avec adresse, bien proportionnées, & vont d'une vitesse inconcevable: le devant & le derrière en sont fort élevés, peut-être pour qu'ils arrêtent les flèches & en sauvent ceux qui sont derrière: quelques-unes sont fort grandes; on en a vu une qui avait 56 pieds de long sur moins de quatre pieds de large. Les planches des petits bateaux n'ont pas quatre lignes d'épaisseur; ils les lient avec les roseaux fendus, qu'on nomme rottins, & enduisent les jointures avec du mastic noirâtre & fort dur. On en voit qui sont incrustées de nacre de perles qui forment différens dessins.

On donna au pays qu'on avait découvert le nom de *Côte des Arfacides*, ou des assassins: peut-être mérite-t-elle bien moins ce nom que celles d'Europe; ils attaquèrent les Européens; mais il est possible qu'ils s'en crussent attaqués, ou qu'ils pensassent avec quelque sorte de raison que leur sûreté demandait qu'ils expulsassent ces nouveaux

hôtes : & avec quelle injustice & quelle cruauté n'avaient-ils pas traité les doux Indiens de l'isle Bafchy ?

Le jeune noir qu'on avait pris dans le port de Praslin s'appelait *Lova-Sarega* : le premier mot désigne un petit poisson dans sa langue ; il avait 13 ou 14 ans ; il montra beaucoup de disposition pour apprendre le français, & dans la suite son séjour parmi les Espagnols lui donna assez de connaissance de leur langue pour se faire entendre aux deux nations. A Lima, il fut sur-tout frappé de la grandeur des édifices, & s'imaginant que leur solidité ne répondait pas à leur étendue, il essayait de les ébranler avec ses bras. Mr. de Surville le faisait manger à sa table ; il n'en prit point occasion de se croire supérieur à d'autres noirs qui étaient dans le vaisseau ; & quand ce Capitaine fut mort, il voulut servir comme les autres. Jamais il n'abusa des bontés qu'on eut pour lui, & ne voyait en elles que des faveurs. Le seul défaut qu'on pût lui connaître, c'est un excès de sensibilité qu'il ne tourna jamais que contre lui-même, & sans dépit, sa colère ne dure qu'un instant. Il a l'esprit pénétrant, & apprend volontiers ce qu'on desire ; toujours fidèle,

attaché à ceux qu'il sert, il n'est point intéressé; il connaît le prix de l'or sans y mettre une grande importance, aime la parure, & s'en passe sans peine & sans regret. La faim est le besoin qu'il sent le mieux, & qu'il paraît satisfaire avec le plus de plaisir.

Il raconta qu'on était toujours en guerre chez ses compatriotes; leurs prisonniers sont faits esclaves & servent leurs vainqueurs. La pluralité des femmes est permise parmi eux. Ils ont un Roi; son autorité est sans bornes: le pêcheur, le chasseur n'osent entrer dans leur cabane le fruit de leurs travaux, sans l'avoir exposé aux yeux de leur maître, pour qu'il choisisse ce qui lui plaît: s'il y manquait, il serait puni. S'il arrivait à l'un d'eux de marcher sur l'ombre de leur Roi, ce crime serait suivi d'une prompte mort, à moins qu'il ne soit riche, & ne puisse racheter sa vie.

On ne put en tirer des idées nettes sur la religion de son pays: il dit qu'on y était dans l'idée qu'à la mort les hommes vont au ciel, & qu'ils en reviennent de tems en tems pour parler à leurs amis ou à leurs connaissances: il prétendait avoir vu, avoir entendu de ces revenans; ils viennent, assu-

rait-il , durant le silence de la nuit, nommer les lieux où l'on pourra faire la pêche la plus abondante , annoncer les événemens tristes ou agréables qui doivent suivre. Quand on contestait son opinion, il était fort surpris que des étrangers prétendissent savoir mieux que lui ce qui se passait dans son pays.

On y respecte beaucoup les médecins; ce sont tous des vieillards, & leur âge, qui leur donne l'expérience, aide à rendre vénérable l'art qu'ils exercent. Aux yeux de Lova, ils sont plus habiles que les médecins d'Europe qui font languir trop long-tems le malade.

Les filles ont un époux assigné dès l'âge le plus tendre, & vivent dans la maison du père de leur époux jusqu'à ce qu'elles soient nubiles.

Ils observent une coutume singulière, au moins parmi les riches. Dès que l'un d'eux est mort, on élève un échafaud sur lequel on expose son corps : au-dessous on creuse une fosse ; les parties graisseuses du corps y tombent lorsqu'elles sont séparées des chairs par le tems & les pluies : alors on couvre la fosse, & on y élève une petite maison, ou un mausolée : On se borne à orner la fosse d'un enfant avec des fleurs. On

prend ensuite les os, & on les porte dans la sépulture commune à tous.

Les *Arfacides* commercent sur mer; mais ce commerce ne peut être bien étendu, vu le genre des productions du pays, l'état où y sont les arts, & le peu de tems qu'ils emploient dans leurs voyages: ils ne durent que dix ou douze jours. Le mouvement des astres sert à les guider; ils connaissent un assez grand nombre d'étoiles.

Lova disait que son père visitait souvent une nation dont le teint était beaucoup moins noir que le leur; qu'il en rapportait des toiles fines, chargées de beaucoup de dessins: on s'en servait dans son pays pour faire des ceintures.

Les productions du pays sont la banane, la canne à sucre, l'igname, le cocos, l'anis & une espèce d'amande dont les habitans font grand cas. Lova parla d'un autre fruit dont il ne put voir de semblables en Amérique, & dont il fit une description trop vague pour le faire distinguer. La tortue est le principal aliment des *Arfacides*; les œufs y sont abondans, le poisson est aussi commun que les œufs: une plante, qu'ils nomment *Binao*, leur sert de pain.

Lova ne connut aucune de nos épiceries ; il n'en faut excepter que ce grand arbre dont l'écorce a un goût assez semblable à celui de la canelle (l'arbre de Winter), & dont ses compatriotes font usage avec le bétel, l'arèque & la chaux. Pendant la nuit, ils éclairent leur cabane avec une résine qui fuit de l'arbre qui leur fournit des amandes, résine grasse, oléagineuse, qui répand une odeur assez agréable en se consumant.

Les Arfacides ne connaissent point de métaux ; la hache dont ils se servent pour couper le bois est faite d'une pierre fort dure qui a la couleur de l'ardoise. Pour se couper les cheveux, ils emploient une pierre assez semblable à la pierre de fusil. On ne vit sur la côte que des cabanes de pêcheurs ; mais Lova assure que dans l'intérieur du pays, il y a de grands villages.

On ne peut dire quels sont les quadrupèdes de cette terre trop peu connue, Lova dit qu'il y a des sangliers, des loris, &c. & qu'il y a un grand nombre de pigeons ramiers. L'équipage du St. Jean-Baptiste vit de ces derniers, qui lui parurent moins gros que ceux d'Europe.

En comparant ce faible tableau de ce peuple avec ceux dont parle Dampier & d'autres

voyageurs, il paraît qu'ils forment une même race; ils ont les mêmes armes, les mêmes bateaux, le même courage, & assez d'analogie dans leurs mœurs.

Les Français laissèrent plusieurs inscriptions sur le rivage pour attester qu'ils avaient pris possession du pays au nom de Sa Majesté Très-Chrétienne, usage ridicule autant qu'il est injuste; ils laissèrent aussi des avis à ceux qui pourraient aborder dans le même lieu, pour les mettre en garde contre les habitans; c'était, comme on l'a dit, le 21 octobre 1769, qu'on sortit du port Praslin; deux jours après, on trouva sur la mer une pirogue abandonnée, faite avec des pieds de bananiers encore verts, sur lesquels on avait arrangé une espèce de niche en bois.

Le 24, on voyait encore la côte qu'on venait de quitter, & qu'on desirait avec impatience de perdre de vue; on était le 26 vers un Cap qu'on crut être sa partie orientale, & qu'on cessa de voir sur le matin, mais à midi on découvrit une isle qu'on nomma *l'Inattendue*, située sous le 7^o. 54' de latitude méridionale: vue à quatre lieues de distance, on croirait voir une flèche dont la pointe est la partie orientale de l'isle. On remarque vers

le couchant de très-petites éminences ; elle est platte & basse par-tout ailleurs, & par-tout encore elle est couverte d'arbres. Elle peut être à 9 lieues de la côte que nous venions de quitter.

Les jours suivans furent marqués par des vents très-variables, qui retardèrent beaucoup la marche du vaisseau : le 30, on découvrit une isle encore, que les courans & les vents ne permirent pas de doubler. On la nomma l'isle *des Contrariétés* : elle est sous le 9^e. 46' de latitude méridionale ; à 4^e. 52' au levant de l'isle de la première vue. L'aspect de cette isle est charmant ; le paysage est délicieux ; elle parut cultivée en diverses de ses parties, & le grand nombre de bateaux qui en sortirent, les feux qu'on y alluma pendant la nuit, annonçaient une grande population. Elle est éloignée de la côte d'environ 10 lieues. Pendant les trois jours qu'on demeura à la vue de cette isle, diverses pirogues vinrent roder autour du vaisseau : les hommes qui les montaient paraissoient de la même espèce que ceux du port Praslin. On voulut les engager à monter sur le bâtiment ; mais ils s'y refusèrent : un seul, après beaucoup d'invitations, se hasarda d'y monter. Il s'empara d'abord d'un meuble

qui appartenait à un matelot, & on eut beaucoup de peine à le lui faire rendre. De là, il fut sur le pavillon qui était élevé sur la poupe, & sans doute pour l'enlever; mais on le lui fit abandonner. Il monta ensuite au mât d'artimon avec la même agilité qu'un matelot exercé. Après avoir tout considéré à son aise, il descendit sur le gaillard, & parlant à ses camarades, il les invitait à monter comme lui; ses mouvemens étaient d'une rapidité étonnante, ses gestes violens, & sa voix très-forte: on eût dit qu'il voulait en imposer à l'équipage, peut-être avait-il plus de crainte que de joie. Il fit entendre qu'il était le chef de ceux qui environnaient le vaisseau.

On comptait une vingtaine de pirogues autour de lui, & dans la plupart on remarquait une grande provision de lances, de flèches & de sagaies dont l'extrémité était dantelée. Une douzaine des hommes qu'elles portaient se hasardèrent enfin à venir trouver leur compagnon. Ils montrèrent beaucoup de bienveillance pour les Français; ils semblèrent leur faire entendre qu'ils trouveraient chez eux des provisions, qu'ils y seraient bien traités. Ils demeurèrent environ une heure sur le vaisseau; l'un d'eux en se retirant étendit sa main dans

le labord de l'office & enleva un flacon : dès qu'il l'eut, il s'élança dans la mer & on ne put l'arrêter.

La beauté de cette isle engagea M. de Surville à y tenter une descente : il fit préparer un bateau, & M. Labé y descendit avec quelques soldats. Mais à peine s'était-il éloigné d'une demi-portée de canon, que ces insulaires l'environnèrent, prirent leurs arcs & y ajustaient leurs flèches. M. Labé ne crut pas devoir attendre leur décharge ; il la prévint par la sienne, qui fut entendue du vaisseau, qui fit entendre le bruit du canon : ce bruit mit les progues en faite. On rappela M. Labé. Trois heures après, on vit s'avancer un grand nombre de pirogues qui se mirent en ordre de bataille ; mais il fut bientôt rompu d'un coup de canon ; il était chargé à mitraille, & sans doute il donna la mort à quelques insulaires. On gémit de voir des nations civilisées faire un tel usage de leurs forces, & souvent sans but et sans objet, souvent encore sur des craintes qui peuvent être mal fondées, ou ne le sont que parce qu'on ne peut s'entendre mutuellement, porter ainsi la mort et la désolation parmi des peuples qui n'ont, pour se défendre de l'op-

pression des Européens, d'autres armés que des flèches et des lances.

Ce fut avec regret qu'on se vit forcé d'abandonner le plan de relâcher dans cette isle. Plus on en avait approché, plus elle avait paru riante, fertile, cultivée; mais comment le faire avec des peuples qui paraissaient si peu hospitaliers!

Lova assura plusieurs fois qu'il n'entendait rien à la langue de ce peuple: ceux des insulaires qui étaient montés sur le vaisseau l'invitèrent à se rendre dans leur isle; mais il parut faire peu de cas de cette offre: il sembla, au contraire, avoir pour eux de la haine, et désirer un arc et des flèches pour les écarter.

Les pirogues de ces insulaires sont travaillées avec beaucoup plus d'art que celles des habitans du port Praslin: celle du chef sur-tout était la mieux faite, la plus curieuse. Sur le devant était une espèce de petit pavillon formé de plusieurs petits flocons de paille teinte en rouge: le derrière était orné de divers petits ouvrages en sculpture, qui représentaient divers animaux, et sans doute de ceux du pays; mais principalement des chiens, qui paraissent y être en grand nombre.

Une grande partie de ces insulaires portaient

au nez une espèce d'ornement de figure circulaire, fait avec de la nacre : sur la surface ils avaient décrit plusieurs cercles concentriques marqués en noir : quelques-uns de ces ornemens avaient la forme d'un triangle : des herbes aromatiques étaient attachées en différentes parties de leur corps : c'était là leur seul vêtement ; excepté cette parure, ils sont absolument nus.

Le vaisseau continua sa route dans la même direction vers le midi, et le 3 novembre il découvrit encore trois petites isles, qu'on nomma *les trois sœurs*, parce qu'elles ont la plus grande ressemblance entr'elles : deux canaux larges d'un tiers de lieue les séparent : celle du milieu est sous le 10. 16' de latitude méridionale, et sous la même longitude que l'isle *des Contrariétés*.

Le vent redevint variable le 4, & le calme suivit de près : ce calme pouvait être funeste, parce que les courans jetaient les vaisseaux sur la côte qu'on suivait depuis le départ du port Praslin ; mais heureusement, quand on fut près de la côte, la direction des courans changea. Dans ces circonstances, diverses pirogues quittèrent la côte, vinrent auprès du vaisseau, firent des signes pour engager à

descendre à terre ; mais se refusèrent à monter à bord.

Plus loin, on découvrit deux autres petites isles : elles paraissaient à trois lieues de la côte, sous la latitude $10^{\circ}.57'$ & $30'$ minutes plus au levant que l'isle des Contrariétés. Ces deux isles sont plattes, basses, couvertes de bois : la côte qui leur est opposée est fort montueuse ; elle forme un cap auquel on donna le nom d'Oriental : les isles reçurent celui de la *Délivrance*. La direction de la côte change au-delà de ces isles ; elle paraît devoir être entre le midi & le couchant ; car en continuant la route entre le midi & le levant, on la perdit bientôt de vue. On la regretta peu ; elle avait été funeste, & on n'osa plus y descendre, quoique le besoin en eût augmenté. La plus grande partie de l'équipage était malade ; il n'y avait pas de jour qu'on ne jetât deux ou trois morts à la mer, & en peu de tems on perdit trente hommes.

Depuis l'isle de la première vue jusqu'au cap Oriental, les courans portent tous vers le midi : dans toute cette étendue la côte est hérissée de hautes montagnes. Si l'on peut faire quelque fondement sur les rapports incertains du jeune Indien, cette côte pourrait bien

n'être qu'un grand nombre d'isles; il dit que la mer est au-delà de son pays & qu'elle n'y a point de fond. Cela expliquerait encore pourquoi on perdait quelquefois la terre de vue.

On cherchait alors la nouvelle Zélande, où il devenait de la dernière nécessité de relâcher pour rétablir l'équipage; heureusement dans cette route on trouva le tems assez beau, & les vents généraux qui règnent entre les tropiques.

Ce fut le 4 décembre qu'on apperçut que la mer changeait de couleur, & qu'on vit des os de sèche, du goemon, des oiseaux, signes qui annoncèrent la terre. On croyait que la terre de Diémen allait se montrer; on soupçonnait qu'elle s'avance au levant & se joignait à la nouvelle Guinée. On continua cette route jusqu'au 35° de latitude méridionale; mais alors on cingla au levant.

Enfin le 12 décembre, à onze heures du matin, on découvrit la nouvelle Zélande, sous la latitude 35° 37', & la longitude 168° 50' à l'orient de Paris, ce qui prouverait une erreur de M. Bellin, qui a mis cette terre 110 lieues plus au couchant.

Cette partie de la nouvelle Zélande ne

paraît pas abordable; mais elle est très-peuplée, & la nuit une multitude de feux l'éclairait: elle présentait un aspect singulier; elle étoit bordée de dunes de sable assez élevées, & à trois ou quatre lieues de la mer, on voyoit s'élever de hautes montagnes. On y cherchoit un port: M. de Surville vouloit l'aborder dans sa partie orientale, & fit de grands efforts pour passer au nord du pays; mais les vents étoient contraires & durèrent deux jours. Du nord, ils soufflèrent ensuite presque du couchant, & avec une telle violence, qu'on craignoit d'être brisé sur la côte. La mer étoit enflée, & ses vagues énormes poussaient sans cesse le vaisseau vers la terre, qui paroissoit partout également inaccessible; & cependant par la position où l'on se trouvoit, il étoit hors de possibilité de tourner cette terre au nord; il l'étoit encore de la tourner au midi, & l'on étoit dans la perplexité la plus cruelle.

En vain, pendant la nuit, on louvoya fréquemment; en vain on mit la voile pour se défendre contre la direction des vagues, on se trouva le 15 dans une position tout aussi dangereuse; la mer, les vents étoient les mêmes; mais bientôt on crut s'apercevoir que les courans étoient favorables; ils élo-

gnaient de la côte, & par conséquent du danger le plus pressant.

Le vent changea dans l'après midi; il souffla, mais un peu moins violemment entre le midi & le couchant, & M. de Surville fit une manœuvre hardie, bien réfléchie, & la seule qui pût écarter le vaisseau de la côte; malgré la violence du vent il fit augmenter les voiles, la grande voile fut emportée, mais les autres supportèrent l'effort: on avait une pointe à doubler, qui formait le plus grand obstacle; il ne se rebuta pas, car il fallait le vaincre ou périr sur la côte, & cet obstacle surmonté, les autres étaient moins redoutables. Il réussit: on cingla vers le nord: la mer & le vent s'appaisèrent, & les espérances qu'on avait conçues de cette opération furent encore surpassées.

Le 16 septembre on découvrit le cap qu'Abel Tasman avait nommé le cap du Nord-ouest; bientôt après on vit les isles des trois Rois, & plus loin un promontoire élevé, qui formait la partie la plus septentrionale de la nouvelle Zélande; on le nomma le cap *Surville*. La couleur de la mer annonçait qu'on trouverait fond sur cette partie de la côte; & en effet, à la distance de trois lieues

on le trouva seulement à la profondeur de quarante brasses.

Le cap Surville ressemble à une pyramide tronquée ; sa base s'étend au loin ; derrière elle on trouva une baie très-vaste ; mais on n'y découvre aucun abri ; & il fallut s'avancer plus au midi, où bientôt on en découvrit un autre.

La relation d'Abel Tasman inspirait beaucoup de crainte ; une réception aussi barbare aurait bientôt fait périr l'équipage délabré du St. Jean-Baptiste. Ces craintes parurent d'abord n'être pas fondées : on vit s'approcher un bateau dans lequel étaient cinq ou six hommes qui offrirent leurs poissons, leurs coquillages ; on leur donna un peu de toile de coton en échange. En s'éloignant du vaisseau, ils indiquèrent leur demeure.

Peu de tems après, trois grandes pirogues s'approchèrent à la portée du fusil du bateau. De là les habitans montraient leur poisson ; mais comme on n'approchait point, ils vinrent près du vaisseau, & passèrent sous la galerie pour vendre la proie qu'ils venaient sans doute de faire ; ils en donnèrent une quantité prodigieuse pour quelques morceaux de toile, dont ils se couvrirent les épaules.

Le chef de ces pirogues parut désirer de monter sur le vaisseau, & on l'y invita. M. de Surville le reçut en l'embrassant : il était couvert d'une pelisse de peaux de chien ; on la regardait avec curiosité, & il crut qu'on la désirait ; il l'offrit sur le champ ; mais on ne l'accepta pas. On le fit passer dans la chambre du conseil, & là on lui offrit une veste & une culotte rouge : il mit la veste & garda les culottes sous son bras. Pour témoigner sa reconnaissance au capitaine, il lui donna sa pelisse,

Cependant ceux qui l'avaient accompagné ne le voyant point reparaitre, craignirent pour sa vie ; ils témoignèrent leur inquiétude ; ils firent entendre des murmures qui parvinrent à l'oreille du chef, & il vint se montrer aux siens, & par ses gestes on comprit qu'il les rassurait. On lui fit présent encore d'une chemise, dont il se décora dans l'instant. Plusieurs de ses gens montèrent à bord & commencèrent par enlever tout ce qui leur plaisait, tout ce qui leur tombait sous la main. Chacun sortit du vaisseau ayant sur les épaules son morceau de toile. Le chef voulut ôter sa chemise ; mais ne se ressouvénant point comment il l'avait mise, il essaya

de diverses façons : son embarras , l'empresment de ses gens à le tirer par les manches & de tous les côtés à la fois présentaient une scène plaisante. Il réussit cependant à l'ôter lorsqu'il se fut souvenu qu'il avait levé les bras pour la mettre.

Ce fut le 17 décembre qu'on jeta l'ancre dans une baie à douze lieues de distance du cap Surville , qui paraît être la même que Cook a nommée Doudlefs , sous la latitude 34° 49'. On avait devant soi une anse de sable , située au pied d'une petite montagne , au sommet de laquelle on voyait un village. On s'approcha davantage de l'anse le lendemain , & l'on ne fut plus qu'à cent & quelques toises de la terre.

Il est difficile de peindre la joie de l'équipage ; on avait perdu soixante hommes depuis qu'on avait quitté le port Praslin , & le scorbut dévorait le reste : quelques jours de plus consumés à errer sur les mers & le vaisseau n'aurait pu quitter le premier port qu'il eût trouvé : d'ailleurs l'accueil que les Indiens avaient déjà fait à l'équipage donnait des espérances de secours tels qu'on en avait besoin.

Le 18, M. de Surville descendit sur le rivage,

& le chef du village vint l'y recevoir. Ses gens étaient dispersés çà & là, tenant en main des peaux de chiens & des paquets d'herbes, qu'ils haussaient & baissaient continuellement, peut-être pour faire honneur au capitaine français.

Le lendemain on retourna sur le rivage : mais que la réception fut différente ! les habitans étaient rassemblés par troupes ; ils étaient armés, & le chef vint au devant de M. de Surville, pour lui dire de ne pas avancer au-delà du rivage ; il semblait inquiet de le voir accompagné d'une partie de l'équipage ; il alla ensuite parler à ses gens, & le fit avec beaucoup de chaleur. Il revint ensuite, demanda le fusil du capitaine, & en paraissait connaître l'usage ; mais voyant qu'on le lui refusait, il demanda l'épée, qu'on lui remit, il courut la montrer à ses compatriotes, qui parurent alors se calmer.

Ce chef s'intéressait vivement pour l'équipage Français ; il lui témoigna la plus grande confiance, & vint visiter encore le vaisseau. Dès qu'il se fut éloigné du rivage, ses compagnons furent inquiets sur sa vie, ils poussèrent de lamentables cris, les femmes versaient des larmes, & pour ne point se jouer de leurs alarmes, on ramena le chef à terre.

On nomma ce lieu *baie de Lauriston*, & l'anse dont on a parlé plus haut fut nommée *Chevalier*. On s'approcha de celle-ci peu de jours après, & l'on y jeta l'ancre. C'est-là que le vaisseau demeura jusqu'au premier jour de l'année 1779. Les gens de l'équipage s'y rétablirent en partie; un plus long séjour les eût tous guéris peut-être; mais après la perte des ancres, on ne pouvait pas y demeurer avec quelque sûreté: on les avait perdues par un coup de vent furieux, dont il faut parler ici, pour faire l'éloge de la fermeté et de la sagesse de M. de Surville.

Le vent s'était rapidement élevé entre le nord & l'orient; trois bateaux avoient été pêcher dans la baie; il fut impossible à l'un d'eux de revenir au vaisseau; la nuit vint, le vent redoubla; on chassait sur les deux ancres; on fut obligé d'en jeter une troisième; le vaisseau soutint les efforts du vent jusqu'à sept heures du matin, mais alors il dériva vers la partie escarpée de l'anse *Chevalier*, qui était bordée de rocs noyés, sur lesquels la mer brisait avec violence. Le vaisseau n'en était plus qu'à 150 toises; le danger devenait pressant, & M. de Surville ordonna de mettre les voiles et de couper les cables. Cette opé-

ration devait être très-prompte, parce que le péril était éminent : un navigateur ne peut voir la mort de plus près, car les rochers n'étaient pas à vingt pas. Alors le vaisseau s'abattit sur un de ses côtés, le seul qui pût donner l'espérance d'échapper au naufrage : on put louvoyer avec adresse ; M. de Surville, dans cet instant terrible, fut voir, fut faire exécuter le seul bon parti. Sa fermeté rassura les matelots interdits ; elle les encourageait à un travail toujours pénible, & qui l'était bien davantage pour des gens qui étaient à peine convalescens. On peut juger du danger qu'on avoit couru, par le sort d'un petit bateau attaché à la poupe du vaisseau ; il fut submergé, fracassé par les rochers ; & il fallut couper la corde qui le retenait, pour s'en débarrasser.

Mais pour avoir évité le naufrage certain, on n'était pas assuré de ne pas périr au premier instant où il s'élèverait quelque orage. On ne pouvait sortir de la baie, à cause des vents, et l'on n'avait plus d'ancres qui fussent en état d'assurer l'immobilité du vaisseau : on en prépara une ; mais le petit nombre de matelots qui étoient à bord put à peine en venir à bout, après quatre heures du travail le plus

opiniâtre. Pendant qu'on s'en occupait, le vaisseau, devenu le jouet des vagues, allait encore être jeté sur la côte, & lorsqu'on jeta cette ancre, on n'avait plus que six brasses d'eau : on se trouvait alors dans une anse que la circonstance fit appeler *l'anse du Refuge*.

Cette ancre étoit la dernière ancre de poids qui restât sur le vaisseau ; on voulut y en joindre une autre, mais le cable fut brisé par l'impétuosité des vagues ; cependant on ne pouvait se flatter de tenir long-tems avec cette ancre seule ; et la seule perspective qui devait s'offrir étoit celle d'échouer sur le rivage avec moins de danger que dans l'anse Chevalier. On déchargea le vaisseau pour le soulager : bientôt après on aperçut le bateau qui n'avoit pu rejoindre, & dont on étoit très-inquiet ; il portait tous les malades, au nombre de 33 ; il étoit encore chargé de futailles remplies d'eau douce, & c'eût été presque un naufrage pour nous que de le perdre.

Si des craintes s'évanouissaient, il en renaissait d'autres : la barre du gouvernail se rompit ; on en remit une autre, qui eut le même sort un instant après ; on en fit une troisième de pièces rapportées, qui résista : alors on put espérer de profiter des vents favorables qui

s'élèveraient; on put espérer que si le câble rompait, on aurait encore une ressource.

Les vents changèrent le 29, & celui qui succéda laissa l'espérance de sortir de la baie. Dans un intervalle où la mer fut moins agitée, le bateau se rendit au navire: cet instant fut le seul où il aurait pu le faire; car le vent reprit bientôt toute sa force & sa violence.

Les gens du bateau avaient couru aussi de grands dangers; leur mât avait été cassé, ils avaient rasé des écueils qu'ils touchaient avec leurs rames; ils avaient échoué une fois: après s'être enfin jeté dans un abri, les malades avaient encore été forcés de passer la nuit dans le bateau, & de recevoir la pluie, qui tombait en torrens. Ils purent enfin descendre à terre, où ils partagèrent le peu de poissons qu'ils avaient pris la veille, afin d'en avoir aussi le lendemain, prévoyant qu'ils ne pourraient encore regagner le vaisseau. Heureusement le chef des habitans de cette anse était un homme humain; il vint les voir, leur donna du poisson, & comme on lui fit entendre qu'on ne pouvait rien lui donner en échange, il témoigna qu'il ne voulait rien, & qu'on l'obligerait en l'acceptant, & on l'accepta. Ce bon homme paraissait touché de

leur détresse ; il les pressait de venir chez lui , leur désignait par signes qu'ils seraient mieux là qu'au rivage , qu'ils seraient à couvert , tranquilles & bien nourris. Plusieurs se rendirent dans sa maison.

Dans ces circonstances , le chirurgien du vaisseau , qui se trouvait avec les malades , se mit en route avec huit hommes armés , pour se rendre à l'anse Chevalier , d'où ils espéraient trouver une occasion pour venir au vaisseau , & demander des vivres pour les malades. C'était au moment du plus grand danger pour le navire : avant de le voir , ils s'estimaient les plus malheureux des hommes ; lorsqu'ils l'eurent vu , ils frémissaient , & se convainquirent qu'ils étaient les moins à plaindre. A chaque instant ils croyaient que le vaisseau alloit être englouti ou brisé sur les rochers qui le menaçaient. Ce spectacle les pénétra d'horreur ; ils craignaient les suites de ce naufrage , si le vaisseau n'en pouvait échapper ; ils allaient être forcés de finir leurs jours dans ces contrées sauvages , inconnues , & parmi des peuples féroces. Le salut du vaisseau fut le leur , comme celui de ceux qui s'y trouvaient.

Le 31 décembre on vit au fond de la baie le bateau qui avait été submergé ; on l'alla chercher

chercher pour le réparer & le mettre en état de tenir la mer : on fut bien étonné de ne plus le trouver. Cependant on l'avait très-bien distingué : on imagina qu'on l'avait enlevé ; & en effet on en trouva la trace sur le rivage : on la suivit, elle conduisait à une petite rivière, où l'on ne put le découvrir, quoiqu'on la remontât & la descendit en le cherchant avec soin.

M. de Surville vit dans cet enlèvement un vol qu'il devait punir : il vint dans une rivière de la baie Lauriston ; il y trouva quelques sauvages autour de deux pirogues, il les appela ; l'un d'eux vint à lui : il le fit saisir, les autres s'enfuirent : on prit, on brûla leurs pirogues & leurs maisons de paille : étrange récompense de l'humanité qu'ils avaient marquée jusqu'alors.

Par une circonstance singulière, & qui dut faire rougir les Français, ce Zélandais prisonnier se trouva être celui même qui leur avait ouvert sa maison, & les avait nourris si généreusement.

On sentit qu'après une telle hostilité, on ne devait s'attendre ni à des secours, ni même à la tranquillité dans cette baie ; on se rendait justice. Il fallait partir : le conseil fut assemblé.

On vit bien que dans un pays si orageux on ne pouvait sans danger demeurer avec une seule ancre de poids : mais on était alors à plus de douze cent lieues de tout établissement Européen ; & pour s'y rendre, il fallait traverser des détroits où le vent & les courans forcent souvent à jeter l'ancre plusieurs fois le jour, avec un équipage fatigué, & dont la moitié avait déjà péri.

Le Perou s'offrait comme un asyle plus sûr, quoiqu'éloigné encore de 1800 lieues ; les vents devaient être toujours favorables ; on n'était obligé de jeter l'ancre qu'au moment où l'on arriverait au port. Dans la situation où l'on était, c'était le parti le plus sage, & on le prit.

M. de Surville, qui pouvait, en suivant cet avis, suivre encore en partie l'objet de ses recherches, applaudit à cet avis, & on se prépara à l'exécuter.

Les Français crurent être les premiers qui étaient descendus dans la nouvelle Zélande : ils ignoraient que le capitaine Cook avait été dans sa partie méridionale, qui dans ce moment était près d'eux. Abel Tasman n'ayant vu que la partie occidentale, les parties qu'ils visitèrent n'avaient encore été vues que par eux.

Les habitans de cette terre sont d'une bonne taille ; mais leurs jambes sont si grosses qu'elles paraissent enflées : ils ont le teint basané, les traits assez réguliers, les cheveux longs & attachés au sommet de la tête, qu'ils ornent de plumes blanches ; ils mettent sur le toupet une couleur rouge détrempee dans de l'huile ; ils ont des dessins sur différentes parties du corps, tracés avec du charbon ; ils les incrustent dans la chair, & le fixent avec quelques caustiques ; l'empreinte ne s'en efface jamais. C'est ordinairement sur les cuisses qu'ils mettent ces dessins, & les plus ordinaires sont des spirales.

Les femmes y sont laides, se peignent comme les hommes les différentes parties de leur corps, excepté le visage, dont elles ne se peignent que la lèvre inférieure.

L'habillement ordinaire de ce peuple consiste en une grande natte formée de plusieurs parties jointes ensemble, & qui leur descend jusqu'au gras de la jambe ; il ne les couvre qu'imparfaitement, & ils s'en inquiètent peu ; quelques-uns portent des ceintures. Les chefs, au lieu de natte, se servent d'une pelisse faite de plusieurs bandes de peaux de chien ; dans les jours de cérémonie, ils la portent avec le

poil en dehors; dans les jours froids le poil est en dedans.

La racine de fougère, chauffée & battue, est la base de leur nourriture; c'est leur pain: ils mangent encore beaucoup de poisson, qu'ils font cuire dans un trou fait dans la terre, garni au fond de cailloux, sur lesquels ils allument un grand feu. Quand ces cailloux sont bien échauffés, ils y étendent leur poisson, enveloppé dans des feuilles, & les recouvrent de terre. Les poissons les plus ordinaires sont les maqueraux, les lubines, les chabots, les grondins, les rougets, les diables & les chiens de mer, &c.

Ce peuple réunit ses habitations sur des hauteurs escarpées; il y eut peu de Français qui osassent y monter, parce que la curiosité n'était pas assez forte pour faire oublier qu'il y avait du danger à la satisfaire; un faux pas peut y coûter la vie. C'est pour se mettre à couvert des incursions de leurs ennemis qu'ils se placent dans ces lieux inaccessibles; ils ont aussi des habitations dans la plaine; mais ils n'y font que des séjours passagers.

Un des habitans invita quelques gens de l'équipage à monter avec lui sur le sommet de la montagne, où ils ont placé leur cita-

delle. Arrivé sur une espèce d'esplanade, il prit une lance pour faire voir comment il en défendait l'entrée; il fit entendre que si les ennemis abandonnaient le cadavre d'un d'eux, ils le coupaient par morceaux, & le mangeaient; s'ils en font un prisonnier, ils le faisoient par les cheveux, & le tuent en lui frappant la tempe avec leur arme de pierre, séparent les quatre membres & coupent le ventre en croix pour en arracher les intestins; ils distribuent ensuite à chacun des assistans la part qui leur en revient.

On ne leur a vu d'armes que la lance & l'assommoir de pierres, dont la longueur est d'un pied ou de 14 pouces; ils en ont qui, par leur grosseur, paraissent faits avec des os de baleine.

Ils portent au col, en guise d'ornement, une espèce d'idole faite d'une pierre semblable au jade: cette figure est d'une surface fort polie, & semble accroupie sur les talons; ses yeux sont de nacre; elle est percée, & tout ce travail ils le font sans connaître l'usage des métaux; ils ont des pendans d'oreille longs de trois pouces, faits de la même espèce de pierres.

Il semble que ce peuple a un culte; car

en montrant cette petite idole, ils joignoient les mains & regardaient vers le ciel.

On leur a vu deux instrumens de musique; l'un est un coquillage auquel ils adaptent un tuyau cylindrique de 3 ou 4 pouces de long: ils en tirent des sons assez semblables à ceux de la cornemuse. Abel Tasman paraît l'avoir connu: l'autre a environ quatre pouces & demi de longueur; il est creux, & n'a qu'un seul trou; ils lui font rendre cinq ou six sons différens, tous aussi doux que ceux d'un flageolet. Ils ont beaucoup de goût pour la musique; ils chantent quelquefois en chœur, & forment des accords très-agreables.

Ils aiment aussi beaucoup la danse: on a vu trois jeunes filles animées par la voix & le bruit des mains d'une vieille femme, danser devant les Français, & employer les gestes les plus indécents pour les exciter au plaisir; l'une d'elles voyant M. de Surville revenir au vaisseau, courut à lui, le saisit par le corps, n'oublia rien pour le tenter, & ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à s'en débarrasser: elles en avoient usé de même avec les matelots: il est difficile d'imaginer des filles plus lubriques qu'elles.

Celui qui est salué s'assied par terre, & celui

qui salue vient appuyer son nez sur celui qui est assis; ils restent dans cette posture environ demi-minute dans un profond silence. M. de Surville les saluait ainsi, & ils s'asseyaient bien vite pour recevoir leur salut.

Leurs bateaux ont le fond d'une seule pièce; une ou deux planches en relèvent les bords: ils sont fort longs, relevés sur le devant & le derrière, qui sont ornés de sculpture: une pierre couleur d'ardoise leur sert pour cette opération, comme en général pour couper le bois.

Leurs maisons sont petites & sans ornemens; elles ont à peine six pieds de haut sur 10 de longueur, & 4 ou 5 de large: quelques-unes n'ont point de portes; celles dont ils se servent sont sculptées de figures baroques.

Au devant de leurs citadelles sont de grands piliers de bois, sur lesquels ils font sécher leur provision de poisson pour l'hiver, & l'hiver y doit être rigoureux, à en juger par le tems qu'il fit durant le séjour du vaisseau dans la saison qui semble devoir y être la plus belle.

On trouve abondamment dans ce pays d'excellens antiscorbutiques, tels que l'ache & deux espèces de cresson; ils rétablirent l'équipage

en fort peu de tems. Le creffon faisait sur-tout un effet étonnant sur quelques personnes : après en avoir mangé en salade, elles se trouvaient presque sans respiration ; leur visage s'enflam-
 mait ; elles sentoient dans la bouche un goût semblable à celui du sang : ces accès duraient environ une heure, mais ils ne se répétaient que deux ou trois fois. L'usage de ces plantes redonna de la force & de la vigueur à ceux qui étoient le plus dangereusement malades, et pouvaient à peine se mouvoir. Un matelot qui étoit enflé par tout le corps se fit descendre à terre deux ou trois fois, et ces herbes le rétablirent assez bien pour continuer le voyage.

On ne vit dans ce pays d'autres quadrupèdes que des chiens qui ont le poil doux et long : on ne les élève que pour les manger. Parmi les oiseaux on en remarqua un qui avoit la couleur et la taille du merle, et sur le bec des excroissances rouges, assez semblables à celles des poules, et un autre qui, à la place de ces excroissances, avoit une huppe de plumes blanches. Les oiseaux aquatiques y sont variés et en grand nombre : tels sont les canards sauvages, les courlieux, les alouettes de mer, les becassines, etc. Le plus remarquable est

celui qui a le bec de la becasse, & la grosseur du canard; il a le bec et les pattes d'un beau rouge; quelques-uns ont le bec jaune: peut-être ceux-ci étaient les femelles de l'espèce.

Les indiens cultivent des patates, des calabasses; mais on n'y voit pas d'autres champs que ceux-là, et ils sont en petit nombre: on y a vu des cordes faites avec du bon chanvre. Sur les bords de la mer on recueille une résine transparente que les eaux y déposent, et qui brûle en donnant une flamme claire, et une odeur assez suave.

On donna aux habitans de ce pays, du froment, du riz et des pois ronds, en essayant de leur faire comprendre la manière de les cultiver: on leur laissa aussi deux cochons de lait mâle et femelle, un coq et une poule de Siam, les deux seules volailles qu'il y eût dans le vaisseau depuis long-tems.

A droite de l'entrée de la baie Lauriston, on ne voit que des monts couverts de hautes et tristes bruyères; mais à l'anse du refuge, le paysage est agréable: les ruisseaux y sont ombragés d'arbres; l'herbe ne revêt que les hautes montagnes. Le fond de la baie est une plaine où l'on trouve un étang à demi-lieu de riyage. Le mauvais tems ne permit pas de

la visiter avec soin ; mais il sembla que la partie orientale offre plus d'abris et de ressources que celle où le vaisseau mit à l'ancre. (1)

Le St. Jean-Baptiste sortit enfin de la baie Lauriston, pour se rendre au Pérou : on ne devait pas être sans inquiétude au moment où l'on commençait une course de 1800 lieues sur une mer inconnue ; car ceux qui avaient fait à-peu-près le même voyage, étaient venus de l'océan septentrional pour se rendre en Asie, et ici l'on parlait d'un pays inconnu dans l'océan méridional, pour arriver au Pérou : d'autres vaisseaux ont suivi les tropiques, où les vents sont toujours les mêmes, et le vaisseau dont nous parlons était bien au-delà du tropique. On ignorait si quelque terre ne s'opposerait pas à sa course ; mais le parti qu'on avait pris était le plus sage ; il ne l'eût pas été de chercher à repasser la ligne pour rechercher les mêmes climats qui avaient été funestes à l'équipage.

Dans cette longue course on ne découvrit aucune nouvelle terre ; on ne vit aucune île :

(1) Comparez cette description avec celle de Cook ; mais ayez plus de confiance en celle-ci : ce navigateur put connaître mieux le pays & ses habitans.

Les vents variables forcèrent souvent à s'écarter de la route la plus courte ; on fut jeté vers le midi jusqu'au 43^e de latitude, & là, la mer était très-agitée, les vents plus violens. Ils secouèrent le vaisseau avec tant de force, qu'il fallut lier le corps du vaisseau avec des cordages, pour que ses différentes parties ne se disloquassent pas. Mais quand on se rapprocha du tropique, on eut un tems assez beau, & des vents réglés.

L'île que cherchait M. de Surville, du moins à ce qu'on a prétendu, devoit se trouver sous le 27^e 28' de latitude méridionale, sous le 102^e de longitude, à l'occident de celui de Paris ; mais les vents d'orient ne lui permirent pas de chercher long-tems cette île ; le scorbut recommençait ses ravages, & la disette d'eau, plus à craindre encore que le scorbut, l'obligèrent à ne se proposer d'autre but que celui d'arriver à la côte du Pérou : le conseil décida qu'il n'y avait pas de tems à perdre ; & il fallut cingler plus au midi pour l'atteindre.

Le 12 mars on découvrit un vaisseau ; mais on ne put connoître de quelle nation il pouvait être. On jugea qu'il était Espagnol, parce qu'à la longitude où il se fit apperce-

cevoir, on était voisin des côtes, & peut-être il se rendait du Pérou au Chili.

On découvrit douze jours après les îles Juan Fernandez; mais on ne crut pas devoir perdre du tems pour les visiter. Ce fut à la vue de ces îles que mourut *Naquinori*, cet infortuné Zélandais, inhumainement, & très-inutilement enlevé à son pays. Il mourut de chagrin & de disette d'eau. Le 6 avril on doubla l'île Sangallan, & le lendemain on crut découvrir une baie remplie de vaisseaux. On crut que c'était le port Callao, mais on se trompait, & cette erreur jeta le vaisseau dans un nouveau danger. Il fallait reprendre la haute mer; & pour y réussir, il fallait doubler une pointe: le calme survint, on ne put s'éloigner, & les courans portaient sur la côte: il fallut jeter l'ancre, & heureusement elle trouva un bon fond. On passa la nuit dans ce lieu.

Le lendemain les signaux, les canons annoncèrent la détresse où le vaisseau se trouvoit; mais nul secours n'approcha, & M. de Surville écrivit au viceroi du Pérou: il lui envoya des extraits de sa route, une copie de ses passe-ports, des témoignages de la détresse où il se trouvoit, & envoya M. Labé pour les porter au viceroi; mais celui-ci trouva la

mer si grosse près du rivage, qu'il y avait de la témérité à s'avancer davantage, & il revint. En d'autres circonstances M. de Surville eût attendu un tems plus calme pour s'y rendre lui-même; mais la situation dangereuse où l'on se trouvait ne lui permit pas de délibérer. D'ailleurs il se persuada que la barre du Chilca, nom du lieu près duquel on se trouvait, ressembloit à celle de la côte de Coromandel, & ne la crut pas si redoutable. Il fit embarquer avec lui un noir de Pondichéry, excellent nageur, habitué à passer cette barre dans les plus mauvais tems, & enferma la lettre du viceroi dans un flacon bien bouché. Il parait que son dessein n'était pas de descendre à terre lui-même, si la mer étoit trop enflée, mais d'y envoyer le noir à la nage avec son flacon.

Dès qu'on fut à quelque distance, il reconnut l'impossibilité d'aller plus avant; il fit attacher le flacon au cou du noir, qui se jeta à l'eau. Ce flacon frappait son visage, & le blessait avec force: il fut obligé de chercher à casser la corde, sans quoi il auroit péri. Il se retourne alors vers le bateau, & le voit renversé; il apperçoit M. de Surville & ses deux matelots à la nage, faisant les plus

grands efforts pour gagner la terre, mais ne pouvant se débarrasser de leurs vêtemens : ils luttèrent en vain contre les vagues, & tous trois périrent. Le noir était nud, & eut besoin de toute sa force, de toute son adresse pour atteindre le rivage : à peine l'eût-il touché, qu'il tomba sans connoissance, épuisé de fatigue, & fut plus d'une heure à recouvrer ses sens. Revenu à lui-même, il trouva sur le rivage le flacon où était le paquet de lettres & le chapeau du capitaine; il porta l'un & l'autre au village de Chilca, & les remit au curé : celui-ci le fit conduire au viceroi.

M. Labé mit à la voile le lendemain, & ne put arriver que le 10 au port de Callao, où l'on mouilla à l'entrée de la nuit. Le corps de M. de Surville fut retrouvé & enseveli avec une grande pompe à Chilca. Le viceroi envoya sa croix de St. Louis & une partie de ses cheveux au vaisseau, sans doute pour y constater sa mort. L'équipage fut reçu avec bonté par les Espagnols; il demeura plusieurs mois dans ce lieu, et ne revint en Europe que dans l'année suivante.

On n'a point de journal de cette partie du voyage : les deux relations que nous avons sous les yeux, l'une tirée du journal original

de M. de Surville ; l'autre de celui de M. Monneron, supercargue du vaisseau, ne parlent point même de la route qu'on prit pour le retour. Ainsi on ne peut affirmer que le voyage du St. Jean-Baptiste soit un voyage autour du monde ; il ne l'est du moins que pour quelques personnes de l'équipage, qui se rendirent en Europe au travers du continent de l'Amérique.

On doit ajouter ici que M. de Surville fut généralement regretté de son état-major & de l'équipage de son vaisseau. Il seroit difficile de rendre le degré de confiance que ses talens & son intrépidité inspiraient au milieu des dangers. Le ministre de France prit part au malheur qui en avait privé la France, & donna à sa veuve l'assurance de reconnaître dans ses enfans les services rendus par le père.

Mais la manière dont il traita les insulaires qui eurent le malheur de se rencontrer sur la route de son vaisseau, les enlèvemens d'hommes sans défense qui se livraient à sa bonne foi, ses ruses pour surprendre ceux qui avaient la prudence de se défier de lui, seront toujours une tache pour sa mémoire, aux yeux de tous ceux qui ont quelques sentimens d'humanité & de justice.

Fin du Tome sixième.

T A B L E

Des Voyages contenus dans ce volume.

<i>Voyage de M. Pagès.</i>	page 2
<i>Voyage de M. de Bougainville.</i>	131
<i>Voyage de M. de Surville.</i>	289

Fin de la Table du Tome sixième.